

**Afk
mst**

A black silhouette of a fly or insect is integrated into the design of the word 'Afk'. The insect's body forms the central vertical stroke of the 'k', and its wings extend outwards to form the horizontal strokes of the 'k'. The word 'mst' follows 'Afk' in a similar bold, blackletter-style font.

L'Alchimiste

Ampolline,
le chant de l'abeille

Ad cantum apum
Resonat sacrum
Cui adhaeret sensui terrae
Tradant haeredes nostri hanc scientiam
Et accommodent hanc linguam
Necessitatibus temporis sui

In Ampolinis
Silenter fluit
Cultus oblitus

Via omnium aliarum praelata una

À l'horizon, une toile cotonneuse de nuages grisâtres s'étendait à perte de vue, encadrant le paysage de la vallée de la Haine d'une tristesse mélancolique. La pluie, fine et insistante, avait lissé la campagne d'un vernis humide, transformant les champs en une étendue argentée qui reflétait le ciel morose. Les arbres, pour certains déjà dénudés, se dressaient éparées et fantomatiques, gardiens solennels veillant sur une contrée apaisée.

Tapie dans la grisaille, la petite ville du Rœulx semblait figée dans le temps, prisonnière d'une quiétude monotone. Les façades des maisons, lourdes de souvenirs silencieux, se pressaient les unes contre les autres, formant un ensemble compact qu'articulaient des rues dont le plan rappelait les structures originelles de la ville médiévale, oubliée. Les voitures rares glissaient silencieusement sur l'asphalte, luisant sous la pluie.

Au pied de l'église, tintant chaque heure avec une régularité apaisante, les vitres embuées d'une modeste bâtisse au charme désuet témoignaient d'une atmosphère chaleureuse, caractéristique de ces estaminets traditionnels de province, dont l'existence menacée ne tenait plus qu'à quelques établissements qui avaient survécu à leur disparition progressive au cours du dernier siècle, refuges d'une socialité révolue.

À l'intérieur, la lueur tamisée des lampes éclairait les visages de quelques habitués, attablés dans un presque silence, bercé par le ronronnement d'une conversation feutrée. Un homme se tenait là, assis devant une fenêtre à carreaux, une bière posée devant lui. L'air songeur, il fixait d'un regard absent la pluie qui ruisselait sur les vitres et, par-delà, la monumentale silhouette de l'église, là où de sa hauteur la pierre s'élevait immuable. Ses traits énigmatiques défiaient toute tentative d'interprétation, lui conférant une apparence aussi insaisissable que les ombres de l'histoire qui hantaient son esprit. Ses yeux bruns reflétaient une

lueur d'excitation contenue, une passion secrète qui le consumait.

Le Rœulx était pour lui une vieille amie, une compagne et une confidente de temps révolus. « Toujours on y revient », disait un adage local. Des années durant il avait arpenté la petite ville, *intra* et *extra-muros*, en recueillant traces, souvenirs, récits et légendes, entretenant un amour profond pour les mystères qui semblaient se cacher à chaque coin de ses rues. « Tout territoire habité, tout lieu, à la façon d'un palimpseste, est la trace et la continuation de ses occupations antérieures, connues et méconnues », pensait-il. « L'arpenter, au présent, c'est fouler le passé, et le souvenir des lieux leur confère autant de valeur que de mystère : il les rehausse d'intérêt ».

Mais le passé s'évaporait comme la brume du jour, et il se sentait de plus en plus étranger à ces lieux qu'il avait tant chéris. Son regard s'arrêta sur un fatras de pavés sur lesquels la pluie cessait de ruisseler, matériaux inertes du nouvel aménagement urbain aux abords de l'église, qui à cette heure, comme toute chose, semblait à l'arrêt. Le chantier révélait de l'espace un visage différent de ce que l'homme lui avait connu. La transformation de la ville était inévitable ; par son altération elle figurait la marche implacable du temps. Il enviait ces villes et villages que l'atmosphère drapait d'une tranquillité apparemment immuable, comme si le temps avait choisi ces lieux pour y faire halte et y demeurer, pétrifiant chaque pierre, chaque rue, chaque pavé, figeant chaque instant dans une éternelle douceur provinciale. Il éprouvait un sentiment de solastalgie diffuse, tentant par la rêverie de consoler sa nostalgie pour le temps écoulé. Pourtant, même s'il se sentait de plus en plus étranger à ces lieux, il n'avait nulle part ailleurs où il se savait si naturellement chez lui. C'était le lieu du germe ; il y avait planté ses racines. Il entretenait avec cet endroit un attachement distant qu'il cultivait notamment par son appartenance à une confrérie locale, mêlant folklore, culture brassicole et curiosité pour la chose historique, au sein de laquelle on le désignait par le sibyllin surnom de l'Alchimiste.

Deux ans auparavant, en cette même ville, à la requête de cette association, il avait tenu une conférence traitant d'un obscur toponyme surgi de textes anciens. Ce sujet le distrayait des thèmes qu'il avait coutume de traiter dans ses cours universitaires, et il avait pris un secret plaisir à constituer un compte-rendu de réflexion mêlant l'exigence de la

recherche à la poésie de son affection pour le village qui l'avait enfanté. L'exposé, qu'il présentait comme le résultat d'une enquête historiographique, toponymique et archéologique sur les origines du Rœulx, articulait l'histoire séculaire de la localité, sa relation avec un moine pérégrin irlandais décédé dans la région vers 655, Foilan – devenu saint Feuillen dans la tradition locale –, ses hagiographes et l'abbaye prémontrée établie à l'endroit présumé du martyr, que des textes anciens dénommaient mystérieusement « Ampolline ». Ce nom qui avait persisté à travers les âges comme une énigme sans réponse était au cœur de la recherche qui obsédait l'Alchimiste depuis plusieurs années.

Il avait entrepris la recherche de ce lieu caché à l'ombre de l'antique et dense forêt Charbonnière qui, après l'an mil, allait se morceler, peu à peu défrichée. Il avait réuni quantité de documents historiques, de textes hagiographiques, de cartes et d'analyses archéologiques pour engager un voyage dans les méandres de l'histoire régionale. Il avait trouvé dans les textes médiévaux et dans ceux de leurs exégètes quelques indices topographiques permettant de situer l'endroit qu'un chanoine de Fosses, Hillin, peu avant 1100, avait le premier nommé *Ampolinis*, se référant à l'appellation indigène du site. Parmi ces éléments, l'Alchimiste s'était intéressé au lieu-dit Sénophe, quelque part dans la Charbonnière, où fut élevée une chapelle en la mémoire du saint, ainsi qu'à la présence, en cet endroit semblait-il, d'une vaste clairière en contrebas d'un promontoire dominant la contrée, qu'arrosait une source berçant de son eau calme l'environnement fécond. Il méditait sur le relief légèrement accidenté de la région, les chemins de crête empruntés par les ancêtres, les replis secrets de la forêt et les multiples sources qui parsemaient le paysage doucement vallonné de l'entre Senne et Haine, cherchant à dévoiler le mystère enfoui dans les possibles usages notamment cultuels de ces éléments naturels. Il s'était autorisé quelques spéculations sur la continuité de culte entre d'anciennes traditions naturistes païennes et l'établissement, en ce haut Moyen-Âge, d'une vénération nouvelle : celle d'un saint qui, par son martyr, avait lavé le sol d'une vile idolâtrie, ainsi que l'interprétèrent les commentateurs chrétiens qui présentèrent Foilan en odeur et miroir de sainteté, victorieux des forces du mal. Ce lieu de l'antique Nervie avait-il été habité par d'infâmes adorateurs du Soleil, comme certains analystes à l'imagination douteuse l'avaient suggéré ? Le lieu faisait-il autrefois l'objet d'un culte naturiste, tel un temple païen

ou *nemeton* perdu au beau milieu de la vaste Charbonnière, auquel aurait succédé une chapelle sous le patronage de Foilan, avant que s'y établisse l'abbaye Saint-Feuillien qui prospéra jusqu'à la Révolution ? Dans quelle terre énigmatique cette bourgade du Hainaut avait-elle pris racines, pour devenir, après des siècles de faste et d'influence, semblable à tant d'autres ? Un lieu dénommé Ampolline avait-il seulement existé ? Nul ne le saura jamais. Il ne restait que le silence de l'énigme, la voix éteinte du mystère, le souvenir d'un fantôme qui n'avait pu livrer tous ses secrets.

L'Alchimiste s'était toutefois appliqué à démontrer que l'historiographie, tant à l'égard de la figure du saint que de la ville du Rœulx, reposait sur un édifice élaboré à partir de présupposés et d'interprétations abusives appelant à une approche raisonnée, une lecture moderne et critique des sources, comme l'avaient fait avant lui d'éminents historiens, tels Paul Grosjean et Gabriel Wymans. Modestement il espérait démêler l'écheveau, mais il avait conscience que sa quête n'éveillait guère d'intérêt. L'obsession du passé semblait désuète à l'ère d'un perpétuel présent, où l'avenir lui-même échappait à toute possibilité de projection. Sachant même la population locale étrangère à ces préoccupations, inquiète et distraite par d'autres tumultes en ces temps de crises, l'Alchimiste s'était résolu à continuer son investigation en toute discrétion, portant en lui cette inclination naturelle à la solitude. Il rêvait de transcender les barrières du temps pour les ramener à la clarté du présent. Cette recherche était devenue pour lui un luxe oisif, qu'il s'autorisait parce qu'elle lui offrait l'occasion d'une échappée, d'une rêverie en d'autres temps. C'était pour lui une manière de hanter ces lieux, d'y voyager à l'envie en corps et en pensée.

Un tintement de cloche, clair et pénétrant, le tira brusquement de ses réflexions et de la quiétude de l'instant. Il leva les yeux vers l'horloge de l'église, qui sonnait les six coups du soir. Il ne pouvait se permettre d'être en retard. Il lui fallait en quelques minutes parcourir la rue principale pour parvenir aux grilles du château, devant lesquelles devaient déjà patienter quelques membres de la confrérie, qu'il rejoignait ce soir-là.

L'homme se leva, empoigna sa veste et salua d'un air précipité le tenancier qui le remercia. À l'instant même où il se tint sur le seuil de

l'estaminet, un rayon de lumière dorée perça les nuages, faisant étinceler l'humidité encore suspendue dans l'air, empli d'un parfum de terre mouillée, le péttrichor. La scène devant lui se métamorphosa. À mesure que le ciel se dégageait, la lumière de cette soirée d'octobre révélait les couleurs de la ville. Les façades des maisons semblaient plus vivantes, les pavés brillaient sous l'effet de l'humidité, et les arbres arboraient des teintes automnales éclatantes. C'était comme si, pour un court instant, la ville elle-même s'éveillait à sa propre beauté, dissimulée par le voile opaque du quotidien.

Une lueur d'excitation brûlait dans le regard de l'Alchimiste. Il attendait ce moment depuis longtemps, avec une anticipation presque enfantine. Ce soir-là, il avait rendez-vous au château, forteresse patrimoniale dont les portes avaient été closes au public depuis des décennies. Le domaine du château, à l'origine de la ville même, était depuis longtemps enceint par un mur qui, lorsqu'on le longeait, attisait les imaginaires. Il contenait le souvenir de l'ancienne abbaye, et l'étang où l'on situe légendairement le martyr de Foilan. Pour les Rhodiens à qui ce pan de l'histoire avait été confisqué, ce domaine demeurait hors d'atteinte. Ils nourrissaient tous l'espoir de pouvoir un jour redécouvrir ce patrimoine, propriété de longue date de la maison de Croÿ. Ce jour offrait donc une opportunité rare d'explorer un lieu riche d'histoires, d'anecdotes et de mystères. Cette occasion inespérée, il la devait à un confrère que le groupe dénommait le Maître Meunier, et qui pour des raisons professionnelles était en relation étroite avec le Prince de Croÿ, maître des lieux. Depuis presque deux ans, il s'efforçait inlassablement de le persuader d'ouvrir les portes du domaine aux membres de la confrérie pour une visite exceptionnelle. Le Prince, par désir de maintenir l'équilibre des faveurs et de tirer parti de l'assistance du Meunier, promettait depuis longtemps de considérer cette requête et d'accueillir le groupe, le temps d'une brève immersion commentée. Les mois s'écoulaient et l'hôte ne faisait que remettre cette occasion à une saison plus favorable. On ignore par quelle astucieuse stratégie le Meunier parvint à convaincre le Prince d'enfin planifier ce rendez-vous tant espéré.

Malgré son enthousiasme, l'Alchimiste ne nourrissait aucune attente particulière quant à cette visite. Il savait que les vieilles pierres du château pourraient bien ne lui révéler aucun secret qu'il n'avait déjà découvert au fil de ses incursions solitaires. Les murs du lieu gardaient

farouchement leurs mystères, résistant à toute tentative de les forcer à se dévoiler. Mais l'idée de pénétrer à nouveau l'édifice historique, d'arpenter ses couloirs longtemps interdits, lui procurait une satisfaction profonde, presque sensuelle. Il marchait d'un pas déterminé, le regard fixé sur l'extrémité de la rue qui semblait s'étendre devant lui. Il savait que le temps ne s'étirait que pour mieux se dérober. Chaque pas qu'il faisait le rapprochait du château, mais aussi de la fin de ce jour d'exception. Il savait que le plaisir serait aussi saillant que fugitif, le temps d'un battement de cil, aussi fugace que la lumière du crépuscule doré qui maintenant baignait la ville. La visite au château, le repas partagé avec les confrères, tout cela, si vite passé, ne serait bientôt qu'un souvenir. Cette connaissance intime du caractère éphémère de la joie le remplissait comme souvent d'une mélancolie sourde. Mais cette fine conscience de la brièveté des choses ne devait en rien gâcher le plaisir que lui réservait cette soirée. Il pressa donc le pas, pour s'y engager le cœur battant.

À mesure qu'il gravissait la rue, il sentait s'intensifier son exaltation, et poindre l'ivresse. La ville presque déserte semblait s'animer, racontant des histoires silencieuses à celui qui voulait bien les écouter. À la fois familière et étrange, elle lui murmurait ce qu'à d'autres elle taisait, telle une vieille amie qui avait subi les outrages du temps. Ainsi en allait-il également des confrères qu'il apercevait à présent, après qu'il eut viré à l'angle de la rue. À distance il croisa le regard de certains, postés devant la grille de fer forgé majestueusement encadrée de ses deux colonnes surmontées de sculptures séculaires, et leur sourire immédiatement partagé trahissait l'humeur qui pétillait au fond d'eux. Les nuages se dissipaient encore, et par sa palette pastel le ciel laissait entrevoir une soirée prometteuse.

II

La brise emportait loin leurs voix qui carillonnaient devant les imposantes grilles du château. Les confrères échangèrent de chaleureuses salutations, témoignage de la camaraderie qui les liait. Bien que leurs statuts, âges et horizons différaient, tous partageaient un lien indéfectible avec la ville du Rœulx. Non seulement ils étaient les chantres de la brasserie qui, depuis cent cinquante ans, entretenait dans la localité un savoir-faire ancestral, autrefois exercé par les moines de l'abbaye disparue et aujourd'hui reconnu à travers le monde, mais, surtout, chacun avait à sa manière une contribution à apporter à la mémoire des lieux, et savait faire lien, cultiver une forme de reliance avec les gens et les choses en cette terre. Bien que certains membres manquaient à l'appel ce soir-là, la majorité de l'assemblée était présente. Le concierge et gardien vigilant de ces lieux depuis des décennies se tenait devant le portique pour accueillir le groupe. Il ouvrit la petite porte verte, modeste entrée située à gauche du somptueux portail en fer forgé, et convia les visiteurs à entrer.

C'était un homme d'âge mûr, que l'on devinait proche de la retraite mais dévoué à sa fonction. Il salua de son béret ceux qu'il reconnut, et eut un sourire pour chacun. Il emboîta le pas au groupe, qui s'animait de discussions éparées. Ils empruntèrent l'allée de gravier qui encadrait une prairie plantée de trois gigantesques érables, menant au château qui s'imposait en majesté dans la lumière du soir. L'Alchimiste connaissait bien l'édifice, de l'extérieur du moins, et regrettait que rien dans la façade actuelle, assez tardive car remaniée entre 1713 et 1760 dans un souci de modernisation et d'esthétisme, ne dise l'ancienneté du bâti. Les vestiges des murs d'origine, des XII^e et peut-être XI^e siècles, subsistaient encore du côté de la porte dite Nivelloise, à l'est, ainsi qu'en partie sous la façade arrière. Pour l'heure, il se contenterait d'apprécier dans cette perspective frontale le revêtement en briques rouges de la

façade qui reflétait le goût artistique de l'époque. Il ne put s'empêcher de lever discrètement les yeux vers le fronton qui la couronnait. Son triangle était orné d'armoiries et de trophées qui encadraient l'écusson aux armes des ducs de Croÿ. Au XIX^e siècle, le « roi » d'une des confréries de tir à l'arc de la ville fit le pari d'envoyer une flèche au centre de l'écusson depuis la grille d'entrée, soit à quelques cent septante-cinq mètres de distance. La flèche manqua son but, et brisa le pouce de l'homme tenant l'écu, qui fut réparé au ciment. D'un naturel peu loquace, à moins que l'on ne fasse appel à lui, l'Alchimiste gardait pour lui ces détails de l'histoire, satisfait de s'y rattacher à l'occasion, tel un saut dans le temps. En outre, cette anecdote était bien peu de chose au regard de la situation qui se présentait à eux.

Un homme surgit de l'entrée, d'un ton solennel et le regard aimable. Trahissant un âge certain, ses cheveux étaient d'un blanc pur, légèrement ondulés ; il arborait un costume impeccable qui lui conférait une prestance indéniable. C'était le Prince de Croÿ, qui de sa tenue digne recevait le groupe en imposant sa qualité d'hôte. Le maître des lieux s'avancait, en assurant de sa présence le contrôle de cette rencontre et visite.

Un à un les confrères saluèrent le Prince d'une poignée de main, dans un mélange de révérence, de sympathie, de méfiance et, à en croire certains regards, de défiance. Chacun, cependant, lui reconnaissait l'immense faveur d'avoir *in fine* accepté cette visite, un privilège rare qui les emplissait d'une gratitude sincère, même si cela devait pour lui être une corvée, une manière de classer cette demande et d'avoir enfin la paix, pensait l'Alchimiste. Peut-être même le Prince considérait-il ce rendez-vous comme l'une des rares ouvertures « publiques » des lieux, une responsabilité qu'il devait honorer en tant que propriétaire d'un patrimoine ayant bénéficié, pour son entretien, de soutiens financiers régionaux. Quoi qu'il en soit, les confrères se tenaient sur le perron du château, prêts à pénétrer l'histoire, du moins celle qu'on leur laisserait découvrir.

L'attention de l'Alchimiste se porta sur le drapeau canadien qu'animait le vent léger, bannière fièrement dressée devant la façade, témoignant du mariage, une décennie plus tôt, entre l'héritier de la vingt-sixième génération de la lignée de Croÿ et la petite-fille d'un ancien premier ministre et milliardaire canadien, scellant l'union de deux mondes.

À ce moment, l'Historiographe, qui parmi les confrères représentait la mémoire historique de la localité, tapota d'un geste amical le bras de l'Alchimiste, le regard complice, sachant la satisfaction de l'instant partagée. Celui-ci lui renvoya le sourire, et ramena son intérêt au Prince qui entamait une brève introduction pour inscrire le château dans le fil du temps.

Il évoqua les racines profondes de l'édifice, rappelant le tracé des murailles originelles, élevées au XII^e siècle par Eustache II, Seigneur du Rœulx, et qui pendant des siècles ont encéint la ville primitive. Il souligna l'héritage ancestral du château, propriété ininterrompue de la famille de Croÿ depuis l'an 1431. Antoine de Croÿ, grand chambellan du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, avait alors reçu « la terre, la ville, la justice, la seigneurie et la pairie du Rœulx » de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut. Le Prince éclaira ensuite comment l'aspect actuel de l'édifice avait été façonné au XVIII^e siècle tout en préservant l'élégance de ses origines. À la construction fortifiée du XI^e siècle avait succédé un ensemble complet constitué d'un corps de logis encadré par deux tours, avant sa révision dans un esprit classique mêlant des sources d'inspiration locales, tel que le mélange de brique et de pierre, et germanique, telle que la tendance à l'horizontalité. Il en résultait un plan en U, composé d'une aile principale et d'ailes latérales bordant une cour d'honneur. La partie centrale du bâtiment disposait d'un avant-corps à balcon au centre d'une composition symétrique. L'ensemble avait été reconnu et classé au patrimoine exceptionnel de Wallonie en 1963, tandis que l'orangerie, les façades et les toitures des communs, que le Prince suggérerait d'apercevoir plus tard, l'avaient été en 1981. À la suite de cette brève évocation historique, il invita les confrères, d'un geste solennel, à franchir les portes, et à pénétrer le hall principal.

Avec ses voûtes, ses colonnes et sa cheminée monumentale, cette salle dont la plupart des confrères conservaient le souvenir contrastait avec l'aspect extérieur. L'espace, conservé avec zèle pour préserver le précieux patrimoine familial, demeurait immuable depuis 1542, avec son caractère de vieille salle de garde. Les détails minutieux ne manquaient pas d'attirer l'attention, à commencer par la devise de la famille, « Plus en sera de Croÿ », finement gravée sur le manteau de la cheminée. Dans le petit vestibule adjacent, les portraits des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, illustres ancêtres de la lignée de Croÿ, ornaient

les murs. Le Prince agrémentait ses commentaires d'anecdotes éparses. Ainsi, l'aigle empaillé qui trônait en face de la cheminée fut abattu par le comte de Flandre, père du roi Albert I^{er}, au cours d'une chasse dans les bois du Rœulx en 1862. Les consoles de bois peintes, sculptées et ornées de blasons étaient issues de la grande salle à poutres apparentes du château d'Havré, aujourd'hui toujours partiellement en ruines. Ce lieu avait été le siège de la branche ducale des Croÿ-Havré et avait accueilli Ambroise Paré, le célèbre chirurgien des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, qui mit au point la ligature des artères et utilisa l'antisepsie. Il y avait prodigué ses soins au marquis d'Havré, Charles-Philippe de Croÿ, grièvement blessé à la bataille de Montcontour où les Huguenots subirent une cruelle défaite en 1569. Ces commentaires perdaient quelque peu les confrères dans les méandres de l'histoire mais conféraient à la lignée et à sa séculaire demeure une aura de prestige, sonnait comme une flatterie du Prince adressée à lui-même.

En quelques mots, il décrivit les pièces avoisinantes. Derrière la cheminée se tenait la grande salle à manger. Dans cette salle comme dans les autres, un ensemble impressionnant de tableaux d'histoire, de portraits ou de genre ornaient les murs. Au mobilier riche s'ajoutaient des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, des porcelaines, des fanions, des drapeaux, des tapisseries et des armes de toutes époques. Dans le salon rond, nettement ovale, orné de stucs, des objets divers étaient conservés dans des vitrines, dont une collection de pipes en porcelaine. Sur les murs s'étalaient d'autres portraits des chevaliers de la Toison d'or, membres éminents de la maison de Croÿ qui en comptait trente-deux, un palmarès unique parmi les fastes des grandes familles nobles. Le Prince rappela qu'il était institué à Bruges en janvier 1430 par Philippe le Bon, l'ordre réunissait autour du duc de Bourgogne de loyaux chevaliers, soumis à son entière volonté et se devant « amour, entraide et fraternité ». En gage d'obéissance et de loyauté, ils portaient un collier remis lors de leur intronisation : le collier de la Toison d'or, qui paraît les personnages ici représentés. Ce nom fait allusion à l'antique quête de la Toison d'or entreprise par Jason, telle que racontée par Apollonios de Rhodes, ou encore à l'épisode biblique où Gédéon déploya une toison sur le sol. Le Vénérable Héraut interrogea le Prince pour savoir si le précieux bijou d'apparat était conservé dans l'enceinte du château. Sur le ton de la plaisanterie, l'hôte répondit que s'il en était ainsi, il ne le confierait jamais,

pour ne pas attirer les convoitises. L'Alchimiste savait que l'un deux, celui qu'Adrien de Croÿ, fidèle conseiller de l'empereur et duc de Bourgogne, avait reçu de Charles Quint en 1519, faisait aujourd'hui partie de la collection du musée du Louvre Abu Dhabi, aux Émirats arabes unis, soit bien loin de la petite ville hainuyère.

La visite se poursuivait par le salon « jaune », ainsi nommé en raison de la couleur des soieries du mobilier. De nouveaux, les portraits d'illustres personnages semblaient habiter les lieux depuis toujours. On y reconnaissait entre autres Charles le Téméraire et Charles Quint. Un dernier salon tendu de papier chinois peint à la main au XVIII^e siècle fit l'objet d'un bref commentaire. Dans le vestibule de marbre, le Prince pointa sur le dallage les traces des coups de hache données par les soldats des troupes anglaises de la cinquante et unième division des Highlanders cantonnée au château en 1918. Ils y cassaient les bûches destinées à leur chauffage. Le lieu semblait hanté de souvenirs et de faits marquants, quelle que fut l'époque, ancienne ou plus récente. Impressionnés par tant de raffinement et de dignité, les confrères se déplaçaient avec religiosité, dans une attitude de respect teintée d'émerveillement.

Le grand hall donnait accès à la tour d'où partait le grand escalier d'honneur décoré à profusion, de même que la cage d'escalier et le lanternon qui l'éclairait, au décor de style rocaille. Précédé par le Prince, le groupe accéda au premier étage en montant l'escalier qui menait, sur un palier, à une chapelle flanquée de deux sacristies. Elle servit en diverses circonstances d'église pour la ville, notamment durant la guerre 1914-1918. Les fidèles se rassemblaient dans le hall du bas pour assister aux offices, tandis que les résidents du château s'agenouillaient sur une banquette en velours à l'étage supérieur, face à la grande salle.

Alors que les confrères échangeaient sur le sujet, au départ d'une intervention de l'Historiographe, l'Alchimiste observait le dôme de près de trente mètres de haut qui dominait l'escalier. Il se questionnait sur l'aspect qu'avait cet endroit avant le remaniement de l'édifice. Le lieu semblant articuler le reste de l'ensemble, à quoi pouvait-il correspondre sur le plan primitif ? Le groupe étant parvenu à l'étage, il n'eut pas le temps de s'attarder sur cette considération. À cet instant, il aperçut le gardien discuter à voix basse avec le Meunier, resté au rez-de-chaussée. Celui-ci lui remit une clé, en suggérant d'un geste du doigt sur les lèvres une totale discrétion. Ayant conclu l'affaire dont ils

débattaient, sur un geste d'acquiescement, l'homme quitta précipitamment la pièce par le couloir de l'aile ouest tandis que le Meunier rejoignait l'Alchimiste sur le palier, en feignant l'innocence. Qu'avait-il à dissimuler au groupe, pour agir ainsi, à l'écart et dans le secret ? Probablement rien d'important, pensa-t-il. Ensemble ils pressèrent le pas pour rejoindre leurs confrères, dans le grand salon.

L'acoustique du lieu était au centre de la discussion. Favorable aux récitals et pièces de théâtre qui s'y donnèrent, elle conservait une qualité exceptionnelle qui déjà faisait rêver l'Alchimiste, par ailleurs musicien. Les confrères se souvinrent que, une douzaine d'années plus tôt, lui et d'autres avaient proposé quelques récitals et performances sonores dans le hall d'entrée, en contrebas de l'escalier, à l'occasion d'une rencontre publique organisée par la confrérie pour son Grand Chapitre annuel, sur le thème, cette année-là, de la musique. C'était leur dernière incursion dans le château, par ailleurs limitée au hall d'entrée.

Le salon dite « grande salle », que la plupart découvraient pour la première fois, ouvrait sur le balcon dominant la façade principale, protégé par une balustrade en fer forgé offerte par le roi Louis XV au maréchal, duc de Croÿ. Plusieurs confrères photographièrent la vue symbolique autant que privilégiée qu'offrait le balcon sur la prairie de façade, ses allées et la grille devant laquelle ils s'étaient retrouvés. Là-bas, la ville s'animait doucement, tandis que la lumière du jour déclinait. Pendant ce temps, l'Alchimiste examinait attentivement les innombrables tableaux qui disaient encore les relations de prestige qu'entretinrent les membres de la famille de Croÿ au fil des siècles, et que le Prince prenait plaisir à commenter furtivement, faisant comprendre le rôle qu'elle joua dans l'Europe naissante, du Moyen-Âge aux Temps Modernes, et jusqu'à la période contemporaine. Ses représentants avaient tour à tour été évêque, archevêque, cardinal, chevalier du Saint-Esprit, maréchal de l'empire, grand chambellan, grand amiral de la flotte, premier ministre et surintendant des finances de l'empire, généralissime des armées du tsar de Russie, gouverneur des comtés de Hainaut, de Flandre, du duché de Brabant, de l'Artois Boulonnais et de Picardie. « De quoi faire pâlir les simples gueux que nous sommes » chuchota le Noble Échanson, provoquant le rire discret de quelques-uns.

Un confrère émit une interrogation quant à l'existence d'éventuels passages secrets dissimulés au sein des murs de la bâtisse, comme le contait souvent la rumeur. À cette demande, le Prince invita les confrères à accéder au « grand appartement » qui occupe tout le premier étage de l'aile gauche. Il se dirigea vers un coin de la pièce, et entrouvrit une porte dissimulée qui menait sur un charmant boudoir. Ce type de portes a sans doute fait fantasmer les imaginaires, ainsi que le suggéra le Prince. Les confrères les plus informés savaient que de véritables couloirs étaient dissimulés dans certaines cloisons, permettant de circuler dans le château, et de s'enfuir le cas échéant, sans être vu. Mais c'était là une information que leur hôte voulait préserver – en cas de besoin peut-être, s'amusa intérieurement l'Alchimiste. Cette pièce de dimension plus modeste était elle aussi riche en souvenirs. « Le mobilier de style Charles X en citronnier clair provient de Marie-Caroline, fille du roi de Naples et des Deux Siciles, François I^{er}, commentait le Prince. Elle peignit elle-même la banquette et les sièges de velours pour les offrir au duc de Croÿ-Havré, chargé par Louis XIII de l'accueillir à son débarquement à Toulon, lorsqu'elle vint en France pour y épouser le duc de Berri, second fils du roi Charles X ». « Je n'oserais jamais vous inviter chez moi ! » réagit spontanément le Sommelier, stupéfait de tant d'opulence et de somptuosité. Les confrères éclatèrent de rire, et le Prince, en levant l'index, répartit avec le sourire : « à chaque famille son histoire, et son patrimoine ». Sur ce ton amusé, ils sortirent de la pièce pour en gagner une autre, formant un couloir et menant aux deux chambres à coucher du grand appartement. Le Prince fit remarquer sur les chambranles des portes l'inscription au crayon des mesures indiquant les tailles successives, année par année, des jeunes princes dont les parents habitaient l'appartement au XIX^e siècle.

Dans la dernière chambre, au bout de l'aile, des œuvres captèrent l'attention de l'Alchimiste. On y trouvait parmi les tableaux des gravures rehaussées d'aquarelle, représentant l'entrée du château en 1820, et des vues du parc à la même époque. Il était intrigué car, pour son plaisir de collectionneur, il avait acquis de semblables images, de la même époque. La première était issue d'une publication d'Alexandre de Laborde datée de 1808, *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux*, précédée d'un fabuleux *Discours sur la vie de la campagne et la composition des jardins*, et contenant des gravures de

divers artistes d'après Constant Bourgeois. La seconde, très certainement inspirée de la première, était une lithographie produite par Marcellin Jobard en 1825. Les images qu'il avait devant les yeux manquaient à sa collection, et excitaient sa curiosité. Le groupe ayant déjà quitté les lieux, l'Alchimiste n'eut pas le temps de considérer plus en détail ces œuvres, mais se promettait de chercher à en savoir plus.

Il passa près d'une vitrine accolée au mur, dans laquelle quelques artefacts étaient soigneusement disposés. Curieux, il ne put s'empêcher d'y jeter un œil, furtif. On trouvait là un petit écrin en argent finement ciselé, aux contours délicatement ouvragés. À l'intérieur on apercevait un petit médaillon, suspendu à une chaînette. D'une finesse exceptionnelle, elle abritait ce qui semblait être une abeille piégée dans un ambre translucide, entouré d'un fin liseré doré. L'objet attisa sa curiosité. À côté était déposé un petit sceptre d'argent orfèvré, dont le sommet était lui aussi orné d'un insecte semblable à une abeille reposant sur une fleur d'ambre subtilement travaillée. Il se retourna et constata qu'il était seul dans la pièce. Il se précipita pour rejoindre le groupe.

Les confrères continuaient de discuter de façon éparse. Le Prince expliqua que les nombreuses autres pièces du château n'étaient pas accessibles au public, mais proposa néanmoins de transiter par la bibliothèque, refuge de plus de six mille volumes anciens, avant de regagner le grand hall. L'Alchimiste regrettait que cette balade commentée touche déjà à sa fin, mais savait qu'il ne devait en escompter davantage. « Fameux ! » lui souffla, impressionné, le Grand Intendant, en passant à ses côtés. L'Alchimiste sourit en signe d'acquiescement, mais savait qu'ils n'avaient fait que parcourir la pointe émergée de l'iceberg, dont il soupçonnait la partie immergée plus fascinante encore. C'est elle qu'il rêvait d'explorer : les profondeurs du lieu, autrement dit ses racines, celles du XI^e siècle et plus avant peut-être, invisibles en surface. À défaut d'avoir eu la curiosité pleinement satisfaite, il s'en remettrait une fois de plus à ses rêveries en s'adonnant à l'exercice de la spéculation, ce qu'il savait fort bien faire.

Quand il descendit l'escalier pour rejoindre les confrères qui s'étaient réunis dans le hall, il constata qu'une table avait été dressée d'une petite trentaine de verres à pied. Le Meunier, le Bailli et le concierge ouvraient des magnums de leur bière sacro-sainte, dont la mousse

commençait à emplir les calices soigneusement alignés. Voilà qui expliquait la réserve du Meunier, quelques instants auparavant. Cette messe basse ne consistait en rien d'autre qu'en la préparation aussi discrète que possible de ce *drink* de circonstance, auquel les confrères sont habitués lors de leurs visites et réunions. C'est dans la trinquerie de leurs verres que les confrères se sentent liés, et il n'y avait de meilleur endroit pour ce joyeux carillon que ce haut-lieu de l'histoire locale.

Tenant à sa manière le verre par le soubassement de son pied, le Grand Maître, ancien bourgmestre, copropriétaire et président du conseil d'administration du commerce familial qu'était de longue date la brasserie de la ville, commença, conformément au protocole, par remercier au nom de la confrérie le Prince pour cette visite d'exception, soulignant les qualités de guide et d'orateur de leur hôte, et rappelant l'importance historique de la longue lignée princière pour la cité autant que pour la région. Son verre à la main, le Prince, habitué à de telles flatteries, hocha la tête et salua d'un sourire l'ensemble des confrères, qui en signe de remerciement applaudissaient leur hôte, cachant sous la louange et dans le bruit de cette acclamation leur réserve à l'égard des propriétaires du domaine. Car malgré le faste qui venait de les éblouir, en éveillant leur curiosité et en captivant leur attention, nul n'était dupé par cette présentation *in situ* extraordinaire : les récentes générations qui s'étaient établies au château n'avaient que peu de considération pour le partage public de ce patrimoine devenu instrument privé de prestige, alors qu'il était autrefois l'affaire de tous. Mais l'heure n'était pas à la critique, quoique le Médicalus ne put s'empêcher d'interpeller leur hôte sur cette question. « Quel est l'avenir du domaine : le public peut-il un jour espérer y avoir à nouveau accès ? » Le Prince ne sembla pas embarrassé par cette apostrophe, à laquelle fort probablement il s'attendait. Aussi éluda-t-il le sujet en rappelant les travaux qui avaient été réalisés sur les dernières décennies, au niveau de la toiture notamment, ainsi que la restauration des châssis, du vitrail de la chapelle et du remplacement du zinc des lucarnes. Il tut cependant le montant de cinq cent cinquante mille euros octroyé par le gouvernement wallon pour la réalisation de ces travaux, tout comme le total d'un million d'euros de subsides régionaux accordés, et insista plutôt sur les événements publics de prestige qui s'y tinrent ce dernier quart de siècle, dont une exposition autour de l'œuvre de Salvator Dali en 2004, et la manifestation d'art

Clouds à l'occasion de Mons 2015, capitale européenne de la culture cette année-là. Les quarante-quatre hectares de parcs et de bois, toutefois, étaient restés inaccessibles. Quant au challenge international de montgolfières qui depuis plus de trois décennies se tenait le dernier dimanche de juin dans le parc puis dans la prairie face au château, il avait été déplacé vers le terrain de football, privant le public de son dernier droit d'accès à l'enceinte du domaine princier. La question demeurait donc sans réponse, mais tous comprenaient que l'avenir ne réservait aucune forme d'ouverture du patrimoine concerné.

Les discussions se poursuivirent de manière informelle, tandis que chacun sirotait le dernier cru de la brasserie dans une humeur conviviale. L'Alchimiste savait que l'instant ne durerait pas et qu'il leur faudrait rapidement saluer le Prince, d'autant que les confrères étaient attendus à la brasserie pour le repas du soir. Néanmoins, apercevant plusieurs verres vides, il entreprit de resservir ses compagnons. Les bouteilles avaient été épuisées, mais le Bailli le rassura en indiquant que quelques caisses encore intactes patientaient dans le couloir adjacent. Voulant se rendre utile, mais surtout flairant une opportunité de découverte, l'Alchimiste s'engouffra dans le corridor. Plusieurs portes closes donnaient accès à des pièces dont les fenêtres, se souvenait-il, ouvraient sur l'arrière du château. Au fond du passage, une porte permettait d'accéder à l'extrémité de l'aile ouest. Il dut réprimer sa curiosité, et, après un instant, saisit une caisse de magnums, qu'il ramena dans la salle où les discussions allaient bon train. Il déboucha une bouteille et se mit à servir les verres, déjà vides pour la plupart. Seul le Prince, que le breuvage peut-être ne réjouissait que trop peu, conservait son verre presque intact. Il s'entretenait avec le plus loquace des confrères, adepte des généalogie et désireux d'en savoir plus sur l'origine et l'histoire de la noble lignée. Dans l'effort de la répétition lassée, Monseigneur de Croÿ rappela que les ducs de Bourgogne avaient hérité de nos provinces, les Pays-Bas, que Philippe le Bon avait unifiées d'une main ferme. Originaires de Picardie, les de Croÿ n'avaient marqué aucune hésitation à se mettre au service des puissants ducs, et, plus tard, à celui des Habsbourg. On les retrouvait, rappelait-il, en Brabant, en Hainaut et en Flandre. C'est l'empereur Maximilien d'Autriche, veuf de Marie de Bourgogne, qui accorda à la famille le titre de prince du Saint-Empire germanique. Dans cet acte au contenu frelaté, en partie inventé, on relevait même une

tradition faisant descendre les de Croÿ de la maison royale des Arpadiens de Hongrie, se souvenait l'Alchimiste. Sur cette pensée, il posa la bouteille sur la table dressée et reprit son verre, qu'il huma en observant la scène pittoresque de l'assemblée des confrères réunis dans ce hall historique. Cette vue avait quelque chose de touchant et de surréaliste, tant le rendez-vous en ce haut-lieu était inespéré.

Voyant que son confrère avait pris le Prince en otage de la conversation, remontant la généalogie des Carton de Wiart, ancienne famille de la noblesse belge originaire d'Ath à laquelle il appartenait, et constatant que tous étaient absorbés dans leurs échanges, l'Alchimiste ne résista pas à l'attraction qu'exerçait sur lui le couloir. Feignant d'y ranger les quelques caisses de magnums consommés, il y retourna discrètement. L'une des portes, entrouverte, laissait échapper un halo de lumière tamisée. Du bout du doigt, l'Alchimiste la poussa, regarda à l'intérieur de la pièce, et après une brève hésitation pénétra à pas de loup. Avec sa table, sa chaise, ses quelques fauteuils, ses étagères encombrées de livres et ses caisses en carton posées au sol, elle était moins ordonnée que celles auxquelles ils avaient eu accès. Il comprit qu'elle devait être ponctuellement occupée, servir de bureau ou d'espace de travail, contrairement aux autres salles qui, sous cloche de verre, patientaient « dans leur jus ». Une lampe sur la table éclairait l'espace, dans un décor chaleureux à l'acoustique feutrée par le tapis de sol et la tapisserie qui couvrait l'un des murs. L'Alchimiste eut soudainement l'impression de s'extraire de la réalité ; les sons du groupe ne lui parvenaient plus que par échos lointains et indistincts.

Il ne comptait pas s'attarder en ce lieu, et se contenta de scanner du regard les coins et recoins de la pièce qui, plus anecdotique que celles qu'ils avaient parcourues, lui procurait davantage de sensations, précisément car elle n'était pas destinée à être vue. Elle s'offrait ici au regard du visiteur secrètement égaré. Il s'apprêtait à en sortir quand il remarqua l'ouvrage posé sur la table de travail. C'était un volume épais, pourvu de fermetures de laiton, aux lacets de cuir abîmés. Il se retourna, pour s'assurer que personne n'arrivait. Tenant toujours son verre d'une main, il s'autorisa de l'autre à soulever délicatement l'épaisse couverture de carton revêtu de cuir. Il chercha une indication sur les pages de garde, et y trouva le titre suivant : *Recueil et Dénombrement de tous les Biens qui étaient en la trésorerie de Monseigneur de Croÿ Rœulx, le XVII^{ème}*

jour du mois de mars MDCLXXVIII. Il devait s'agir d'un inventaire des possessions de la famille, daté de l'an 1678. Différents livres et cahiers étaient empilés, sur la gauche du bureau. L'Alchimiste constata que la plupart consistaient en des archives et inventaires, avec leurs listes, dates, courtes descriptions. L'un d'eux, une reproduction d'un ouvrage ancien, numérisé, *Repertoire et inventoire de toutes les lettres et escripts qui estoient en la tresorie de monseigneur de Cima*y, datait de l'an 1464 et semblait concerner la branche de Chimay. Une farde en carton portant la mention manuscrite *XIX - De Croÿ-Rœulx et de Solre* contenait nombre de photographies et de photocopies de documents et transcriptions en tous genres, classés par ordre chronologique. L'Alchimiste constata qu'une étagère de la bibliothèque, sur le mur latéral, supportait d'autres classeurs et fardes ainsi annotés. Il semblait y avoir là tout le nécessaire pour dresser un inventaire complet et actualisé des possessions de la famille, pensa-t-il. C'était peut-être ce à quoi servait en ce moment ce bureau de consultation, d'étude et de travail.

L'Alchimiste se figea en entendant par un grincement léger la porte s'entrouvrir. Il sentit les poils de la nuque se hérissier, tandis qu'une voix l'interpellait : « Excusez-moi, jeune homme. Que faites-vous là ? »

Pris de stupeur, il se retourna pour découvrir son confrère, le Semeur, dans l'encadrement de la porte, le sourire taquin. L'Alchimiste ferma les yeux un instant et souffla un soulagement si profond que son compagnon ne put s'empêcher de rire, en lui demandant d'un air moqueur s'il entreprenait une deuxième visite des lieux, clandestine cette fois. L'Alchimiste traversa la pièce précipitamment, et attrapant le bras de son confrère lui enjoignit dans un murmure de baisser la voix et de sortir de la pièce. Une étincelle d'amusement dans le regard, le confrère acquiesça et quitta la salle.

L'Alchimiste s'apprêtait à sortir à son tour quand il aperçut sur l'étagère un classeur portant la mention « S^{te} Irmine – 1941 ». Il s'immobilisa. Il lui fallait quitter la pièce, mais la mention de sainte Irmine éveilla en lui une lointaine réminiscence, sans qu'il puisse précisément se rappeler laquelle. Il s'accorda une dernière audace, saisit la farde, et l'ouvrit. Elle contenait quelques lettres tapuscrites, mais ce sont des photographies qui immédiatement captèrent son attention. Celles-ci révélaient un crâne reposant dans un ciboire à couvercle. Cette image

ne lui était pas inconnue. Il connaissait cet objet, particulièrement remarquable car insolite. C'était le reliquaire de Dagobert II, un calice contenant, selon la tradition, le crâne trépané du dernier roi mérovingien. D'autres clichés donnaient à voir des agrandissements photographiques d'un petit texte manuscrit sur un support endommagé. Ils étaient contenus dans une farde de plastique transparente portant la mention « Possession château du Rœulx 1942 ». Le cœur de l'Alchimiste se mit à battre. Pensées et images se bousculaient soudain dans son esprit. Il ne pouvait cependant fixer ce document plus longtemps. Il re ferma la farde et, de sa main tremblante, la reposa sur l'étagère. Il quitta la pièce pour rejoindre son confrère, l'air troublé.

Quand il regagna le hall, tentant de dissimuler sa stupéfaction, les confrères s'apprêtaient à sortir. Certains replaçaient les verres vides dans leurs boîtes, d'autres rangeaient soigneusement les magnums, tandis que la plupart déjà se dirigeaient vers la grande porte. L'Historiographe, passant près de lui, lança d'un ton badin : « Tu as vu un fantôme ? » Peinant à cacher son trouble, l'Alchimiste esquissa un sourire tout en s'adressant un « oui, presque » ; puis il sortit par la porte principale.

Il fut saisi d'un frisson. L'air était frais ; le soir était tombé. Le groupe se dirigeait vers les grilles de la roseraie, que dominait l'orangerie. Le Prince expliqua qu'à cette heure avancée et dans l'obscurité, il ne se risquerait pas à entraîner le groupe dans la pénombre du jardin que, par ailleurs, la plupart connaissaient. « Au risque d'en perdre en chemin ! » Il évoqua brièvement le vaste domaine environnant, s'étendant sur une quarantaine d'hectares, fournissant des explications sur les travaux en cours, les arbres exceptionnels et l'entretien général du lieu. Il mit à contribution l'un des confrères, le Grand Sénéchal, rappelant son rôle dans la gestion des travaux tels que les abattages et les élagages effectués dans une partie du parc au cours de ces dernières années. « Ma femme s'occupe du reste » ajouta le Prince qui, à la surprise des confrères, savait amuser son audience. Il fit également allusion à l'histoire du lieu, traditionnellement identifié comme celui de l'assassinat de Foilan, au bord de l'étang actuel. Un îlot au milieu du plan d'eau conservait les ruines d'une petite chaumière, marquant l'emplacement d'une ancienne chapelle et de sa fontaine qui, à l'époque médiévale, faisait l'objet d'une

grande vénération. Les confrères étaient familiers de cette histoire, et l'Alchimiste plus particulièrement, ce lieu étant au cœur de l'énigme de la mythique Ampolline. Il peinait toutefois à suivre vraiment les discussions en cours. Son esprit se tenait encore dans la pièce qu'il venait de quitter. Il regrettait de ne pas avoir eu quelques minutes de plus pour prendre connaissance plus attentivement des archives qu'il avait fébrilement tenues dans les mains. Comme il l'avait pressenti, le moment avait été fugace. La visite était terminée, et le groupe se dirigeait déjà vers les grilles qu'ils avaient franchies plus tôt dans la soirée.

Avant de regagner ses appartements, aujourd'hui établis dans les anciennes écuries, majestueusement restaurées, le Prince salua les confrères qui remercièrent une fois de plus leur hôte de cette visite. Le concierge les accompagna à travers l'allée qui conduisait au portail de la rue Verte, à proximité immédiate de la grille principale. Le portail automatique s'entrouvrit, et les confrères quittèrent, le pas lent, l'enceinte du domaine du château.

Ils se dirigèrent par petits groupes vers la brasserie voisine où le banquet du soir les attendait. L'Alchimiste, songeur, avançait à pas perdus dans la ruelle déserte. Cette rue descendait en pente douce vers l'église, le quartier de son enfance. Il l'appréciait particulièrement car elle lui rappelait les vieilles villes flamandes, silencieuses et empreintes de nostalgie. Mais en cet instant, une seule pensée monopolisait son esprit : la farde consultée et son reliquaire photographié et, par-dessus tout, le texte manuscrit qui l'accompagnait. Au plus profond de lui-même, l'Alchimiste avait la conviction que ce document était un objet de convoitise jalousement conservé en ce lieu. Ainsi que le suggérait le nom du dossier, ces photographies documentaient, selon lui, un manuscrit controversé, attribué à sainte Irmine, fille de Dagobert II. Une lecture lui avait appris, il y a fort longtemps, que ce manuscrit avait pu trouver refuge au château du Rœulx. Ses idées étaient peu claires, mais tout en foulant le pavé, il s'appliquait à rassembler les fragments épars d'informations qu'il conservait en mémoire.

Au fil des pas, les éléments de l'affaire, l'un après l'autre, lui revenaient. La légende voulait qu'Irmine ait consigné dans un parchemin, vers 708, le récit de l'assassinat de son père, Dagobert II, près de Stenay, mais aussi le refuge de son frère Sigisbert IV au monastère d'Oeren, et

finalement à Rhedae, la capitale du Razès, dans le sud de la France. La tradition avait teinté ce secret longtemps dissimulé d'un ésotérisme complexe. L'Alchimiste se souvenait que le parchemin, dissimulé dans le reliquaire de Dagobert, pendant longtemps possession de l'abbaye d'Orval, avait été conservé par les Sœurs Noires de Mons, à qui la garde de l'objet avait été confiée en 1910, mais qu'il aurait ensuite mystérieusement disparu. Une source prétendait que le prince Ferdinand de Croÿ, chargé de son examen, l'aurait subtilisé à la fin de l'année 1941. Jusque-là, cette affaire semblait n'être qu'une rumeur sans fondement, un mythe au contenu douteux, mais ce soir, l'Alchimiste effleurait la possibilité que le parchemin de saint Irmine existât, et que le précieux document, ou du moins une copie de celui-ci, était bel et bien en possession des de Croÿ. Et nul autre que lui n'était peut-être au courant.

III

Trois jours s'étaient écoulés depuis leur visite au château. La silhouette du Prince déambulant en son palais, redevenu forteresse, hantait l'Alchimiste. Il peinait à chasser de son esprit les quelques minutes passées dans ce bureau, en particulier les éléments contenus dans la farde trop vite et fébrilement consultée, à l'inscription énigmatique : S^{te} Irmine – 1941.

Il avait consulté les étagères de sa propre bibliothèque et fouillé ses archives personnelles pour rassembler les documents qui pourraient l'informer sur cette affaire, pour le moins lacunaire. Les mentions du manuscrit de sainte Irmine demeuraient fragiles, s'étiolant dans des sources souvent douteuses.

Les éléments qu'il avait rassemblés le ramenaient en un siècle et une région qu'il connaissait bien : le VII^e siècle, dans les territoires de la Neustrie et de l'Austrasie, qui incluaient les terres de la Haine et, plus largement, l'actuelle province du Hainaut. Dans sa recherche sur Ampolline, l'Alchimiste avait étudié l'exil du moine irlandais Foilan sur le continent, en Neustrie d'abord, en Austrasie ensuite, où vers l'an 650 il lia un lien profond avec celle qui allait l'envoyer fonder un monastère à Fosses : Gertrude de Nivelles, fille de Pépin de Landen et sœur de Grimoald, maire du palais d'Austrasie. C'est lors d'un déplacement dans la région, sur un territoire que la tradition nommera *Ampolline*, à l'emplacement de l'actuelle ville du Rœulx, que Foilan fut assassiné en 655. L'Alchimiste se questionnait à présent sur l'entourage et les relations qu'avait pu entretenir le pérégrin irlandais avec cette famille, du moins en la personne de Gertrude, qui sembla lui accorder autant de crédit que de privilège. Car ce septième siècle marqué par la puissance mérovingienne, descendance de Clovis qui régnait principalement sur l'Austrasie, la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine, fut aussi celui de l'ascension politique de cette autre famille aristocratique franque d'Austrasie, les

Pippinides, ainsi nommés après Pépin de Landen, qui a prospéré dans l'ombre des rois mérovingiens. La lignée des Pippinides comptera dans ses rangs d'illustres figures tels que Charles Martel, maire du palais d'Austrasie, son fils Pépin le Bref, roi des Francs, et surtout Charlemagne, empereur d'Occident. Ces Carolingiens, comme on les appellera plus tard, en se substituant aux rois mérovingiens, régneront sur l'Europe occidentale jusqu'à l'approche de l'an mil.

À en croire l'historien Éginhard, célèbre biographe de Charlemagne, à partir de l'année 639, au tournant de l'ère de Dagobert I^{er}, débutait la période des rois dits « fainéants ». Cette étiquette déshonorante pour les Mérovingiens servait en réalité à justifier l'émergence de la dynastie carolingienne. Plus objectivement, le manque d'action des rois mérovingiens était principalement dû à leur vulnérabilité et à leur incapacité. Souvent très jeunes, les souverains mérovingiens se heurtaient à des luttes familiales pour le pouvoir, n'offrant guère de perspectives d'avenir. Ils se retrouvaient ainsi à la merci de l'aristocratie, qui délibérément chercha à les écarter. Les Pippinides œuvrèrent à cet affaiblissement. Mais si la lignée mérovingienne avait perduré dans son influence, quel aurait été l'impact de cette survivance sur le destin géopolitique de ce cœur d'Occident ? Le manuscrit d'Irmine, fille de Dagobert II, attestait-t-il de cette survivance par un lignage oublié, comme le prétendent certaines sources, et celle-ci aurait-elle pu être volontairement tue ?

Pour s'aérer l'esprit, l'Alchimiste opta pour une marche en campagne, quoique la grisaille automnale ne fût pas favorable à la promenade récréative. Les nuages sombres et l'humidité pesaient lourdement sur l'horizon. Cela lui remémorerait ses voyages dans les terres d'Irlande ou d'Angleterre, et peut-être même le fort parfum du stout, délicieusement crémeux sur le bord des lèvres, ce qui n'était pas une mauvaise chose quand il se prêtait à l'exercice de la spéculation. Il enfila sa veste, enfonça une casquette sur sa tête et partit gagner les chemins de terre, espérant que la pluie l'épargnerait.

Il tentait de mettre de l'ordre dans le fil possible de l'histoire, en situant dans les événements de l'époque l'énigmatique personnage que fut Dagobert II, dont il se remémorait sans cesse l'étrange reliquaire.

Né en 652, il était le fils unique de Sigisbert III, petit-fils de Dagobert I^{er}, et donc issu d'une lignée royale bien établie, celle des Mérovingiens. Sa destinée prit un tournant dès son plus jeune âge. Selon le *Liber historiae Francorum*, vers 650, le roi Sigisbert, alors sans enfant, avait adopté le fils de son maire du palais Grimoald, Childebert, pour en faire l'héritier du royaume. Vers 652, à la naissance inespérée de Dagobert, Sigisbert aurait cassé son testament et institué son fils comme seul héritier. En 656, du fait de sa décision peut-être, il fut assassiné. Dagobert II, alors âgé de quatre ans, fut écarté du trône par Grimoald, le maire du palais, fils de Pépin de Landen et frère de Gertrude, qui voyait en lui un rival potentiel, en tant que descendant légitime de la lignée. Pour ce faire, il fit raser la tête du jeune Dagobert, un acte symbolique qui le priva de ses droits et avec l'aide de Didon, évêque de Poitiers, il l'exila en Irlande, au monastère de Slane, près de Dublin. Childebert III monta sur le trône à la place de Dagobert. Mais Clovis II, roi de Neustrie, et son maire du palais, Erchinoald, ne purent accepter l'usurpation. Ils attirèrent le père et le fils en Neustrie, les firent arrêter et décapiter. Ainsi disparaissait Grimoald, maire du palais d'Austrasie, qui sa vie durant avait manœuvré pour se rapprocher du pouvoir, lui et sa descendance. Devenu chef du lignage pippinide à la mort de son père, il avait consacré une partie de ses biens à fonder des monastères et à y placer des parents et des proches, afin de se ménager un clergé favorable. Était-ce d'ailleurs le cas de Foilan, se demandait l'Alchimiste ? Ce fait lui semblait hautement probable. Mais il refusait de se laisser aller à la digression. Il hâta le pas, tandis que le vent frais soufflait ses rafales.

En 674, soit dix-huit ans après son exil forcé, Dagobert II fut rappelé en Austrasie, sa terre natale, grâce à l'effort conjoint du maire du palais Wulfoad, de saint Wilfrid, futur évêque de York, et de l'évêque de Sion en Suisse. Il fut proclamé roi d'Austrasie, un titre mérité par sa détermination à rétablir l'autorité mérovingienne et à mettre fin à l'anarchie qui régnait. Dagobert II s'engagea dans une lutte féroce contre les maires du palais, notamment Pépin de Herstal, qui détenaient un pouvoir croissant. Il chercha également à freiner l'influence de l'Église de Rome et à contrecarrer les nobles désireux d'indépendance. Son règne fut marqué par une série de décisions audacieuses, mais ses actes courageux précipitèrent sa chute. Un complot possiblement fomenté par Pépin de Herstal, neveu de Grimoald, et par le despotique

Ebroin, puissants maires du Palais de Neustrie et d'Austrasie, conduisit à la mort tragique de Dagobert II le 23 décembre 679. Alors qu'il chassait dans la forêt de Woëvre près de Stenay, Dagobert II fut assassiné, isolé de sa garde qui s'était imprudemment éloignée. Après avoir reçu un coup de lance dans l'œil, son corps fut cloué à un arbre. Il n'avait que vingt-sept ans. Mais la renommée de Dagobert II s'amplifia par-delà sa mort. Deux siècles plus tard, le hasard fit émerger sa sépulture sous le chœur de la basilique Saint-Rémy de Stenay, où il avait été initialement enterré. Cet événement crucial survint en 872, lorsque Charles II le Chauve, roi des Francs, décida d'exhumer son corps. Sous l'égide d'un concile métropolitain d'évêques, le roi Charles II canonisa Dagobert II, le reconnaissant comme saint et martyr. Cette décision marqua le début d'une reconnaissance religieuse de la figure du roi mérovingien.

La basilique Saint-Dagobert de Stenay, construite par Charles II, devint un lieu de pèlerinage important, abritant les reliques du roi martyr. Une châsse d'or et d'argent fut spécialement créée pour préserver ces précieuses reliques mérovingiennes, dont une partie fut remise à l'abbaye de Juvigny. Mais lors de l'attaque des huguenots à Stenay en 1591, les reliques furent dispersées. Le crâne, en revanche, aurait été transporté à l'abbaye d'Orval pour y être préservé. À la Révolution française, il fut à nouveau transféré, cette fois au couvent des Sœurs Noires de Mons, ces Augustines ainsi dénommées en raison de leur scapulaire noir. C'est là qu'il fut conservé, dans la chapelle Sainte-Madeleine. Par quel étonnant concours de circonstances les Sœurs Noires devinrent-elles dépositaires de cette relique ? En tous les cas, sa réputation attira l'attention du curé de Stenay, Monseigneur Mangin, en 1910, qui s'engagea à ramener le crâne en sa ville d'origine. Malgré ses efforts et la promesse faite à ses fidèles, les sœurs de Mons se montrèrent intransigeantes et refusèrent de céder la relique. Pour quelle raison ? Ici commençait l'énigme, et la controverse.

La signification historique et religieuse de cette relique, et donc du personnage associé, continuait d'inspirer la curiosité des chercheurs et des historiens. Était-ce pour son statut de témoignage rare de l'ère mérovingienne et de son héritage culturel complexe, ou y avait-il d'autres raisons à déceler, plus profondes voire secrètes ? C'est ce que laisserait penser l'existence du parchemin de sainte Irmine.

L'Alchimiste était parvenu à remettre la main sur une série d'écrits et témoignages auxquels il n'avait jusque-là accordé que peu d'intérêt, une décennie plus tôt. Ces sources évoquaient le parchemin d'Irmine et se référaient à une tradition pour le moins douteuse rapportant que Dagobert II aurait eu un fils, Sigisbert IV, dont le destin était devenu le centre de spéculations historiques. Quelques pseudo-historiens, sans fondement sérieux, affirmaient en effet que Dagobert, devenu veuf en 670, aurait épousé Gisèle de Rhedae, prétendue fille de Béra II, comte de Rhedae d'origine wisigothe, avec qui il aurait engendré Sigisbert. À la suite de l'assassinat de 679, le ou les commanditaires, maires du palais très probablement, auraient souhaité éliminer le jeune Sigisbert qui représentait une menace potentielle pour leur pouvoir. Consciente du danger qui planait sur son fils, Gisèle de Rhedae aurait décidé de prendre des mesures drastiques pour protéger son héritier. Elle en aurait organisé discrètement le départ, tout en brouillant les pistes des conspirateurs. Sigisbert IV aurait ainsi été éloigné de la région de Stenay, lieu de l'assassinat de son père, et placé dans un endroit éloigné et sûr. Cet endroit aurait été Rhedae, ancienne capitale wisigothe, située dans le comté du Razès, une province du sud de la France, diamétralement opposée à Stenay. Ce lieu porte aujourd'hui le nom de Rennes-le-Château. À l'époque, c'était une place forte dotée d'une citadelle, au sommet d'une colline, offrant une vue panoramique sur la vallée de l'Aude et de la Sals. Sigisbert IV, maintenu dans le secret, aurait alors pu fonder une lignée mérovingienne à Rennes-le-Château, assurant la continuité de la précieuse dynastie. Des documents provenant d'un mystérieux prieuré, dit « de Sion », avançaient l'hypothèse que la lignée de sang mérovingienne aurait réussi à perdurer au fil des siècles grâce à des alliances dynastiques et des mariages stratégiques. De nombreuses familles nobles ou royales, anciennes et contemporaines, auraient été liées à cette descendance, parmi lesquelles les Blanchefort, Gisors, Saint-Clair, Montesquiou, Montpezat, Poher, Lusignan, Plantard et Habsbourg-Lorraine.

L'Alchimiste n'ignorait pas que cette légende, connue sous le nom du « rejeton ardent », désignant l'hypothétique Sigisbert IV, avait été le fait de quelques auteurs crédules, peu scrupuleux ou délibérément trompeurs, qui, sans preuves tangibles, avaient élaboré une spéculation aux ramifications multiples. Pire, certains avaient constitué des

documents factices, falsifié des écrits et volontairement échafaudé un impressionnant système de duperie. Jusqu'à ce que le pot-au-rose soit finalement mis au jour.

Au cœur du « mystère de Rennes-le-Château » et des prétendus secrets entourant la descendance mérovingienne figuraient trois personnalités controversées : Pierre Plantard, Gérard de Sède et Philippe de Chérisey.

Pierre Plantard était le fondateur de l'organisation dite du Prieuré de Sion, une société secrète prétendument séculaire, gardienne d'informations sur la descendance mérovingienne et le Saint-Graal. Plantard avait affirmé être le descendant de cette lignée et prétendait que le Prieuré avait pour mission d'en protéger les intérêts. Gérard de Sède, écrivain et journaliste français, médiatisa par son livre *L'Or de Rennes*, publié en 1967, l'histoire de Rennes-le-Château, ainsi que, par d'autres ouvrages, les énigmes et mystères de Gisors, des Cathares, des Templiers et de la Rose-Croix. Ce faisant, de Sède avait largement contribué à populariser les théories liées à la descendance mérovingienne, dans ses liens notamment avec le Saint-Graal. L'un de ses amis, Philippe de Chérisey, avait également joué un rôle crucial par la création de faux documents. Il était notamment associé à la rédaction, avec Plantard, des « Dossiers secrets d'Henri Lobineau », anonymement déposés à la Bibliothèque Nationale de France et contenant des informations, construites de toutes pièces, sur ces affaires restées secrètes. Il aurait ainsi créé certains des parchemins et des documents utilisés pour étayer les théories sur la descendance mérovingienne. Enfin, l'ouvrage *L'Énigme sacrée* publié en 1982 par trois journalistes britanniques, Henry Lincoln, Michael Baigent et Richard Leigh, avait à son tour, sur base de ces éléments, relié le Prieuré de Sion à l'histoire des Templiers, des Cathares, des Mérovingiens et du Saint-Graal, contribuant à propager la théorie controversée selon laquelle Jésus aurait eu un enfant avec Marie-Madeleine. Cette théorie qui faisait de Marie-Madeleine une figure du Féminin sacré avait inspiré des œuvres populaires telles que le jeu vidéo *Les Chevaliers de Baphomet* et le best-seller *Da Vinci Code*, entre autres références. La question était de savoir si ces œuvres de fiction, bien connues du grand public, occultaient une vérité historique plus subtile, ce que l'Alchimiste se refusait à croire. La visite chez le Prince de Croÿ, trois jours plus tôt, avait toutefois fait vaciller ses convictions.

Le parchemin de sainte Irmine faisait-il partie des faux réalisés par de Chérissey ? Était-il une rumeur propagée par Plantard pour fonder sa farfelue théorie de la survivance mérovingienne ? Car ce document en tous points la confirmait. C'était d'ailleurs l'un des seuls éléments sur lesquels elle reposait. Avec les prétendus parchemins qu'aurait retrouvés le célèbre abbé Saunière dans l'église de Rennes-le-Château et les dossiers secrets d'Henri Lobineau qui étaient des faux avérés, c'était l'une des rares pièces à conviction qui légitimaient cette théorie au regard de la recherche historique, objective, rationnelle et factuelle. La preuve étant la condition de la connaissance historique, il fallait bien qu'un document appuie cette hypothèse osée. Sans lui, toute la théorie s'effondrait : c'en était la clé de voûte.

Dans ce mystérieux parchemin, qui aurait été trouvé dans le reliquaire de Dagobert, Irmine aurait documenté trois événements majeurs : l'assassinat de son père à Stenay le 23 décembre 679, le séjour de son demi-frère Sigisbert IV au monastère d'Oeren, à Trèves, dont elle était l'abbesse, et enfin, le refuge de celui-ci à Rhedae le 17 janvier 681. Ce manuscrit daté de 708 représenterait donc la preuve historique d'une continuité du lignage de Dagobert II, tout en nouant le destin des mérovingiens avec la capitale du Razès, la mystérieuse Rennes-le-Château. Ce document passait jusqu'ici pour être une affabulation de de Chérissey ou de Plantard. Si en revanche il s'avérait exister et était authentifié, il pèserait d'un poids exceptionnel sur l'histoire rétrospective des grandes familles de France, de Belgique et d'au-delà, et donc sur la constitution géopolitique voire sacropolitique de ces régions. « Rien n'est moins sûr », songeait-il toutefois. La géopolitique actuelle n'étant plus une affaire de sang et de lignages, cette révélation ne passionnerait et n'amuserait sans doute que les historiens et complotistes en tous genres – une catégorie qu'exécrait l'Alchimiste.

La rareté des mentions du manuscrit et leur contexte de littérature pseudo-historique nécessitaient une approche critique. Prudent et optant pour le doute méthodique, l'Alchimiste estimait intellectuellement plus honnête de douter de l'existence de l'objet que d'y croire. Mais cela, c'était avant de tenir dans les mains les photographies d'un manuscrit associé au reliquaire. Il n'était sûr de rien, et regrettait de ne pas avoir photographié sur l'instant ces quelques documents pour les examiner posément ensuite. Nul doute que l'accès à ce précieux dossier

lui serait à jamais interdit.

La pluie s'était mise à tomber. L'Alchimiste avait rebroussé chemin, pour se retrouver à nouveau chez lui. La soirée s'installait, et avec elle son calme paisible, propice à encore un peu de réflexion. On entendait la pluie frapper les tuiles, par-dessus les étagères de la bibliothèque. Après avoir hésité à s'accorder l'aigre doux d'une bière rouge-brune des Flandres, il opta pour une infusion. Tandis qu'il préparait sa boisson, saisissant d'une main distraite quelques herbes séchées de son jardin, il parcourait la copie d'un témoignage, possiblement à l'origine du mystère et peut-être de l'invention même du parchemin.

Ce témoignage relatait les dires de l'abbé Vigneron, chanoine de Stenay, dans le nord de la France, auteur des *Grandes heures de l'histoire de Stenay*. L'abbé avait entretenu quelques échanges avec Monseigneur Mangin, ancien curé du village, qui avait tenté le rapatriement de la relique de Dagobert II à Stenay. D'après lui, Mangin proposa en 1910 l'hypothèse audacieuse que le précieux ciboire utilisé comme reliquaire pouvait dissimuler un parchemin autrefois détenu par les moines de l'abbaye d'Orval, avant les bouleversements de la Révolution. Le 6 décembre 1910, une lettre rédigée par la supérieure des Sœurs Noires de Mons parvint à l'évêque de Tournai, révélant que le ciboire contenait un manuscrit attribué à sainte Irmine d'Oeren, daté de l'an 708. Dans sa missive, la supérieure sollicita que la responsabilité de la garde de cette précieuse relique soit maintenue au sein de leur communauté. Le 12 décembre de la même année, le vicaire général Lemaître confirma la décision en faveur des Sœurs Noires. Le 7 octobre 1912, le chanoine Crame, secrétaire de l'évêché, entreprit une inspection minutieuse du parchemin ainsi que du crâne. Une copie du contenu aurait été réalisée en présence des sœurs et de la mère supérieure, Antoinette Richard.

Le 11 octobre 1912, le chanoine Crame adressa une lettre à Monseigneur Mangin, dans laquelle il annonçait son intention de partager avec ce dernier le contenu du parchemin. En conséquence, la rumeur commença à circuler à Stenay en 1914 selon laquelle Monseigneur Mangin était en possession du précieux document, ou du moins de son contenu. Les Allemands tentèrent alors de le récupérer, mais le prélat, face à la torture, garda farouchement le silence, avant de décéder le 9 septembre 1914. Quant au parchemin, il semblait demeurer à Mons

puisque le 31 décembre 1941, Monseigneur Delmette délégua le prince Ferdinand de Croÿ, révérend curé doyen de Sainte-Waudru à Mons et protonotaire apostolique, comme l'avait été trente ans auparavant Monseigneur Mangin, pour réaliser des photographies du document ainsi que de la relique. Cette démarche avait pour but de satisfaire l'évêque de Verdun et se déroula en présence de la supérieure Bernadette Dehay. Un acte officiel, dûment signé par le prince Ferdinand de Croÿ, son secrétaire cérémoniaire Pierre Grey, ainsi que la mère supérieure Bernadette Dehay, attesterait de manière formelle la visite.

Au mois de novembre 1943, deux officiers allemands des *sicherheitsdienst*, le service de sécurité, de renseignement et de contre-espionnage des S.S., se rendirent à Mons dans le but d'inspecter le reliquaire. Se posait la question de savoir si le précieux parchemin était toujours enroulé autour de son axe central interne. L'inspection révéla qu'il ne s'y trouvait plus. Dans une lettre que la mère supérieure Bernadette Dehay avait rédigée à sa famille, la supérieure exprimait le soupçon d'une éventuelle soustraction du manuscrit par le prince de Croÿ. L'histoire du parchemin s'arrêtait là. Sur ce nom. Cette famille. Cet élément marquait le bout de la piste, et la fin de l'histoire.

Le fait que des services de renseignement allemands aient entrepris des recherches au sujet du parchemin n'était semble-t-il pas anodin, des premières investigations ayant été menées lors de la première guerre mondiale par le kronprinz, prince héritier de l'Empire d'Allemagne et de Prusse, Friedrich Wilhelm Ernst Victor August de Prusse, fils du kaiser Guillaume II. Celui-ci avait pour des raisons stratégiques installé son *oberkommando* à Stenay, de septembre 1914 à février 1918. Il résidait au château Duverdier où il recevait les dignitaires de l'Empire et les généraux. La source ici consultée relatait son occupation de Stenay et les tentatives d'extorquer à Monseigneur Mangin des informations concernant le parchemin. Celui-ci aurait également suscité l'intérêt de Vauban, lequel en aurait fait mention dans certaines lettres conservées jusqu'en 1914 au château du Rœulx, par ailleurs fouillé par les Allemands durant la guerre.

L'Alchimiste se questionnait sur la présence soudaine de Vauban dans cette affaire, autant que sur ces énigmatiques lettres contenues au Rœulx. Certes, l'ingénieur militaire et maréchal de France sous

Louis XIV avait travaillé sur les fortifications de la citadelle de Stenay, mais ce nom ne lui évoquait aucun mystère. Une lecture lui apprit cependant qu'en son temps, Vauban avait suscité des critiques en divulguant des informations confidentielles, transgressant l'interdiction de révéler les « mystères de l'État », particulièrement pendant une période de crise militaire et financière. Les mystères de l'État désignaient des informations confidentielles, des décisions politiques ou des affaires d'État secrètes dont seuls les dirigeants ou les initiés avaient connaissance. Ce concept remontait à l'Antiquité, en référence aux *arcana imperii* de Tacite, des secrets d'État réservés aux dirigeants. L'idée sous-jacente était que les gouvernants sont parfois tenus de prendre des décisions importantes pour l'État qui ne peuvent être comprises ou appréciées par le grand public. Les décisions d'État impliquent souvent des considérations complexes et des intérêts supérieurs qui justifient de garder certaines informations confidentielles. Ce concept pouvait par ailleurs être lié aux développements médiévaux, notamment par le transfert des qualités mystiques de l'Église médiévale à l'État moderne. Mais une fois encore, l'Alchimiste ne songeait pas un instant qu'un mystère dormant en la cité de Stenay ait pu susciter autant de convoitises, et il excluait toute piste biaisée par l'esprit complotiste.

Il avait beau retourner toutes ces choses dans son esprit, rien ne semblait faire sens. Tout de ce salmigondis n'était que conditionnel, légendes, on-dit, faux documents, tromperies, supercheries et pistes qui égarent. Mais depuis son impromptue découverte dans le bureau du château, ce désordre de faits historiques titillait sa curiosité et éveillait son intérêt, jusqu'au trouble. Il y avait là quelque chose, pensait-il. Même inventés ou extrapolés, ces faits ne sont pas *rien* ; ils créent, par-delà une affabulation, ne serait-ce qu'un mythe, toujours porteur de sens. Un mystère au sens premier, une chose à laquelle n'accèdent que les initiés. Sous cet apparent hermétisme, l'Alchimiste nourrissait une ardente curiosité : était-il possible que cette histoire complexe prenne racine dans des réalités tangibles, des objets concrets ? Étaient-ils toujours accessibles, quelque part, invisibles, dissimulés, sous ou autour de nous ? Y avait-il encore aujourd'hui des mystères à révéler, des éléments à dévoiler ? Et si en deçà de sa grise mine des plus communes sa ville dissimulait encore des éléments d'une extraordinaire nature, à même

d'enflammer les passions et de renouer avec le sens et les possibles de l'Histoire ? S'il tel était le cas, ce voile ne pouvait lui résister ; il devait le lever. Et il n'y avait qu'une manière d'y parvenir : il lui fallait retourner au château.

IV

Les jours passaient et, semblable aux bourrasques saisonnières, le tourbillon de ses ruminations ne trouvait de répit qu'à de rares moments. Il se heurtait aux impasses de la réflexion qu'il ne pouvait s'empêcher de tenir. L'Alchimiste avait envisagé toutes les options qui lui permettraient de mettre la main sur le contenu du manuscrit, en gardant à l'esprit que les mystères du passé méritaient parfois d'être préservés, plus que révélés. En vain. Aucune piste ne semblait prometteuse.

Il avait songé explorer le fonds des archives des Sœurs Noires, communauté religieuse formée à la fin du XV^e siècle à Mons, dernières détentrices du reliquaire. Originellement béguines, mouvement spirituel médiéval où des femmes célibataires ou veuves se regroupaient pour une vie religieuse sans prononcer de vœux solennels, elles avaient évolué vers une forme plus institutionnalisée de vie religieuse en adoptant la règle de saint Augustin et en prononçant les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Elles étaient réputées pour leur engagement caritatif, notamment pour leur dévouement à soigner les malades à domicile, y compris pendant des épidémies de peste, ce qui leur avait valu l'admiration de la population locale. Leur histoire était également marquée par un long procès contre les chanoinesses de Sainte-Waudru qui s'opposaient à l'installation des Sœurs Noires sur des terres relevant de leur juridiction.

Au sein de leur couvent, les Sœurs Noires avaient préservé un trésor comprenant une riche collection de peintures sur toile et sur bois, de statues, de chasubles brodées, de pièces d'orfèvrerie et quelques rares meubles qui témoignaient de leur goût pour l'art et la piété. Cet ensemble était en grande partie le fruit de la générosité des familles aisées qui, en offrant ces objets au couvent, marquaient l'entrée de leurs filles dans la communauté. Au cœur de ce trésor, l'objet le plus insolite et fascinant était sans conteste le reliquaire contenant, selon la tradition, le

crâne de Dagobert II. La présence de cette relique était attestée sur le territoire montois depuis au moins 1658, ainsi que l'informait une brochure de la ville. Selon d'autres sources elle ne serait arrivée qu'au moment de la Révolution, depuis Orval. Ce crâne, délicatement enchâssé dans son calice de cuivre doré finement ciselé, avait acquis une aura quasi mystique au cours des siècles. Il était exposé avec la solennité qui sied à un tel trésor, au sein de la chapelle sainte Marie-Madeleine.

Pour suspendre les barrières de temps qui le séparaient de ces événements, l'Alchimiste avait envisagé de visiter les lieux. Une fois parvenu à l'endroit de l'ancien couvent, il s'était contenté de se tenir, l'air pensif, sur le trottoir face à la chapelle. Édifiée en briques et pierre en 1586, elle se composait d'une nef unique, terminée par un chevet à trois pans, et était ornée de fenêtres à remplages gothiques. À cet instant il sut qu'il n'avait probablement rien à trouver en cet endroit. Au fil des siècles, les Sœurs Noires avaient continué à exercer leur apostolat et à développer d'autres activités caritatives, telles que l'instruction des jeunes filles de condition modeste et l'accueil de « dames en chambre ». En 1956, en raison de leur nombre décroissant, les Sœurs Noires s'étaient associées aux Servites de Marie de Jolimont, et en 1986, elles avaient vendu leur couvent aux Facultés universitaires catholiques de Mons. Les archives conservées par la ville consistaient en un lot constitué du trésor et de documents épars, lesquels n'éclairaient pas la provenance des pièces, laissant le reliquaire baigner dans son flou. La mention d'un parchemin d'Irmine ne figurait bien entendu nulle part. Quant au reliquaire, examiné depuis, s'il avait un jour contenu un manuscrit dans son axe central, il était aujourd'hui vide, excepté le crâne qu'il conservait toujours, dont on ne sait réellement à qui il a pu appartenir.

En 1829, un historien avait publié un article au ton pour le moins ironique, mettant en doute l'authenticité de la relique. Plus tard, un médecin légiste, Henri Delmotte, s'était penché sur la blessure apparente, une fente sur le sommet du crâne. Il avait émis des doutes quant à la nature de la lésion, suggérant qu'elle avait été causée par des coups de lime plutôt que par une arme ou une blessure en combat. Son analyse laissait entendre que le crâne avait été trépané, c'est-à-dire opéré pour une raison médicale, et la blessure ne résultait pas d'une mort violente. Les caractéristiques du crâne, lisse et poli autour de la blessure, faisaient écho aux signes de trépanation observés sur des crânes datant de

l'époque néolithique. Il s'agissait d'une pratique chirurgicale ancienne, réalisée sur des sujets vivants, et le crâne de Mons présentait des similitudes frappantes avec ces cas archéologiques. Ainsi, il devenait plausible que la relique ait des origines bien antérieures à l'époque de Dagobert II. En 2015, une nouvelle autopsie fut menée par un médecin légiste de l'Institut du patrimoine artistique. Si l'Alchimiste n'était pas parvenu à mettre la main sur les résultats de l'étude, il supputait néanmoins qu'ils confortaient l'hypothèse du crâne d'un quidam, conservé de longue date en raison de croyances populaires en ses vertus miraculeuses, liées à son attribution.

Démuni, il envisagea d'explorer d'autres voies. Il avait entrepris quelques recherches visant à retrouver la trace des protagonistes de l'affaire, parmi lesquels la supérieure Bernadette Dehay, mais cela sans succès. Ses efforts le laissaient avec plus de questions que de réponses.

Sans cesse revenait-il à cette évidence : pourquoi aller chercher si loin ? Sachant les clichés du manuscrit si proches, derrière les grilles du domaine et les murs du château, une seule pensée l'obsédait : l'impérieuse nécessité de pénétrer à nouveau cette pièce. Quelques secondes suffiraient pour photographier le document, bien que l'idée de l'intrusion le révoltât profondément.

*

Refusant qu'elle se fasse trop attendre, et profitant du hasard heureux des circonstances, il provoqua l'opportunité d'une nouvelle visite. Apprenant qu'un membre de la confrérie devait bientôt retourner au château dans le but d'y récupérer l'ensemble du matériel entreposé dix jours plus tôt, il s'était entretenu avec le Grand Bailli pour prendre la responsabilité du retrait à son compte. Le Semeur s'étant déjà porté volontaire, l'Alchimiste convint avec celui-ci qu'ils s'y rendraient à deux. Un rendez-vous avait donc été planifié avec le gardien des lieux.

Ce mardi soir de novembre, sous un ciel bas et lourd, les deux confrères s'étaient retrouvés à l'estaminet niché au pied de l'église. L'Alchimiste devait nécessairement éclairer son comparse sur la situation, sans rentrer dans le détail de l'affaire ni de ses implications. Le Semeur était amusé par les circonstances, lui qui avait surpris son ami dans la

confidentialité du bureau, ce soir-là. Il convint de ne rien divulguer de la chose, sans pour autant engager sa responsabilité si la situation venait à prendre une tournure compromettante. L'Alchimiste rassura son compagnon, affirmant qu'il n'entreprendrait rien de périlleux. Il lui fallait simplement retourner dans cette pièce, et une minute suffirait.

L'instant suivant, ils se tenaient devant l'entrée secondaire du domaine, portail par lequel transitaient les véhicules qui pénétraient ou quittaient la propriété. Les réverbères de la rue projetaient leurs silhouettes sur la brique rouge du pavillon d'accueil. Un appel rapide au gardien, et les lourdes portes s'ouvrirent.

En un instant, tout l'espoir qu'ils nourrissaient se dissipa. À leur grande stupéfaction, et pour le désarroi de l'Alchimiste, le concierge avait acheminé les caisses de magnums et de verres à proximité du portail, prêts à être chargés. Si cela devait faciliter la tâche des confrères, cela contrariait aussi leur plan. Les deux compères échangèrent un regard confus, feignant une gratitude envers le gardien pour sa prévoyance. On lisait dans les yeux de l'Alchimiste une déception terrible.

Le temps pressait ; il ne pouvait se permettre la moindre hésitation. Il lui fallait promptement réagir, saisir cette occasion qui ne se représenterait plus avant longtemps. Il remercia le concierge et s'adressa à lui d'un ton pressant. Il lui confia sa gêne, expliquant qu'il ne voulait nullement abuser de sa patience ni de sa générosité, mais qu'il souhaitait vérifier s'il n'avait pas égaré une écharpe le soir de leur visite. Celle-ci revêtait pour lui une valeur sentimentale, ayant appartenu à son grand-père, autrefois médecin au Rœulx. Il prit à partie son interlocuteur, ajoutant que peut-être en gardait-il lui-même le souvenir, tant sa figure était familière dans ces contrées, qu'il arpentaient avec son sac de cuir usé. L'Alchimiste osa demander s'il pouvait vérifier dans le hall si le vêtement n'y serait pas resté. Le gardien consulta sa montre, médita un instant, puis consentit par courtoisie. Il invita les confrères à entrer, et referma les portes du portail derrière eux. Dans l'obscurité, l'Alchimiste se tourna vers le Semeur, pour lui lancer un regard de victoire. Lui, immobile, fixait son ami, les yeux écarquillés.

Quelques instants plus tard, ils se trouvaient devant l'imposante double porte du château. Le gardien sortit son trousseau, l'ouvrit, puis les invita à patienter. Une fois à l'intérieur, il désactiva le système

d'alarme et alluma les lumières, leur proposant ensuite d'examiner les lieux. Ils entrèrent timidement. L'Alchimiste fit mine de scruter le sol, les escaliers, le mobilier. Le Semeur se tenait en retrait, sur le pas de la porte. L'Alchimiste se tourna vers le concierge, simulant une certaine déception, et, tout en s'excusant, lui demanda s'il accepterait de se rendre à l'étage pour vérifier si l'écharpe n'y était pas tombée. Le gardien, jusque-là accommodant, afficha un air agacé à l'idée de parcourir le château de long en large. « En une ou deux minutes », ajouta l'Alchimiste. « Nous n'avons visité que quelques pièces. Si vous ne voyez rien, nous partirons en ayant le cœur net ». Le concierge retourna vers le boîtier d'alarme pour entrer un second code, puis, monta l'escalier. L'Alchimiste le remercia, avant de se tourner vers son confrère. « Laisse-moi trente secondes » lui lança-t-il.

Il savait qu'il ne disposait que d'une minute tout au plus avant que le gardien ne redescende, bredouille. Sans perdre une seconde, il se précipita dans le couloir de gauche, et ouvrit précipitamment la porte de la pièce qu'il cherchait. Il perdit dix précieuses secondes à tâtonner pour trouver un interrupteur, cherchant frénétiquement de la lumière. Quand enfin la pièce s'éclaira, il se rua vers l'étagère où se trouvait la farde consultée ce soir-là. Il scruta l'endroit, sans la trouver. Les secondes lui semblèrent durer une éternité. Il examinait la bibliothèque, dessus, dessous ; en vain. Le dossier se tenait pourtant là, il en était certain, il n'avait pu rêver. Soudain, son regard se figea. Là, sur l'étagère, se trouvait un verre de bière, posé à l'endroit même où il avait découvert et replacé le porte-document. Un verre ballon sérigraphié, sur pied. Son propre verre. Celui avec lequel il était entré dans la pièce, ce soir-là. Dans l'étonnement de la découverte, il l'avait probablement déposé sur l'étagère, afin de consulter la farde et les documents qu'elle contenait. Puis, dans la hâte et la confusion de son départ précipité, il l'avait oublié. Ce faisant, il avait laissé là une trace explicite de son passage, tout contre le dossier qui, à présent, semblait avoir disparu. L'Alchimiste observa la pièce, pour constater que les documents qui couvraient le bureau avaient eux aussi été rangés. Quelqu'un semblait avoir mis de l'ordre ici, depuis sa visite. Et ce quelqu'un avait pu déduire, en apercevant ce verre solitaire, qu'un visiteur avait approché voire consulté le précieux registre. Se faisait-il des idées ? Interprétait-il abusivement la situation,

avec un soupçon de paranoïa ? L'Alchimiste, désorienté et confus, ne savait plus s'il était là depuis trente secondes ou deux longues minutes. Il tenta de reprendre ses esprits et quitta la pièce, veillant à éteindre soigneusement la lumière derrière lui.

Quand il regagna le hall, désarçonné, le Semeur s'entretenait avec le gardien, devant l'escalier. Le pauvre devait tenter une diversion inespérée pour couvrir son compagnon qui tardait à réapparaître. Surgissant de l'obscurité du couloir, l'Alchimiste haussa les épaules, prétendant n'avoir rien trouvé là non plus. Il laissa le soin au Semeur de mettre un terme à leur conversation, puis quitta le hall par la porte d'entrée, le cœur battant, avant d'inspirer profondément l'air frais de cette soirée de novembre.

Ils remercièrent de nouveau le gardien avant de s'excuser pour le dérangement, puis se dirigèrent vers le portail. En déplaçant les quelques caisses qui étaient la raison première du rendez-vous, ils saluèrent le concierge. Une fine bruine les enveloppait tandis qu'ils chargeaient le coffre du Semeur. « Alors ? » demanda ce dernier. « Rien », répondit l'Alchimiste, de manière concise. Non seulement il n'avait rien trouvé, mais, en prime, il était tout à fait possible que le Prince fût informé de la visite illicite d'un confrère, ce qui l'aurait incité à protéger promptement les documents laissés là. Au fond de lui, l'Alchimiste savait que le Prince, ou toute autre personne en charge de ces archives, ne pouvait imaginer que ce dossier ait un sens pour quiconque d'extérieur au secret. Ce qui le perturbait par-dessus tout, c'était que sa seule chance d'en vérifier le contenu ait été vaine, réduisant à néant ses espoirs de le consulter à nouveau.

V

Plusieurs mois s'étaient égrenés depuis la désillusion subie au château. Mars s'écoulait dans son renouveau annuel. Les événements qui secouaient l'actualité et les activités de l'Alchimiste l'avaient contraint à mettre en veille ses enquêtes sur les arcanes du passé : Dagobert, Irmine, la famille de Croÿ semblaient s'être retirés dans les limbes du temps. Bien sûr, il y songeait encore, mais il refusait de se laisser tourmenter par des fantômes de l'histoire passée, une histoire qui d'ailleurs n'était pas la sienne. La vie suivait implacablement son cours, et il avait à faire.

Un matin de jeudi, clair et vif, lui réservait un rendez-vous au presbytère de Strépy, en bordure de la Haine, à six kilomètres du Rœulx. C'est en cette vieille bâtisse que le Père Étienne, gardien des âmes de l'unité pastorale du Val d'Haine, attendait leur réunion. Les deux hommes se connaissaient peu, mais se croisaient à l'occasion, voisins dans leurs domaines respectifs. Car outre ses fonctions de professeur de théories de l'art, l'Alchimiste consacrait une partie de son temps à une ferme réaffectée à des activités d'économie sociale et solidaire. Ce lieu en partie dédié à l'agriculture maraîchère se dressait en face du presbytère et de l'église Saint-Martin, témoins silencieux d'une époque presque révolue. Le but de leur rencontre était la préparation d'un événement prochain, mettant en lumière la localité et ses richesses, pour la plupart méconnues, même de la population alentour. Une collaboration s'imposait, nécessitant une coordination avec d'autres acteurs locaux.

L'Alchimiste s'approcha de la porte du presbytère, dont la façade ancienne arborait encore les armoiries des prêtres-prévôts qui autrefois avaient occupé les lieux. Avant qu'il n'ait eu le temps d'apposer son doigt sur la sonnette portant l'unique inscription « M. Curé », une voix amicale l'interpella : « Cher voisin ! » C'était le Père Étienne qui arrivait derrière lui. L'homme d'origine africaine avait la stature menue, la carrure trapue et le sourire contagieux. Les deux hommes

échangèrent une poignée de main chaleureuse, empreinte de cordialité, avant de pénétrer dans la bâtisse.

L'Alchimiste connaissait bien la cure de Strépy, trésor aussi singulier qu'ignoré de cette région industrielle. L'édifice, habité aujourd'hui par une communauté de prêtres barnabites, abritait une salle du chapitre aux dimensions modestes mais d'une singulière richesse, ornée de peintures murales évoquant l'histoire de la région. Couvrant les murs et le plafond de la pièce, elles étaient le fait de l'abbé Marcel Dutrieux, qui au travers de sept panneaux représentant le passé, le présent, et le futur, manifesta vers 1877 son talent de peintre. Y figuraient Abraham, Moïse, Isaïe et le Christ, aux côtés d'autres tableaux qui incarnaient la doctrine chrétienne, l'amour de Dieu, la parabole de l'enfant prodigue, et même un autoportrait de l'artiste. L'aspect le plus remarquable de ces fresques résidait dans leur témoignage du passé minier du quartier. Au plafond, une Assomption peinte en 1927 par Édouard Noulet, le filleul du propriétaire des ateliers de constructions de Bracquegnies, occupait une place centrale. Cette peinture classique et équilibrée, aux tons clairs et chauds, mettait en scène le directeur général de l'époque et ses quatre fils. Derrière eux, les ingénieurs des mines et, à leurs pieds, les abbés Potvin et Monseu, curés de l'époque, ainsi que Marcel Dutrieux qui peignit les murs et, très probablement, Norbert Durieu, dernier abbé de l'abbaye de Saint-Feuillien qui termina sa vie comme curé de Strépy. Cette composition était le reflet d'une époque industrielle où l'influence des charbonnages et leur lien avec le clergé étaient prédominants. Pour obtenir un emploi dans les charbonnages, il était nécessaire d'être un catholique pratiquant ; le peintre avait saisi cette réalité en valorisant la place centrale de l'industrie minière et de l'église dans la vie de la communauté.

Le Père Étienne réapparut dans la pièce, une bouteille de bière et deux verres dans les mains, ramenant l'Alchimiste à la réalité. « J'espère que cela vous convient, sinon, je peux très bien ouvrir du champagne ». L'Alchimiste se prit à rire et rassura son hôte en le remerciant pour cette attention. Il avait été habitué à cette générosité, lors de ses visites passées. Quelques années plus tôt, il avait convié les confrères à visiter ce lieu qu'avait autrefois occupé l'un d'entre eux, l'Éminence Grise, prêtre unanimement apprécié dans la région du Centre pour son

naturel, sa sympathie, sa gentillesse et son franc-parler. Les Pères Étienne et Ferdinand avaient reçu le groupe avec une générosité sans faille, sans omettre, dans la grâce de la convivialité, le service de leur bière de prédilection – une cuvée de Noël, se souvenait-il. Ils avaient ensuite visité la petite église Saint-Martin, face à la cure, qui abritait encore deux châsses peintes que le dernier abbé de l'abbaye de Saint-Feuillien du Rœulx, Norbert Durieu, avaient transporté à Strépy lors de la tourmente révolutionnaire.

La discussion se recentra sur l'objet de leur rencontre, et en moins de quinze minutes, l'essentiel fut évoqué. Alors que l'Alchimiste s'efforçait de terminer son verre, le Père Étienne lui proposa d'emporter la bouteille pour la terminer en toute quiétude à la Ferme, son centre de formation. Ils rigolèrent et, en déclinant poliment la proposition, l'Alchimiste se leva pour prendre congé. Sur le seuil de la porte, ils se serrèrent chaleureusement la main.

Pour autant, l'Alchimiste n'avait nullement l'intention de regagner la Ferme sans prendre un moment pour lui. Il éprouvait le besoin de vaquer à d'autres affaires. Il se dirigea vers l'église, pour y faire halte. Le lieu lui inspirait une profonde tranquillité.

Pour l'essentiel construite en 1769, elle était un exemple typique de l'architecture religieuse de l'époque, caractérisée par l'utilisation de la pierre et de la brique. Le rejointoiement de l'ensemble, effectué quelques années plus tôt, conférait à l'édifice un aspect soigné. Il avait une allure rurale, avec sa vieille tour d'entrée du XI^e siècle, à la base de moellons. Il franchit la porte et fut pris d'une douce sensation, celle de s'extraire du monde, en un lieu de silence qui invitait au recueillement. Malgré ses dimensions modestes, l'édifice abritait quelques trésors remarquables dont un Christ en bois de style gothique du Hainaut. Mais les pièces maîtresses de l'église étaient indiscutablement les deux châsses peintes du XVII^e siècle, l'une dédiée à sainte Ursule, l'autre à saint Frédéric. Ornées de miniatures représentant la vie de divers saints, telles que sainte Barbe, sainte Catherine et saint Norbert, elles provenaient de l'ancienne abbaye Saint-Feuillien du Rœulx, transférées ici par son abbé Norbert Durieu, dont la stèle funéraire se trouvait encore adossée au mur d'entrée, dans le coin de la tour, à droite de la porte. L'église de Strépy, en effet, appartenait à l'abbaye des Prémontrés de Saint-

Feuillien, de par la donation qui lui en avait été faite, en 1125, par Burchar, évêque de Cambrai.

Cette stèle funéraire et ces châsses n'étaient pas les seuls éléments qui reliaient Strépy au Rœulx, songeait l'Alchimiste. Très ancienne, la paroisse se trouvait mentionnée dans les premiers textes médiévaux faisant mention du Rœulx – Rhodes, Rues, Ruels, Roelx ou encore Reux, selon les graphies anciennes. Le chanoine et chantre Hilin de Fosses, vers 1100, situait le martyre de Foilan « en pays de Hainaut, dans une forêt nommée Charbonnière, au lieu-dit Ampolinis, à la limite de la paroisse du village de Sterpeis ». Il ne faisait donc aucun doute que la localité de Strépy fut peuplée avant celle du Rœulx, encore en gestation. S'il a ensuite existé une dépendance structurelle entre l'abbaye Saint-Feuillien et la paroisse de Strépy, les liens entre ces lieux, distants de moins de dix kilomètres, étaient possiblement plus anciens. L'Alchimiste en était secrètement convaincu. C'est en tout cas ce qu'il pressentait à chaque fois qu'il méditait sur la figure de Madelgaire, que l'histoire retiendra sous le nom de saint Vincent et qui était originaire de Strépy.

Fils de Mauger, l'un des leudes les plus puissants du royaume d'Austrasie, Madelgaire était issu de l'aristocratie franque, une position sociale de haut rang qui le destinait à jouer un rôle important dans les affaires de son époque. Né à Strépy en 607, il fut plongé dès son plus jeune âge dans le tumulte des affaires politiques et royales. Il fut choisi pour fréquenter la cour des rois francs, notamment celle de Dagobert I^{er}, pour qui il devint rapidement un homme de confiance, et même le conseiller. Assuré de son jugement, le roi mérovingien lui aurait confié plusieurs missions importantes, notamment en Hibernie, l'actuelle Irlande, et en Ibérie, aujourd'hui l'Espagne, où il intervint pour détourner les populations du culte sanglant de la déesse Isis, religion préchrétienne que le christianisme naissant ne pouvait tolérer. Sa présence en Gascogne, dans le sud-ouest de la France, lui aurait permis d'y devenir gouverneur. Malgré des sources qui ne faisaient pas consensus parmi les historiens, la littérature avait ainsi dépeint Madelgaire comme un personnage clé dans l'administration et la gestion des terres pour le compte des rois francs. Dans le chemin de vie de ce représentant politique, ainsi héroïsé, un événement allait en outre s'avérer décisif pour le développement de l'histoire régionale : son mariage, en 636, avec Waldeltrude de

Lommois, mieux connue sous le nom de Waudru, une femme de haute naissance avec qui il eut quatre enfants : Landry, Dentelin, Aldetrude et Madelberte, qui allaient également jouer des rôles importants dans l'histoire religieuse du Hainaut.

À en croire certains textes, Madelgaire et Waldeltrude, envoyés par Dagobert, se seraient installés en Irlande où leurs enfants seraient nés. La présence de Madelgaire aurait ainsi été reportée lors de la bataille de Magh Rath, en 637. De retour dans leurs terres du Hainaut, et à la suite du décès de Walbert, père de Waldeltrude, en 646, Madelgaire en aurait assumé la gouvernance à la demande et sous l'autorité de Sigebert III, fils de Dagobert. Il aurait exercé cette charge pendant dix ans en tant que comte-gouverneur du Hainaut.

Pour des raisons qui sont toujours discutées, au cours des années 650, les époux auraient décidé de se retirer du monde pour se consacrer à une vie religieuse. Madelgaire avait établi un monastère à Altus Mont, devenue l'abbaye bénédictine d'Hautmont, où il prit le nom de moine Vincent en signe de sa victoire sur « le siècle » comme l'indiquaient les écrits anciens, suggérant sa victoire sur les influences du monde extérieur, la renonciation aux tentations, aux plaisirs mondains, au profane et au séculier. Dagobert lui aurait pour l'événement offert les reliques du pape saint Marcel, qui avait été martyrisé en 309. Walde-trude, elle, fonda un oratoire qui deviendra monastère, sur une hauteur de la vallée de la Haine, à l'origine de la ville de Mons.

Par suite du succès et de l'influence croissante d'Hautmont, Vincent, dont la piété et l'engagement envers la foi chrétienne avaient attiré de nombreux fidèles, quitta le monastère en compagnie de quelques disciples pour s'installer en un ermitage plus isolé, au nord de Strépy et à l'ouest de Nivelles, en un lieu qui deviendra Soignies. Il y vécut jusqu'à sa mort, en 677. Ses reliques y sont toujours vénérées, et sa mémoire honorée en tant que saint patron et fondateur de la ville.

Cette hypothèse selon laquelle Madelgaire aurait joué un rôle important en Irlande, dont il serait revenu en ouvrant la voie à des évangélistes parmi lesquels Foilan et ses frères, est un débat qui avait plusieurs fois animé les confrères. L'Historiographe, en particulier, soutenait que les origines sociales de Madelgaire et du pèlerin Foilan différaient à un point tel qu'il était improbable qu'ils aient pu être liés dans

le cours des événements. D'autres comme l'Alchimiste estimaient que des canaux de circulation existaient entre l'Hibernie et le continent et qu'ils avaient pu être empruntés par ces différents personnages, interdépendants dans ces flux d'événements, par circonstances et intérêts variés. Foilan, comme d'autres *peregrini* et gyrovagues de son époque, aurait ainsi illustré un certain idéal monastique de l'Antiquité tardive et des premiers siècles du Moyen-Âge, fondé sur une quête itinérante, une *peregrinatio pro Christo*, tout en nouant des liens d'amitiés et d'opportunités avec certaines élites. Il avait été démontré que des pérégrins tels que Colomban disposaient d'un capital social important, construit au fur et à mesure de la pérégrination ou bien dès avant leur départ d'Irlande.

Les écrits de Bède le Vénérable, dont l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* de 731, ou de Jacques de Guyse, au XIV^e siècle, repris par de nombreux chroniqueurs et annalistes, ont les premiers historiquement lié les figures de Madelgaire et de Foilan, quoique ces sources soient souvent le résultat d'interprétations et de relations libres, aux fondements parfois caduques. Selon cette tradition, plusieurs moines irlandais seraient venus à Hautmont depuis Cnobheresburg, en Est-Anglie, où Foilan avait établi une communauté monastique. Plus encore, selon certains commentateurs, parmi lesquels le chanoine de Fosses Hillin, auteur de la *Vita tertia Foillani*, Foilan aurait été assassiné dans la forêt charbonnière lors d'un voyage qui devait le mener à Vincent. Sans doute la destination de ce trajet était-elle le monastère d'Hautmont, après une possible halte par le fief de Strépy et la demeure de Madelgaire, alias Vincent.

Sans apporter de réel crédit à cette hypothèse, qui n'était qu'une parmi d'autres, l'Alchimiste, dans ses travaux sur Ampolline, avait examiné la possibilité d'une trajectoire le menant de Nivelles à Strépy et Hautmont, en transitant par le Rœulx, en la date probable du 31 octobre 655. Il postulait l'existence d'un ancien chemin de crête, permettant d'appuyer cette théorie. Cette crête, clairement perceptible sur les cartes topographiques, s'étendait depuis le bois de la Houssière, traversait Écaussinnes et se prolongeait jusqu'au Rœulx, avant de rejoindre Ville-sur-Haine. Les promeneurs pouvaient toujours emprunter cette voie, qui transitait par le point culminant du Rœulx, Montauban, anciennement Sablimont, qui du haut de ses cent soixante mètres offrait

une vue panoramique sur les environs. S'il a été remplacé depuis lors par un château d'eau, on trouvait en cet endroit un moulin, qui apparaissait sur la vue dépeinte par les dessinateurs des planches des albums de Croÿ, collection de paysages et cartes de tous les villages, forêts, cours d'eau, villes et propriétés duciales de l'époque, réalisés à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles. Cette vue avait longtemps illustré les étiquettes de la bière locale, avant de céder la place à un graphisme plus moderne.

Cette crête menait plus loin au bois de Saint-Joseph, qui offrait une perspective sur les alentours. Le sentier se poursuivait ensuite jusqu'à la chapelle Sainte-Anne, où il croisait la rue de la Renardise, puis se prolongeait au carrefour de la rue Mont Coupé, avant de se transformer en un chemin de terre peu fréquenté, interrompu par l'autoroute. Ce chemin autrefois ininterrompu menait à Ville-sur-Haine, par un lieu que marquait autrefois un menhir, érigé sur une éminence dominant la vallée de la Haine.

On pouvait supposer qu'il exista autrefois, sur ce tracé, un chemin de crête fréquemment emprunté. On avait trouvé aux abords des sablonnières de Montauban un certain nombre de couteaux et de haches attestant d'activités et d'occupations dès le néolithique. Si les Romains s'étaient illustrés dans la construction de routes rectilignes monumentales, telles les antiques chaussées de Brunchaut, nerfs essentiels du réseau routier, tant médiéval qu'actuel, que Foilan et les voyageurs de son temps durent fréquemment emprunter, les Gaulois se déplaçaient autant que possible sur les crêtes, ce qui économisait de l'effort et offrait une vue sur l'environnement proche ou lointain. Qui sait si Foilan, venant de Nivelles, n'avait pas, par erreur ou non, emprunté cet ancestral chemin, et aperçu, depuis ce mont, une clairière féconde où chercher le repos, voire l'hospitalité ? Fût-ce le lieu du martyr, où par la suite s'édifièrent l'abbaye et le château ? Ce n'était qu'hypothèse. Mais l'Alchimiste observa qu'en suivant ce sentier, en transitant par ce menhir, puis en longeant la Haine, qui s'écoule par Strépy, le voyageur débouchait sur la maison de Madelgaire et de Waldeltrude : la ferme dite de Sotteville, ancienne villa gallo-romaine encore pour partie existante, à proximité de l'église Saint-Martin.

Le postulat émis par Hillin d'une visite de Foilan à Vincent, par un chemin menant à Strépy, n'était donc pas totalement délirant, même si cette information relatée quatre siècles après les faits devait être

reçue avec précaution. Sans doute ce fait servait-il la narration hagiographique, tissant du lien entre des personnages considérés rétrospectivement comme influents sur les plans spirituels voire politiques.

L'Alchimiste fut rappelé au présent quand par son tintement la cloche de l'église sonna onze heure et demie. Il venait de sortir de l'édifice. Son regard se perdit en contrebas, où s'étendaient aujourd'hui de vastes étangs de pêche. L'église surplombait un environnement verdoyant, du moins n'allait-il pas tarder à l'être de nouveau, le printemps s'annonçant. Dans ce qui était désormais une petite réserve naturelle coulait toujours à son rythme le filet de la Haine, qui autrefois donna son nom à la région. L'Alchimiste tentait d'imaginer ce à quoi pouvait ressembler ce lieu quand Madelgaire y habitait son domaine de Sotteville.

Plus clairs que jamais lui apparaissaient ces réseaux de possibilités, tissant parmi les événements de l'histoire les figures de Foilan, de Dagobert I^{er}, de Sigisbert III et de Maldegair, alias Vincent. Et soudain, en un éclair, une pensée le traversa.

Elle le ramena à l'ouvrage que Norbert Friart, chapelain de Bonvouloir, publia en 1913, dans lequel il retraçait l'histoire de Fursy et de ses deux frères, Foilan et Ultain. L'Alchimiste se souvenait de la tonalité particulière du texte, imprégné de recherches récentes en matière d'archéologie, principalement les travaux de Jules Monoyer et de Théophile Lejeune. Le texte, en plus d'être romancé, était animé d'une ferveur religieuse parfois douteuse, dans l'emphase de certains passages qui rappelaient la tradition hagiographique. Il y avait beaucoup de poésie dans la description des scènes, des lieux et contextes, si bien qu'on ne pouvait se fier totalement aux éléments rapportés, qui relevaient du récit. Et même du tableau, songeait l'Alchimiste, tant les descriptions automnales abondaient, dépeignant un paysage que Norbert Friart connaissait bien, puisqu'il avait passé son enfance en ces lieux. On le sentait hanté par le souvenir du parc du château, les berges des étangs, les vestiges de l'abbaye Saint-Feuillien et les bois environnants. Friart entreprit d'ailleurs une marche, de façon à reconstituer le chemin qu'auraient pu emprunter Foilan et ses compagnons le jour du crime. Selon lui, Foilan, partant de Nivelles, serait passé par Feluy, Marche, Mignault, « en laissant à droite les sombres fourrés d'Ampollinis qui dominaient le

Rœulx » jusqu'à Strépy où habitaient Waldeltrude et ses deux filles. Là, relatait-il, ils comptaient s'arrêter pour prendre le repas du soir et célébrer le lendemain matin les saints mystères. Ils devaient ensuite reprendre le chemin d'Haumont. Car, en s'appuyant sur ce que le célèbre chroniqueur Vinchant avait relaté dans ses *Annales de la province et comté du Hainaut, contenant les choses les plus remarquables advenues dans cette province, depuis l'entrée de Jules César jusqu'à la mort de l'Infante Isabelle*, publiées en 1648, Friart supposait que Foilan allait visiter Madelgaire, malade, à Hautmont. Il alla jusqu'à évoquer une autre raison à cette visite, que celle de la sympathie pour le malade : le coup d'État de Grimoald, frère de Gertrude et maire du palais, et de l'évêque de Poitiers Didon. L'Alchimiste ignorait jusqu'alors à quel coup d'État Friart faisait allusion, mais la nature des événements peu à peu se clarifiait ; et soudain, tout lui semblait faire sens. Ce point était devenu évident une fois examinée l'histoire mérovingienne et le cas particulier de Dagobert II. Ainsi qu'il l'avait appris dans ses récentes lectures, le fils de Dagobert, Sigisbert III, d'abord sans enfant, avait adopté Childebert, le fils de son maire du palais Grimoald, pour en faire son héritier. L'arrivée inattendue de Dagobert II, son propre fils, en 652, amena Sigisbert à révoquer son testament initial, provoquant ainsi des tensions et, peut-être, son assassinat, le 1^{er} février 656, à l'âge de vingt-sept ans. Dagobert II, alors âgé de quatre ans, fut écarté du trône par Grimoald, qui craignait qu'il ne devienne un rival en tant que descendant légitime. Sous l'influence de Didon, évêque de Poitiers, Grimoald fit exiler Dagobert en Irlande, au monastère de Slane. C'est ainsi que Childebert III, fils de Grimoald, monta sur le trône en remplacement de Dagobert.

Toutes ces dates concordaient. Selon les historiens, l'assassinat de Foilan était à situer entre 655 et 657. La date généralement admise était le 31 octobre 655, soit quelques mois avant l'exil forcé de Dagobert par Grimoald et Didon qui, selon certaines hagiographies, étaient présents au monastère de Nivelles lorsque Foilan et ses compagnons disparurent dans la forêt charbonnière, ou, à tout le moins, quand leurs corps furent retrouvés, septante-sept jours après le crime, selon les textes. Vers 1100, Hillin de Fosses contait que leurs corps avaient été placés sur des brancards, puis portés sur les épaules jusqu'à Nivelles, accompagnés de chants, de cantiques et d'antiennes. Ce retour se déroula de nuit, éclairé par des cierges et des torches. L'hagiographe précisait que l'évêque de

Poitiers, Didon, et le maire du palais, Grimoald, fils de Pépin, se trouvaient de passage au monastère de Gertrude. Après les laudes, l'évêque, presque assoupi, avait reçu un message divin l'invitant à aller à la rencontre de la dépouille. Il s'y rendit en compagnie de Grimoald, et ensemble, ils portèrent le vénérable corps sur leurs épaules. Il était considéré comme un honneur par l'aristocratie de participer à l'événement en supportant cette charge sacrée. Les religieuses prélevèrent alors des reliques avant que le corps ne soit transporté à Fosses.

Friart suggérait-il que l'assassinat de Foilan et la présence à Nivelles de Grimoald et de Didon puissent être liés ? S'il ne le formulait pas explicitement, il paraissait à l'Alchimiste intéressant de rapprocher les éléments, pour questionner cette possibilité. L'histoire apprenait en effet que, dans l'entourage du comploteur Grimoald, les décès subits n'étaient pas rares. L'Alchimiste fut pris d'un vertige quand il réalisa que la visite de Foilan à Madelgaire, proche conseiller de feu Dagobert I^{er} et de Sigisbert III, auxquels Grimoald voulait faire succéder son propre fils, avait pu précipiter sa perte. S'aventurait-il à dévoiler à Madelgaire une information brûlante, capable de compromettre le sordide dessein de Grimoald ? Ou à l'inverse faisait-il partie de la conspiration ? L'hypothèse que Foilan se soit retrouvé au cœur d'une conspiration et manigance pippinide lui semblait terriblement grossière et, dans le même temps, ce fait n'aurait rien eu de surprenant. Grimoald avait dédié une partie de ses terres et de sa fortune à l'établissement de monastères, où il installait des membres de sa famille et des proches, dans le but de cultiver des alliés au sein du clergé. Ainsi que le relevaient les historiens, son tempérament manipulateur s'accompagnait d'une audace calculée et d'une propension à la machination, ne répugnant point à l'usage de l'assassinat pour éliminer les obstacles entravant sa réussite. Se jouait là, en germe, l'affrontement de la lignée mérovingienne et des Pippinides, les futurs Carolingiens, qui s'imposeront sur un large territoire. Car si Dagobert II, l'exilé de force, prit sa revanche en montant sur le trône d'Austrasie vingt ans plus tard, le neveu de Grimoald, Pépin de Herstal, de mèche avec le maire du palais de Neustrie, le tyrannique Ebroin, le firent assassiner, à son tour. La mort de Dagobert II ne marqua pas la fin immédiate de la dynastie mérovingienne, mais avait contribué à affaiblir davantage leur autorité. Le pouvoir royal devint de plus en plus

nominal, les maires du palais, qui avaient déjà acquis une grande influence, continuant de détenir le pouvoir réel.

L'Alchimiste s'efforça de s'extirper de ce flot de réflexions, qui ne lui semblaient être que des spéculations hâtives, des conjectures précipitées. Cette époque, conclut-il, était autant que la sienne tourmentée par la chose politique, qui consistait jadis en des conflits et rivalités soutenues entre les différentes factions aristocratiques du royaume. Il songeait que la politique, qui cristallise à chaque époque la structure complexe des mondes humains, que régit aujourd'hui une géopolitique globale, était davantage sous-tendue par les conflits d'intérêts visant à maintenir voire accroître les privilèges, possessions, actifs, ressources et moyens matériels, que par le mystère. Autrement dit, les secrets les mieux gardés étaient ceux qui servaient des intérêts directement matériels, plutôt que ceux relevant du sacré. Si la religion, entendue comme croyance qui relie, était souvent brandie comme raison d'une entreprise meurtrière, elle n'en était le plus souvent que le prétexte. Elle devenait le catalyseur d'un conflit entre des visions du monde divergentes qui peinaient à coexister en raison des menaces pesant sur les croyances et les intérêts de chacun, ainsi que des insatisfactions qui en résultaient. Ces affrontements relevaient d'une économie du monde habité, instable, inéquitable et non homogène – un monde comme système fragile, entropique.

« Vous êtes toujours là ! » s'exclama soudainement une voix, venue de nulle part. C'était le Père Étienne qui quittait la cure, avec son inaltérable sourire. L'Alchimiste dut transmuter son air impassible en une façade souriante, ce qui ne lui demanda pas grand effort tant la présence du Père avait ce on-ne-sait-quoi de réconfortant. « Vous vous entretenez avec le Père ! » ajouta-t-il, constatant que l'Alchimiste gravitait autour de l'église. « C'est plutôt l'heure du déjeuner », répliqua celui-ci, sympathiquement. « C'est vrai, il y a des priorités ! Prenez votre temps, le Père à l'Éternité devant lui », conclut le curé, en saluant son visiteur de la main. L'Alchimiste s'éloigna, remarquant que la faim le tiraillait réellement. La bière apéritive en la cure lui avait ouvert l'appétit, autant qu'une brèche dans son imaginaire. Lui qui pensait avoir enterré son obsession pour l'énigme mérovingienne, qui l'avait assailli quelques mois plus tôt, se trouvait à nouveau en proie à ce casse-tête. Mais il n'y avait pas lieu de se tourmenter, pensa-t-il ; à l'exception de la légende du

« reje ton ardent » et du parchemin d'Irmine, rien dans cette histoire ne relevait du mystère. Ces faits étaient pour l'essentiel connus des historiens, et il était inutile de combler les vides de l'histoire de supputations sans fin. Certaines choses ne se sauront jamais ; il en va ainsi de la majeure partie des événements vécus. L'oubli est paradoxalement le propre de la mémoire, qui n'a rien d'éternel. Il lui fallait éviter de sombrer dans les limbes du temps, comme pour échapper au temps présent qui se déroba it à lui. « Il n'y a plus de mystère en ce monde », conclut-il, en jetant un dernier regard à la Haine dont il devinait l'écoulement, en contrebas.

VI

Le crépuscule tombait sur la ville de Soignies et engloutissait les rues paisibles d'une pénombre bienveillante. Ses artères peu à peu désertées n'étaient animées que du va-et-vient de quelques phares de voitures. Les deux clochers de la collégiale romane dominaient de leur hauteur le centre de la ville, en une présence d'un autre temps. Les façades closes étaient pour la plupart éteintes, et seuls quelques établissements émettaient une lueur réconfortante, défiant l'obscurité naissante. Parmi eux, le Cercle Saint-Vincent était une institution, un lieu de rendez-vous bien connu des sonégiens. Avec son cachet vieillot il semblait avoir traversé le dernier siècle, indifféremment des modes et des courants. Son carrelage en damier, son mobilier de bois vieilli et ses banquettes en velours vert conféraient à l'estaminet un cachet anglo-irlandais, où le temps s'écoule autrement.

L'Alchimiste avait choisi de s'attarder en ce lieu ce soir-là car il lui était parvenu que les membres de la confrérie de Saint-Vincent, gardiens des traditions de la cité, avaient prévu de s'y réunir. L'occasion était trop belle pour passer inaperçue. Car il y avait parmi eux une personne que l'Alchimiste souhaitait approcher et entendre.

Ne sachant à quelle heure le groupe débarquerait, il s'était attablé, avec pour compagnie quelques livres qui l'aideraient à patienter. Il achevait de verser dans son verre une deuxième bouteille de scotch, bière dont le style lui semblait convenir à l'atmosphère du lieu, lorsqu'il se mit à feuilleter quelques ouvrages relatifs à l'affaire de Rennes-le-Château, à laquelle le prétendu parchemin d'Irmine l'avait à nouveau conduit. Plus qu'une curiosité pour les amoureux de l'archéologie romantique, de l'histoire spéculative et de l'hermétisme, ce sujet était l'une des pièces centrales de l'énigme mérovingienne du « rejeton ardent ». Plus particulièrement, l'Alchimiste recherchait dans cette

affaire quelques indications concernant la découverte, en l'église du village occitan, d'un crâne présentant un orifice, à l'image de celui conservé dans le trésor des Sœurs Noires de Mons.

Pour se remémorer les faits, il décida de replonger dans le récit de cette affaire qui démarrait avec la nomination, en 1885, de Béranger Saunière à la cure de Rennes-le-Château, village pauvre et isolé de deux cents habitants, perché sur un promontoire du pays d'Aude. Le prêtre à la personnalité atypique avait entrepris dès 1891 des travaux de rénovation de la petite église, sur base de l'héritage laissé par son prédécesseur, et de ses propres économies. Dès le début des travaux, lors du déplacement de la pierre de l'autel, très ancienne, les ouvriers découvrirent dans l'un des piliers, d'origine estimée wisigothique, une cache remplie de fougères séchées dans lesquelles reposaient des rouleaux de bois contenant des petits ossements et des parchemins, probablement correspondant aux reliques et aux parchemins de la dédicace de l'église indiquant la date de la consécration. Une autre version des faits stipule que ces parchemins auraient été découverts dans une fiole dissimulée dans la cache d'un balustre en bois supportant la chaire. Celle-ci devant être restaurée, le mobilier fut démonté. Le carillonneur, en quittant l'édifice, aurait remarqué un petit flacon à terre, qui se serait échappé de la colonne de bois. Cette fiole de verre contenait un document que l'homme aurait remis au curé, lequel affirma que ces écrits étaient rédigés dans une langue qu'il ne pouvait traduire. Saunière aurait entrepris à ce moment plusieurs voyages dans le but de les déchiffrer. S'ensuivit l'aménagement du pavement de la nef et du chœur. En face du maître-autel, une dalle de grès dut être déplacée. Les ouvriers découvrirent, sur la face dissimulée, la représentation de deux cavaliers encadrés par deux arcades. Cette dalle dite « du Chevalier » fut d'abord estimée mérovingienne et datée de la fin du VIII^e siècle. Son dessin avait pu être interprété comme la représentation d'un cavalier armé, portant sur sa monture un enfant, et l'avaient considéré comme un témoignage de la survivance de Sigebert IV, descendance légitime de Dagobert II, assassiné à Stenay : le « rejeton ardent ». Aujourd'hui, on s'accordait à y voir un cavalier armé tenant un bouclier, dans une composition par ailleurs de facture carolingienne, datée des alentours de l'an 771. S'agissait-il d'une

dalle de réemploi ? Avait-elle une signification particulière en cet endroit ?

Lors du dégagement du maître-autel, Saunière et quelques ouvriers mirent à jour une cache dans laquelle les témoins distinguèrent « une oule remplie d'objets brillants ». Le prêtre congédia les ouvriers leur prétextant de simples médailles religieuses, et dès ce moment, se mit à agir dans la confidentialité. Il resta enfermé dans son église les jours suivants, afin d'explorer le lieu par lui-même. En septembre, il fit la découverte d'un tombeau. Qu'y trouva-t-il ? Rien, selon certains. Pour d'autres, un trésor ou un secret d'une ampleur insoupçonnée. Car peu de temps après, Saunière entreprit des travaux de réaménagement, disproportionnés pour ce petit village, modeste et isolé. Par-delà la restauration de l'église, il fit installer un nouveau fronton, commanda un chemin de croix et un confessionnal sculpté, ornementa l'ensemble de fresques peintes dans lesquelles il se représente, un document à la main, et fit réaliser un étonnant bénitier supporté par un diable sculpté rehaussé de quatre anges, installé à l'entrée du petit édifice. La nuit, Saunière passe des heures, accompagné de sa servante, dans le cimetière dont il retourne les tombes. Quel que soit le prétexte invoqué pour justifier ces agissements, qu'il souhaite opérer discrètement, ce comportement étrange fit naître un soupçon généralisé. Commence ensuite la construction de ce qui deviendra son domaine, constitué d'une maison bourgeoise, la villa Béthanie. Il entreprit la restauration de l'ancien mur d'enceinte du village et fit construire à chaque extrémité une tour, dont l'une munie de créneau et d'une échauguette. Cette tour « Magdala » lui servit de cabinet de travail et de bibliothèque, construite en bois précieux. Étonnait également le faste de l'aménagement des jardins, le jardin d'hiver, un petit zoo et un bassin pour poissons exotiques, mais aussi le train de vie hors du commun de ce curé de paroisse qui organisait dans sa villa des repas somptueux et arrosés.

Avec la séparation de l'Église et de l'État en 1905, les dépenses de Saunière finirent, au fil des rumeurs, par susciter l'attention du pouvoir religieux qui exigea un détail des comptes du curé. Ceux-ci révélèrent un trafic de messe, mais également une série de dons pour le moins douteux. Le prêtre cultivait-il des pratiques peu légitimes pour s'enrichir ? On sait qu'il menait par ailleurs des activités de négoce, dans le domaine des spiritueux, notamment. L'abbé fut en tous les cas condamné l'été

1910 à une suspense *a divinis* d'un mois, pour le diocèse de Carcassonne, ce qui marquait le commencement d'une longue suite de complications juridiques menant *in fine* au retrait de ses fonctions sacerdotales en décembre 1911. La mort de l'abbé en 1917, que l'on inhuma avec son secret, ne pouvait qu'attiser les rumeurs les plus folles sur l'origine et la nature de la prétendue découverte, qui l'aurait enrichi.

L'histoire prit de l'ampleur au cours des années 1960, quand Noël Corbu, propriétaire de la villa Béthania transformée en hôtel, médiatisa cette énigme locale pour attirer les visiteurs. Le village attira autant de journalistes et d'écrivains que de chercheurs de trésors, si bien que la municipalité dut prendre un arrêté interdisant les fouilles sur son territoire en 1965, les interventions sauvages, parfois à coups d'explosifs, portant préjudice à la localité.

On retenait surtout de cette affaire la supercherie orchestrée par Pierre Plantard, affabulateur aidé de son complice, l'acteur et membre du groupe surréaliste Philippe de Chérissey, auteur de faux documents qui accréditaient l'ascendance royale de Plantard, soi-disant descendant de Dagobert II, de lignée mérovingienne et prétendant au trône de France. Les faux tapuscrits faisaient par ailleurs état d'une organisation cachée, le Prieuré de Sion, confrérie remontant à l'Ordre du Temple et détentrice d'un secret capable de faire s'écrouler l'Église catholique. C'est pour faire valoir cette version toute fictionnelle de l'histoire que Plantard contacta Gérard de Sède, auteur en 1962 du célèbre *Les Templiers sont parmi nous*, traitant de l'énigmatique trésor de Gisors. En 1967 il publiait *L'or de Rennes*, ouvrage entérinant la légende des prétendus parchemins et popularisant les mythes du trésor de Rennes-le-Château et du secret de l'abbé Saunière. C'est à la suite du succès national de ce livre que parut en 1982 *L'Énigme sacrée* d'Henry Lincoln, qui reliait entre eux le Prieuré de Sion et l'histoire des Templiers, des Cathares, de la dynastie des mérovingiens, du Saint-Graal et les origines du christianisme, relatant la venue en France de Marie-Madeleine et de l'enfant qu'elle eut avec Jésus. Ces ouvrages constituèrent la base du best-seller de Dan Brown, le *Da Vinci Code*. Ou comment la simple rumeur pouvait résonner, et retentir à l'échelle mondiale.

Le serveur approcha et dans la négligence d'un geste lent ôta la bouteille qu'avait vidée l'Alchimiste. Tout en vérifiant l'heure sur

l'horloge par-dessus le comptoir, celui-ci en commanda une troisième. Il espérait que le groupe qu'il attendait transiterait bien en ces lieux, sans quoi la soirée aurait été vaine et il ne comptait pas tenir compagnie au barman plus longtemps. Ils n'étaient que trois dans l'établissement, et le tenancier arborait un air stoïque qui pouvait paraître déstabilisant. L'Alchimiste finissait par se sentir coupable d'être là, et de contraindre cet homme à se tenir à son poste, sans plaisir manifeste. Il décida de ne pas s'en soucier, et laissa s'écouler la bière dans son verre, avant de le porter à ses lèvres. Il songeait encore à l'affaire de Rennes-le-Château.

Depuis les années 1950, près d'un millier d'ouvrages et articles étaient parus sur le sujet, sans compter les sites Internet qui lui étaient dédiés. Pour la plupart les spéculations rivalisaient d'imagination, les thèses relevant du fantasme, leurs sources et démonstrations s'avérant peu fiables. Ce corpus devait pour l'Alchimiste s'apprécier comme une œuvre de littérature populaire à la particularité rare de se situer tout à la fois, et plus ou moins selon les cas, dans le champ de l'investigation journalistique, de l'archéologie romantique, du récit d'aventure, de la quête philosophique et du mythe. Le profil des auteurs variait autant que celui des lecteurs : curieux, journalistes, romanciers, chercheurs de trésors, hermétistes, occultistes, rosicruciens, ufologues, adeptes du néo-catharisme, pour la plupart des amateurs dans leur domaine, mais aussi des imposteurs, partisans de la théorie du complot et mythomanes. Le danger était donc réel, pour le crédule qui approchait le mystère sans le discernement nécessaire. Aussi certains auteurs avaient-ils souhaité apporter une lumière sur le sujet avec distance critique et nuance. Ceux-là, pour l'Alchimiste, avaient approché la substance même et tout l'intérêt de l'affaire en sachant y voir une formidable œuvre coopérative de spéculation, où l'histoire retrouve le mythe, animée par l'enthousiasme et la pensée plurielle, douée d'une raison s'accordant pour le plaisir la liberté des élucubrations fantasques. Plus que tout autre, l'intrigue était devenue une affaire littéraire, une *chose poétique*.

Quoique n'accordant qu'un crédit relatif aux témoignages et sources consultées, l'Alchimiste cherchait dans ces documents des informations qui éclaireraient la nature de la découverte que fit Saunière sous la dalle du Chevalier. Les fouilles qu'il effectua en 1895 avaient conduit à la découverte d'un crâne percé d'un trou. Ce crâne, resté sur

place, avait été redécouvert en 1956 par une équipe de chercheurs de la Société d'études scientifiques de l'Aude. Des expertises à l'aide du carbone quatorze menées en 2009 et en 2014 avaient révélé qu'il s'agissait du crâne d'un homme d'une cinquantaine d'années décédé entre 1281 et 1396, probablement d'un coup de hallebarde, cause du dommage de la boîte crânienne. L'identité de cette personne et son lien avec Rennes-le-Château restaient toutefois inconnus. Un chercheur local avait suggéré qu'il pût s'agir d'un seigneur de Voisins, plusieurs membres de cette famille ayant gouverné la région à cette époque, tout en notant que la citadelle de Rhedae avait été assaillie à plusieurs reprises, notamment par les Aragonais et les routiers Catalans, et qu'il y avait des templiers établis en cet endroit. On ignore donc si le crâne, dit *caput reddis*, avait appartenu à l'un de ces individus ou s'il s'agissait d'un anonyme qui aurait accompli un acte de bravoure et aurait été enterré sous la dalle.

L'Alchimiste savait que la vénération en tant que relique d'un crâne à entaille ou à trou était observée dans d'autres lieux et à des époques très reculées. Des crânes trépanés datant du Néolithique avaient été découverts par les archéologues aux quatre coins du monde. Cette pratique ancienne de la trépanation consistait à percer un trou dans le crâne des individus, à des fins médicales, rituelles ou symboliques. Ces découvertes témoignaient de l'ingéniosité et de la sophistication des sociétés néolithiques dans la gestion des questions médicales ou spirituelles. À l'ère chrétienne, dans le contexte du culte des reliques, le cas le plus célèbre avait été celui du crâne de saint Aubert, évêque d'Avranches et fondateur de l'abbaye du Mont Saint-Michel. La légende racontait qu'au début du VIII^e siècle, Aubert aurait reçu une vision de l'archange Michel lui ordonnant de construire une abbaye sur un rocher situé au large de la côte normande. Il aurait ignoré cette apparition, mais l'archange aurait insisté en apparaissant à nouveau en rêve et en lui perçant le crâne avec son doigt, y laissant une marque. Convaincu du caractère divin de ce signe, Aubert avait commencé la construction de l'abbaye sur ce mont « Saint-Michel », devenu l'un des lieux de pèlerinage les plus importants de la chrétienté médiévale. Le crâne d'Aubert, avec la marque de sa perforation, devint quant à lui une relique vénérée et conservée dans l'abbaye pendant des siècles. Ainsi en allait-il de la constitution et du culte des reliques, objets discutables de

croyanances et d'histoire. Le crâne percé conservé à Mons était un autre exemple de cette pratique culturelle. Mais s'il était selon la tradition celui de Dagobert II, les récentes études tendaient à en démystifier l'origine. Ce dévoilement était le risque inhérent à toute analyse scientifique des objets de croyance.

Sur cette pensée, l'Alchimiste se remémora un événement qui s'était tenu quelques années plus tôt, en l'église Saint-Nicolas du Rœulx. À l'occasion de son Grand Chapitre annuel, sa confrérie avait organisé l'ouverture de la châsse qui contenait depuis le XIX^e siècle la mandibule inférieure de son saint patron, Foilan. Cette opération délicate avait nécessité la présence de l'évêque de Tournai, du vicaire général et du doyen, mais également de Jean-Pol Gauthier, professeur de médecine légale, chargé de l'examen et de l'analyse de la relique. Ce spécialiste s'était déjà vu confier l'étude du crâne trépané de Dagobert II, mais aussi des reliques de sainte Rolende et de saint Guidon. Si l'imprécision de l'analyse n'avait pu établir avec certitude l'origine de la mâchoire, l'Alchimiste s'était interrogé sur l'intérêt d'un tel examen, confrontant la croyance religieuse à la concrétude voire laïcité des objets qu'elle vénère. Cette mise en doute ontologique ne résolvait rien ; tout au plus contribuait-elle à dévoiler les mécanismes historiques et sociaux qui fondent et construisent les pratiques de vénération, révélant du même temps leurs dessous.

Écœuré par les descriptions de trépanation qu'il venait de parcourir, l'Alchimiste referma ses quelques ouvrages, se demandant ce qu'il lui fallait retenir et conclure de tout cela. Probablement rien, une fois de plus. Sur cette pensée décevante, il saisit son verre et en absorba une généreuse goulée.

À ce moment, des rires et des voix pleines d'entrain résonnèrent dans la rue, et jusque dans le couloir du bâtiment. La porte s'ouvrit et plusieurs personnes pénétrèrent dans l'établissement, vêtus d'un polo vert au cœur brodé : Confrérie Saint-Vincent.

*

Voilà plus de trente minutes que le groupe composé d'une vingtaine de personnes avait envahi l'espace de son amplitude sonore. Debout ou attablé, chacun profitait du moment que l'on devinait être la clôture d'une réunion ; c'en était la partie moins formelle, plus conviviale et arrosée.

Cette confrérie était une organisation traditionnelle destinée à promouvoir la culture et les traditions sonégiennes, principalement liées à la figure de saint Vincent, le Madelgaire de Strépy, fondateur du monastère disparu de Soignies, et patron de la ville. Ils contribuaient notamment à l'organisation du célèbre Tour Saint-Vincent, une tradition religieuse datant au moins de 1262 à Soignies. Chaque lundi de Pentecôte, la communauté se rassemblait pour célébrer son saint patron en transportant sa châsse depuis la collégiale romane Saint-Vincent, dans une procession à travers la ville, suivie par un millier de participants, cavaliers, figurants en costumes d'époques et confréries liées. La confrérie Saint-Feuillien du Rœulx y avait pris part à quelques occasions. Ce tour demeurait une tradition religieuse ancienne qui restait vivante et importante pour la communauté de Soignies. Et par-delà son caractère religieux, il semblait évident aux yeux de l'Alchimiste que les membres de son groupe tutélaire étaient reliés par une autre forme de sacré : l'ivresse de l'être-ensemble. « L'ivre-ensemble, ce propre de toute confrérie, brassicole ou non », pensait-il, amusé. Il craignait cependant que l'emportement de leur humeur ne l'empêche d'entrer en contact avec celui qu'il espérait croiser là, Armand Gavay.

Armand Gavay était un historien de renom dans la région. Spécialisé en archéologie du bâti, il fut notamment chargé de cours à l'Université catholique de Louvain. Auteur de plusieurs ouvrages, il était également vice-président de la Commission royale des monuments, sites et fouilles pour le Hainaut, supervisant des chantiers de restauration. Il avait largement contribué à la préservation du patrimoine régional et à l'étude de l'histoire hainuyère. Sa présence au sein de la confrérie Saint-Vincent attestait de son attachement à la localité, et en particulier de son intérêt pour la figure de Madelgaire, plus connu des sonégiens sous son nom religieux, Vincent. L'Alchimiste espérait interagir avec lui dans un cadre informel, loin d'un entretien de caractère académique. Il savait l'homme rude et sévère, au caractère peu amène, de réputation du

moins. C'était donc l'occasion rêvée, et la raison de sa venue, ce soir-là. La chance lui avait souri : l'historien se tenait là, parmi l'assemblée.

C'était un homme de petite taille, au front dégarni et à la généreuse barbe blanche. Dans le coin de la salle, à l'écart du groupe, l'Alchimiste l'observait. Assis en bout de table, Armand Gavay sirotait son verre de bière en semblant ailleurs, bien qu'il prêtât par moment sa voix pour enjoindre des chœurs de chants folkloriques, qui par sursauts emportaient le groupe, du moins certains de ses membres particulièrement en joie. Le regard de l'Alchimiste croisa celui du tenancier, assis sur son tabouret, que l'ambiance soudaine de cette fin de soirée ne perturbait pas le moins du monde. « Peut-on seulement être plus stoïque ? » se demanda-t-il, avant de détourner le regard pour ne pas se laisser distraire de la situation. Il lui fallait agir, tenter une approche, même si le contexte se prêtait peu à une prise de contact mesurée et discrète. Il tenta le tout pour le tout.

Il se leva et marcha vers le groupe, feignant de se diriger vers la sortie. Il tenta d'accrocher le regard de certains, quand un homme lui demanda s'ils ne lui semblaient pas trop « dissipés ». L'Alchimiste saisit l'occasion et lui lança, sur le même ton de la plaisanterie, qu'en tant que membre d'une confrérie folklorique, il comprenait cet entrain, ajoutant que leur joyeux tumulte l'emplissait d'un réel enthousiasme. L'homme lui demanda à quelle confrérie il appartenait. « Saint-Feuillien du Rœulx » répondit l'Alchimiste. À ces mots, Armand Gavay interrompit sa gorgée, semblant revenir à la réalité tout en maintenant son regard fixe. « D'ailleurs, vous et moi sommes liés par la nature de nos relations historiques », ajouta l'Alchimiste. « N'a-t-on pas évoqué la possible implication de Madelgaire dans l'arrivée de Foilan sur le continent ? » Une seule personne réagit instantanément à cette interrogation : « Cela n'a aucun sens ! » affirma, tranchant, Armand Gavay. Ses comparses éclatèrent de rire, s'attendant à ce que leur confrère historien s'embarque dans une exploration savante, se délectant à révéler les incohérences et les inexactitudes de certaines traditions historiographiques.

L'homme ayant instinctivement mordu à l'hameçon, l'Alchimiste s'efforça de ne pas perdre sa prise. « La force des mythes réside dans le fait qu'à partir d'événements authentiques, ils engendrent une multitude d'interprétations, de récits et de relations envisageables »,

ajouta-t-il. À cela, l'historien rétorqua que confondre le mythe et l'histoire était le piège du néophyte, et qu'il était temps de faire confiance à la rigueur de la critique historique, même si celle-ci venait contredire les pensées et les croyances populaires. Cette joute était inespérée pour l'Alchimiste, quoiqu'il ne s'y prêtât qu'avec malaise, ne s'estimant pas suffisamment spécialiste pour sembler légitime dans cette *disputatio*. « L'historiographie de la figure de Foilan ne s'apprécie et ne se comprend qu'une fois admise sa qualité de mythe pour ceux qui en ont écrit l'histoire, en ce compris sur le plan le plus factuel, comme la fondation d'une abbaye ou le développement d'un culte des reliques ». « Vous n'avez pas tort, jeune homme, mais les faits sont les faits : ils ne s'interprètent pas, ils s'expliquent ! » L'Alchimiste, qui avait la quarantaine, s'étonna d'être encore qualifié de « jeune homme », mais ne s'en émut pas davantage. Le contact était noué, et il sentait l'enthousiasme gagner le vieil historien. Cette conversation ainsi amorcée lui convenait sans doute davantage que les chants aux penchants grivois qui s'entonnaient de part et d'autre.

Il se pencha pour s'adresser plus particulièrement à son interlocuteur. « L'idée que l'histoire d'une personnalité illustre se mêle à la légende qui l'entoure est peut-être moins évidente dans le cas de Madelgaire qui, lui, n'a pas été élevé au rang de martyr ». « Vous ne comprenez pas ! » répliqua l'historien. « Le problème est la dualité même du personnage que nous conte la légende. Les sources relatives à Madelgaire et Vincent sont problématiques en ce qu'elles concordent difficilement. Cette anomalie tient peut-être au fait que les textes nous ont parlé de deux personnes, et que notre regard limité, biaisé et partial, n'en n'a vu qu'une seule ! » L'Alchimiste se demandait si l'historien considérait Madelgaire et Vincent comme deux personnes distinctes. Il l'interrogea à ce sujet. « Je ne dis pas cela ! Je dis que certains récits concernant un guerrier dénommé Madelgaire à qui l'on attribue des missions diplomatiques et militaires d'envergure ici et là ont sans doute été à tort absorbés par l'historiographie de Madelgaire de Famars qui devint Vincent, ou, pire, sont les inventions d'hagiographies tardives ». L'Alchimiste devinait que l'historien faisait notamment allusion à la partie « irlandaise » de la vie de Madelgaire. Il supposa ainsi que son interlocuteur était en désaccord avec l'hypothèse de la relation cardinale entre Madelgaire et Foilan, et décida de ne pas le questionner plus avant sur

ce sujet. L'historien enchaîna en évoquant la querelle de clochers ou discorde ecclésiastique entre les deux centres religieux qu'étaient Haumont et Soignies, les moines de l'abbaye d'Haumont ne voyant pas d'un œil favorable « l'appropriation » du culte de Vincent par la cité sonégienne. Il évoqua les incohérences dans les hagiographies du saint, le doute des datations, et le culte des reliques auquel il donna lieu. À ce moment, un homme attablé à la table voisine frappa violemment celle-ci de la main en entonnant un chant, auquel la plupart prêtèrent leur voix. L'Alchimiste sourit aux confrères de sa table, et profita de cette parenthèse chahutée pour réfléchir à la direction qu'il lui fallait donner à l'échange.

Le calme revenu, il en vint donc à la question mérovingienne, pour entendre l'avis de l'historien sur les liens de Madelgaire avec la lignée royale, et ses rapports privilégiés avec Dagobert I^{er} et Sigisbert III. Armand Gavay ne souhaita pas confirmer les liens entre Madelgaire et Dagobert, contrairement à ce que les sources tardives affirmaient. Ses missions en Irlande semblaient avoir été inventées de toutes pièces ou associées à tort à son personnage. Il exprima même des réserves quant aux qualités de comte et de gouverneur du Hainaut qu'on lui avait attribuées, suggérant que ces titres n'étaient pas aussi évidents qu'on avait l'habitude de le penser. Si l'on s'en référait à la source fondamentale, c'est-à-dire première sur la vie du saint, à savoir l'hagiographie de sa belle-sœur, Aldegonde de Maubeuge, la *Vita Aldegundis Malbodiensis*, le personnage de Madelgaire ne correspondait pas à la version héroïque et sainte que l'histoire avait léguée. « Mais ceci est bien connu ! Lisez les travaux d'Alain Dierkens, Anne-Marie Helvétius et François de Vriendt sur le sujet... »

Après avoir marqué une pause le temps d'achever son verre, l'historien expliqua en quoi Madelgaire aurait davantage été « victime » des événements politiques qui avaient perturbé la région au tournant des années 655, qu'il ne les aurait influencés. Il rappela qu'au VII^e siècle, le royaume des Francs, qui avait été subdivisé en plusieurs parties après la mort de Clovis, était unifié sous un seul roi jusqu'à la mort de Dagobert I^{er}, en 639. Après cette période, l'unité politique du royaume des Francs fut perturbée, avec l'Austrasie à l'est et la Neustrie à l'ouest, devenues des entités rivales, chacune ayant son propre roi. Cependant, la caractéristique dominante de cette époque était la montée

en puissance de l'aristocratie, qui acquérait une conscience régionale marquée et une forte autonomie. Les maires du palais commencèrent à prendre de l'importance, et de la hauteur. La famille de Waudru était implantée aux confins de la Neustrie, en terre de Haine, dans l'actuel Hainaut, à la limite de l'Austrasie. La frontière entre ces deux royaumes était approximativement marquée par la forêt Charbonnière. Cette implantation dans une région-frontière stratégique pouvait laisser penser que la famille de Waudru, bien qu'originaire de la Neustrie, avait entretenu des liens et des rapports fréquents avec l'aristocratie austrasienne, dont la famille de Pépin de Landen, et ses enfants, Gertrude et Grimoald. L'Alchimiste s'efforçait de suivre et d'intégrer les propos aussi denses qu'érudits de son interlocuteur, visiblement absorbé par son sujet.

« C'est ici que les hypothèses s'affrontent ! » affirma l'historien, en levant son verre, qu'il ne s'étonna pas de voir à nouveau plein. « Ainsi en allait-il de toutes les confréries, où le temps s'écoule comme la bière », songeait intérieurement l'Alchimiste. L'historien expliqua que le tournant dans la vie du couple de Madelgaire et Waudru pouvait être interprété à la lumière du contexte politique de l'époque. En 656, le coup d'État fomenté par le maire du palais d'Austrasie, Grimoald, pour placer son fils à la tête du royaume, en lieu et place de Dagobert II qu'il avait envoyé en Irlande, avait échoué. La famille de Waudru, associée au pouvoir en Neustrie, était alliée au clan des Pippinides austrasiens, auquel appartenait Grimoald. L'échec du coup de force de ce dernier entraîna sa mort et l'éviction de la famille des Pippinides après 656. Il est possible que des sanctions aient été infligées à ceux qui étaient proches de cette lignée. Dans cette hypothèse, Waudru serait entrée au monastère qu'elle venait de fonder à l'emplacement d'un premier oratoire, sur une colline qui deviendra la ville de Mons. Madelgaire aurait été à son tour forcé d'entrer en monastère, celui d'Hautmont, déjà existant. Car il fallait le préciser : aucune source antérieure aux *vitae* tardives n'attribuait sa fondation à Madelgaire. S'il y entra en 656, il se pouvait que le monastère existât depuis une dizaine d'années. Quoi qu'il en soit, cette décision aurait pu être motivée par des raisons politiques, le couple témoignant de leur allégeance à l'ordre établi en Neustrie, malgré la chute des Pippinides d'Austrasie. Selon cette possible version des faits, Madelgaire ne serait donc qu'un aristocrate laïque que les

circonstances politiques avaient amené à entrer dans les ordres. Waudru et Madelgaire auraient donc quitté Strépy par obligation. La voie religieuse aurait été une échappatoire digne. Cette hypothèse, qui était celle d'Helvétius, ne contredisait pas la sincérité de la démarche de vie spirituelle, conclut l'historien, mais elle la contextualisait dans une perspective politique et socio-historique, quoiqu'elle demeurât de la spéculation, les textes médiévaux ne mentionnant pas explicitement les raisons de l'entrée en religion de Madelgaire et de Waudru. L'Alchimiste reconnaissait qu'elle offrait un éclairage intéressant sur les dynamiques politiques et les liens familiaux qui avaient pu influencer les décisions du couple à cette période de l'histoire mérovingienne.

S'agissant de Grimoald, l'Alchimiste se questionnait toujours sur la possibilité d'une visite de Folian à Vincent, le jour de la mort du moine irlandais, et si cet imbroglio politique pouvait en être la raison. Il se contenta d'interroger l'historien sur l'importance de Strépy dans cette histoire. Le vieil homme semblait soudainement fatigué, et se contenta de répondre que Strépy avait été un haut-lieu de la culture franque, ce qu'attestait notamment le cimetière mérovingien de cent cinquante tombes trouvé là. Pensif, il ajouta que des fouilles plus conséquentes auraient pu être entreprises, et auraient apporté davantage à nos connaissances sur le sujet. Il saisit dans sa main sa barbe blanche et son regard sembla un instant absent. L'Alchimiste s'efforçait de faire abstraction du brouhaha environnant pour concentrer toute son attention sur la discussion. L'historien reprit en suggérant que la fondation de la villa de Sotteville à l'emplacement d'une villa gallo-romaine rendait compte de l'ancienneté de l'habitat à cet emplacement. Elle devint probablement un modeste château à l'âge mérovingien, fief de l'aristocratie franque, où Madelgaire vécut avec Waudru avant leur séparation, au tournant de leur vie. On pouvait aussi imaginer, remarqua-t-il, que Strépy fut une paroisse relativement importante pour l'époque. En termes de bâti, l'actuelle église Saint-Martin, ouvrage tardif mais plusieurs fois reconstruit, fut possiblement édifiée à l'emplacement d'un ancien oratoire, peut-être celui de Madelgaire, détruit par les normands vers l'an 800. Il était également envisageable que cet oratoire ait lui-même succédé à un lieu de culte plus ancien, sur ce promontoire en bord de Haine, mais ce n'était que présomption, une hypothèse impossible à vérifier sinon par des fouilles en ce lieu. L'historien admit

regretter l'absence d'étude sérieuse sur ce point, ajoutant que s'il y avait des choses à apprendre sur la culture franque ou gallo-romaine de la région du Centre, c'était aux alentours de l'église de Strépy qu'il faudrait d'abord chercher. « Voire sous elle » ajouta-t-il. Cette remarque piqua la curiosité de l'Alchimiste, qui le reprit : « Sous elle ? ». On pouvait toujours constater la présence de caves d'origine gallo-romaine sous la villa de Sotteville, précisa l'historien. Certains fantaisistes avaient même mentionné l'existence de souterrains, mais de telles spéculations n'avaient jamais pu être vérifiées. L'Alchimiste avait déjà eu vent de ces prétendus couloirs, fruit, très probablement, de l'imaginaire populaire. « Il ne serait cependant pas surprenant de trouver là d'autres cavités, caches, puits, silos, galeries alentour, ou du moins un sous-sol archéologique regorgeant de traces d'occupation et de structures enfouies », conclut l'historien. « Mais l'intérêt serait purement archéologique, sans lien avec le personnage de Madelgaire, ou celui de Waudru », précisa-t-il.

Certains membres du groupe s'apprêtaient à quitter les lieux, se saluant amicalement, tandis que d'autres amorçaient une nouvelle tournée, au grand désarroi du tenancier. L'historien regarda autour de lui. Craignant qu'il ne se lève pour partir à son tour, l'Alchimiste l'interrogea subitement au sujet du parchemin qu'aurait rédigé Irmine, en 708, relatant le trépas de son père. « Sainte Irmine de Trèves ? Non, ce manuscrit m'est inconnu » répondit-il, peu enclin à en savoir plus. L'Alchimiste précisa que le parchemin aurait pu accompagner le reliquaire de Dagobert II, et que le prince Ferdinand de Croÿ, révérend curé doyen de Sainte-Waudru à Mons et protonotaire apostolique, l'aurait examiné en 1941. « Je n'en ai jamais entendu parler », avoua l'historien. « À ma connaissance, les ouvrages érudits et sérieux n'en font pas mention, quant au crâne contenu dans le reliquaire des Sœurs Noires... » Avant même qu'il ne puisse achever sa phrase, un confrère l'interpella pour prendre sa commande. « Plus rien pour moi » répliqua-t-il sans hésiter. Il se leva aussitôt. L'Alchimiste n'osa pas insister, et se contenta de conclure par une dernière question : « Donc, le reliquaire des Sœurs Noires ? » « C'est à mes yeux un montage de l'histoire », termina l'historien, en enfilant sa veste. « Enfin, comme beaucoup de reliques ! Une fois encore, si l'on s'en tient au mythe, elles fascinent et aveuglent. L'analyse des faits et de la constitution des objets

de croyance est, elle, plus intéressante, ce qui implique de se livrer à de la sociologie historique ». Sur ces paroles sibyllines, il salua les quelques personnes autour de lui, avant de se retourner vers l'Alchimiste, pour lui souhaiter une bonne fin de soirée, et d'ajouter : « Et d'ici au Rœulx, conclut le vieil homme, ne vous perdez pas en chemin ! Certains en ont déjà fait les frais. À moins que vous ne vouliez, vous aussi, faire l'objet d'un mythe ? » L'Alchimiste sourit à cette plaisanterie tout en comprenant qu'elle pourrait ne rien avoir de drôle. Il hocha la tête tandis que l'historien ouvrait la porte de l'estaminet, avant de disparaître dans la nuit.

L'entretien, quoique dense, avait été plus court qu'escompté. Le chahut faiblissait, mais empêchait l'Alchimiste d'avoir les idées claires. « Vous en prenez une pour moi ? » proposa derrière lui un homme les joues rougies, qui contraignait le tenancier à une tournée supplémentaire. « Allez ! Une dernière » accepta l'Alchimiste, qui ajouta : « avant de libérer notre hôte de son comptoir ». À ces mots, le tenancier laissa s'échapper un sourire, qui combla l'Alchimiste d'une sincère satisfaction. Ce dernier verre de bière lui octroierait le répit nécessaire au bon conseil de la nuit, et l'aiderait à prendre du recul sur la situation et l'échange qui venait d'avoir lieu. Il sentait que, dans ce flot d'informations, certains éléments devaient encore décanter.

Ainsi il se joignit au groupe qui, dans la déliquescence des dernières heures du soir, achevait dignement sa réunion, dans un authentique esprit de convivialité. Une pensée toutefois persistait, et le ramenait malgré lui à l'église de Strépy. « Chercher sous elle », avait dit l'historien. « Sous elle », se répétait-il. « Santé au rhodien ! » cria soudainement l'homme en lui tendant le verre promis, l'arrachant à sa réflexion. « À votre bonne santé, les sonégiens », répliqua l'Alchimiste, qui décida alors de ne plus se soumettre à rien d'autre qu'à la convivialité de cette nuit de printemps.

VII

Loin de se contenter de sa seule mission d'enseignement, et outre ses recherches hermétiques dans l'ancre secret de son jardin, modeste athanor qu'était la brasserie qu'il y avait aménagée, l'Alchimiste vouait une part de son temps à des activités de formation et d'insertion sociale. Effacé, réservé, adepte de la contemplation solitaire, il trouvait dans l'engagement social un antidote à ses réflexions recluses. Son dévouement pudique était un écho à ses aspirations humanistes ; il trahissait le besoin de croire que le partage et la bienveillance, piliers d'une société plus humaine, pouvaient contribuer à l'édification d'un monde plus fraternel. Face aux crises systémiques qui obscurcissaient l'avenir et noyaient les voix de la raison dans le silence assourdissant du désespoir, et s'attachant au peu de naïveté qui lui restait, il s'efforçait de murmurer les promesses du printemps, pensant que la lumière pouvait encore percer les ténèbres, et que la renaissance était toujours possible même après les nuits les plus longues. C'est du moins ce dont il essayait de se persuader, entre deux sursauts d'empathie et d'asocialité.

Sa sollicitude discrète envers la communauté l'amenait à troquer occasionnellement ses cuves contre les fourneaux de la Ferme Del-samme, à Strépy. En ce jour, son labeur était des plus nobles : offrir aux enfants de l'entité une manne nourrissante, sous la forme d'un potage-collation destiné à quelques écoles alentour. Dans les cuisines, l'Alchimiste s'affairait avec une ardeur méthodique. Les légumes, fraîchement cueillis des champs environnants, exhalaient leurs parfums dans une soupière fumante. Le temps pressait, car il était attendu ailleurs, à quelques pas de là. Sa mission accomplie, il quitta la Ferme, laissant derrière lui les effluves réconfortants du potage bienfaisant.

C'est par l'intermédiaire de la Ferme que l'Alchimiste fut amené à revoir le docteur Bovy, administrateur de l'association Les Amis de

Vincent, propriétaire de la villa de Sotteville, à quelques pas de là. Le lieu demeurait sous-utilisé, préservé mais rarement fréquenté. Les années passant, l'édifice souffrait de vétusté et d'un manque de moyens. La toiture laissait apparaître des signes de fatigue sous l'effet de l'humidité, les châssis devaient être remplacés, l'installation électrique et la plomberie nécessitaient une révision, et une remise au goût du jour s'imposait pour permettre un accueil décent du public. Le porche d'accès à la cour menaçait même de s'effondrer. L'association cependant ne disposait d'aucun fonds et ne pouvait se permettre de telles interventions, sur un bâtiment par ailleurs d'intérêt historique. Plus tôt, le bourgmestre, en quête de propositions pour raviver ce patrimoine oublié, avait sollicité l'expertise des acteurs locaux afin d'entrevoir une possible occupation justifiant un investissement financier ; sans succès. Peu s'en souciaient. « L'amnésie de l'histoire est compréhensible, pensait l'Alchimiste, quand le temps est à l'urgence et à la crise ». Les priorités étaient ailleurs, et l'intérêt pour l'histoire devenu rare. « Le mystère du passé n'est rien en comparaison de la menace de l'inconnu à venir », songeait-il. Aspirant à optimiser les activités de la Ferme, il avait projeté d'éventuels usages de l'espace, sans jamais parvenir à dépasser la seule note d'intention. En somme, le lieu avait été abandonné à son sort.

L'occasion d'une collaboration se présenta lorsque le docteur Bovy, en ce début de printemps, sollicita l'implication d'une filière de la Ferme dans la restauration du bâtiment. Outre ses formations au maraîchage et à l'entretien d'espaces verts, le centre formait au métier d'ouvrier polyvalent, initiant aux travaux de bricolage, de création, d'entretien et de réparation, englobant divers domaines tels que la maçonnerie, le pavage, la peinture, la menuiserie, la plomberie et l'électricité, avec une orientation marquée vers l'aménagement extérieur. Tout en limitant l'intervention de la filière aux travaux les plus accessibles, un accord favorable scella cette entente, incitant les stagiaires à s'immerger dans des travaux de maçonnerie, de rejointoyage, de travail du bois et d'aménagement, contribuant à préserver ce vestige riche de mémoire et de significations.

Cette opportunité représentait pour l'Alchimiste une chance inattendue d'en apprendre plus sur ce témoignage de l'histoire, qui occupait une place potentielle et incertaine dans les récits constitués

autour de la mythique Ampolline. Il ne savait que peu de choses sur ce lieu, hormis ce qu'il en avait lu dans un ouvrage que lui avait confié quelques années plus tôt le Père Étienne, et ce qu'il avait retenu de ses échanges avec le docteur Bovy et, plus récemment, avec l'historien Armand Gavay.

Ses origines, assurément, remontaient à l'Antiquité. Les colons romains durent se fixer au bord du plateau dominant la vallée de la Haine, représentant une excellente position défensive. L'un d'eux, Soter, y aurait eu une villa ou exploitation agricole, donnant son nom au lieu-dit, Sotteville, soit la villa de Soter, selon certaines interprétations. Ce lieu aurait été privilégié, en tant que promontoire dominant la vallée de la Haine, à proximité d'un *deverticulum* de la Chaussée Bruneault, un chemin écarté allant de la villa royale des Estinnes vers Houdeng et Soignies. Au XIX^e siècle furent mis au jour des substructions caractéristiques et divers objets attestant de cette occupation ancienne. Ces constructions sous-jacentes étaient typiquement des édifices antiques sur les ruines desquels on en avait élevé de nouveaux. Plus rien aujourd'hui ne trahissait l'ancienneté du lieu, pareil à tout autre, mais l'Alchimiste songeait à son échange récent avec le vieil historien, lequel estimait que son sous-sol archéologique comptait, outre ces restes, nombre de cavités, puits, silos et structures enfouies.

Cette villa gallo-romaine devint le centre d'expansion de la région. C'était une demeure confortable avec métairie, moulin, boulangerie, vivier et résidences. Sous l'édifice se trouvaient encore deux niveaux de caves considérées d'époque gallo-romaine. Sur ces ruines fut ensuite érigée une maison forte avec dépendances et haute justice, sur cinquante bonniers de terre. À l'entrée et autour du domaine, une dizaine de puits datant de cette époque avaient été localisés, dont un aux abords de la bâtisse, un autre près de l'église ainsi que sur la propriété de la cure. Certains avaient en prime suggéré l'existence de plusieurs souterrains, mais jusqu'à présent et malgré plusieurs forages, aucune trace de ces tunnels n'avait pu être retrouvée.

Au IX^e siècle, alors que les Normands dévastaient la plupart des domaines francs, impliquant la fondation de châteaux forts, le domaine dut subir les violences de l'époque, ainsi que l'oratoire qu'avait peut-être fait bâtir Madelgaire, à l'emplacement de l'actuelle église Saint-Martin, dont la tour de moellons conservait la mémoire d'une reconstruction,

probablement au XI^e siècle.

L'Alchimiste avait eu l'occasion de découvrir la bâtisse, quelques années plus tôt, lors d'une visite qu'il avait organisée pour ses confrères, sous la conduite du docteur Bovy, avant de gagner la cure pour un moment convivial en la demeure des barnabites. Mais les travaux de ce printemps lui offraient la possibilité de sonder plus avant la mémoire des lieux, sans toutefois chercher à y prêter plus d'attention que celle requise par la supervision du chantier engagé. C'était sans compter sur l'événement insolite qui allait se produire, à la surprise de tous.

*

Il était onze heures quand le godet de la mini-pelle heurta un élément de maçonnerie enfoui sous la couche de terre et de gravats, dans la cour, face à l'édifice. L'équipe était chargée de décaisser une partie du sol pour réaliser une allée pavée menant du porche au bâtiment. L'Alchimiste avait prévenu l'ouvrier en charge des travaux qu'un sondage du terrain enclos, en 1978, avait mis à jour d'anciens pavés sous vingt à trente centimètres de graviers, ainsi que des parties de murs. Le tout avait été rebouché. Une sous-couche de revêtement était donc attendue, ainsi que, possiblement, des éléments maçonnés. Mais tous furent stupéfaits lorsque la tentative d'extraction de la maçonnerie provoqua l'effondrement du sol sur une longueur de deux à trois mètres. La structure s'enfonça d'un mètre sous terre. Inquiets, les membres de l'équipe se rassemblèrent autour de la cavité. L'Alchimiste et l'ouvrier, craignant d'avoir provoqué l'effondrement du plafond d'une ancienne cave ou d'un silo oublié, prirent immédiatement des mesures de sécurité en installant des barrières autour de la percée. Il fallait déterminer l'ampleur du dommage, et décider de la poursuite ou non des travaux,

Eu égard aux potentielles découvertes que le sous-sol pouvait révéler, de traces anciennes aux cavités oubliées, l'Alchimiste estimait que l'éboulement n'était pas à prendre à la légère. Il exhorta les stagiaires à éviter ce périmètre jusqu'à ce que les causes de l'effondrement aient été éclaircies.

La seule manière d'en savoir plus était de dégager l'élément affaîssé. Quoiqu'excité par la nature soudaine de l'événement, ce qu'il tentait de dissimuler au mieux, il adopta une approche méthodique. Après

avoir dégagé autant que possible la zone d'affaissement avec la mini-pelle, ils installèrent trois grandes poutres en travers de la cavité. Ils y fixèrent des traverses perpendiculaires, formant un plancher de fortune à partir duquel travailler. Le processus de dégagement s'avéra être une tâche minutieuse et laborieuse. Il leur fallut près de deux heures pour extraire la terre, les graviers et les pierres qui encombraient la cavité, et apercevoir ce qui s'apparentait, un mètre cinquante sous la surface, à un plafond voûté semblant relier deux murs de soutènement. L'espace entre les murs était approximativement d'un mètre vingt. Il devint évident qu'il ne s'agissait pas d'une cave, mais plutôt d'un conduit. « Je ne peux pas continuer sur cette zone et risquer d'autres crevasses » lança l'ouvrier. L'Alchimiste ne répondait pas. Les yeux fixés sur l'obscurité de la trouée qui était apparue, il était comme sidéré par l'inconnu qui se dessinait sous ses pieds.

*

Voilà une semaine que le sol s'était affaissé sur le chantier de terrassement dans l'enclos de Sotteville. Cette phase des travaux était actuellement à l'arrêt. Le docteur Bovy en avait informé le conseil d'administration de son association, une information relayée au bourgmestre et à l'Agence wallonne du patrimoine. L'objectif était de déterminer si des fouilles préventives ou un sondage du site s'avéraient nécessaires. L'Alchimiste était conscient que cette administration ne rendrait pas un verdict immédiat, mais les premiers retours informels semblaient indiquer que l'incident était traité avec une certaine indifférence. On savait que des silos parsemaient le site, et la première recommandation fut de sécuriser voire de reboucher la cavité afin d'éviter tout danger pour les personnes circulant à cet endroit. Une réunion de concertation devait ensuite être organisée pour évaluer si le site méritait une investigation approfondie.

Ne pouvant se résoudre à combler cette trouée si rapidement, l'Alchimiste avait suggéré de la laisser en l'état le temps d'une décision claire. Les autres travaux devaient néanmoins se poursuivre, laissant cette partie du chantier en suspens.

Cette crevasse dans le sol commençait à l'obséder. Il n'avait de

cesse de se projeter en pensée dans la béance de cette petite ouverture. De retour d'un cours consacré au symbolisme et au « langage des oiseaux », il songeait à l'idée qu'il avait formulée à son audience, selon laquelle c'est de la profondeur que l'alchimiste extrait les matières viles, métamorphosant ces éléments dédaignés en substance noble par la transmutation. L'événement à Sotteville lui semblait exceptionnellement opportun.

À ce stade, il s'agissait moins d'une découverte que de l'*occasion* d'une découverte, une brèche ouverte permettant l'immersion dans un mystère peut-être sans contenu. « Car il est des mystères sans substance, quand le vide autorise toutes les croyances et la projection des désirs comme des espérances », se prévenait-il.

Cette crevasse était aussi un prétexte pour sonder un terrain qu'il n'aurait pu examiner autrement, en d'autres circonstances. L'excitation d'en savoir plus était plus forte que le principe de réalisme qui le ramenait sans cesse à la probabilité de la déception, une cavité ne laissant rien présager de particulièrement extraordinaire, des substructions étant connues depuis longtemps à cet endroit.

Par le passé, l'Alchimiste avait déjà entrepris quelques investigations de possibles souterrains aux abords du château du Rœulx, se référant aux nombreux on-dit locaux. Il savait que ces conduits faisaient l'objet de fantasmes fréquents dans l'imaginaire collectif, apparaissant souvent dans les légendes et les traditions orales rattachées aux monuments et sites anciens. Il n'était pas un château-fort dont on ne dise qu'il possède un souterrain, souvent d'une longueur démesurée et dont l'emplacement mystérieux aurait été depuis longtemps oublié. Au cœur de ces légendes se trouvait toutefois une parcelle de vérité : de nombreux châteaux-forts, places fortes, églises, villes et villages médiévaux possédaient effectivement des structures souterraines à des fins diverses. Il pouvait s'agir de refuges, de passages d'évasion ou encore d'installations militaires tactiques. Certains étaient tout simplement des réseaux de caves s'étendant sur plusieurs niveaux, tandis que d'autres étaient des carrières souterraines ayant autrefois fourni la pierre nécessaire à la construction des édifices en surface. Si certains conduits souterrains semblaient avérés dans le cas du château du Rœulx, rien à ce jour n'avait pu être vérifié aux abords de la petite villa de Sotteville.

Il suffirait aujourd'hui de peu de choses pour détecter de telles

structures. L'archéologie moderne disposait de techniques de repérage performantes telles que le géoradar, dont les ondes permettaient de visualiser les couches du sol et de révéler des structures invisibles, ou le lidar, une technologie laser aéroportée permettant la création de cartes topographiques détaillées, mettant en lumière des vestiges enterrés. La spectroscopie, la thermographie infrarouge et la télédétection satellitaire offraient autant de possibilités de révéler d'anciens mondes enfouis et contribuaient à une exploration plus approfondie du passé par l'archéologie. Si cet appareillage technique complexe était l'affaire des spécialistes, les radars de sol étaient, eux, facilement accessibles à la location. L'Alchimiste ne disposait cependant ni du budget nécessaire, ni des autorisations, ni même des raisons légitimes pour en faire usage. Il lui restait la possibilité d'une exploration « à l'ancienne » : la prospection audacieuse du terrain par intrusion physique, aussi risquée soit-elle. D'une nature prudente, vertu cardinale à laquelle il se tenait quand les circonstances le permettaient, l'Alchimiste ne pouvait se résoudre à prendre ce risque.

Pour en avoir le cœur net, il avait contacté un ami de longue date, par ailleurs confrère, que le groupe nommait avec une pointe de taquinerie l'Informagicien. Habile dans la manipulation de techniques de captation, de traitement et de restitution des images et des sons, il avait à de nombreuses reprises mis son savoir-faire au service de la confrérie, entre autres associations rhodiennes. Récemment, il s'était illustré par l'utilisation d'un drone compact équipé d'une caméra stabilisée pour la prise de vue aérienne d'événements, de sites naturels et du patrimoine bâti local. C'est cet outil que l'Alchimiste envisageait d'utiliser dans la trouée de Sotteville, ayant constaté à la lumière de sa lampe que le conduit s'enfonçait sur plusieurs mètres parallèlement à la surface du sol. Il était pleinement conscient de la précarité de sa méthode d'investigation, mais il devait se contenter des moyens du bord. Il avait toujours affectionné la magie du bricolage et des systèmes D, qui sollicitaient davantage de ressources créatives que les solutions « toutes faites ». Et il s'accommodait parfaitement de ce statut d'explorateur du dimanche.

Il avait réussi à convaincre son ami de l'intérêt potentiel de la trouvaille. La curiosité excitée, l'Informagicien avait consenti à se prêter au jeu en tentant un vol expérimental dans la cavité, même si celui-ci

pouvait ne révéler que peu de choses. Relever ce défi incitait à l'ingéniosité et à se mesurer à l'inconnu d'une région qu'il chérissait, ce qui ne lui déplaisait nullement ; voilà qui ajoutait une touche de piquant aux missions que cet artisan de l'infographie et de la régie audiovisuelle accomplissait habituellement pour le compte de l'administration communale et de l'office du tourisme du Rœulx.

Par un samedi après-midi venteux, les deux confrères s'étaient rendus à Strépy pour accéder à l'enclos de Sotteville. L'avantage du site, malgré sa petite surface, était d'être abrité des regards, ceint par un haut mur. Ils s'étaient installés à proximité de la trouée du sol, qui, après avoir été dégagée, révélait une ouverture d'environ cinquante centimètres de haut sur septante centimètres de large. Le conduit obscur se poursuivait de façon certaine sur plusieurs mètres. Il fallait introduire le drone et tenter de le faire progresser dans cet espace exigu, malgré une hauteur qui semblait ne pas dépasser le mètre quatre-vingts. Si la force du vent ne permettait pas le vol de l'appareil à l'extérieur, le conduit abrité, lui, en autorisait l'expérience.

L'Informagicien installa son ordinateur au bord du plancher de fortune aménagé par-dessus le renforcement, et fixa une minuscule caméra ainsi qu'une lampe LED sur le drone, nécessaire à une navigation en un espace d'un noir d'encre. L'image serait en temps réel diffusée sur l'écran, et enregistrée. Avec un brin d'ironie, il confia à son ami qu'il l'espérait bien assuré dans le cas où il arriverait malheur à son appareil. « Si on trouve quelque chose là-dessous, on partagera l'intérêt de la découverte », plaisanta l'Alchimiste. « Et si on ne trouve rien ? » s'amusa son confrère. « On partagera le secret d'avoir essayé » conclut l'Alchimiste, tout en déroulant un fil nylon lesté d'un plomb, qu'il fixa à l'appareil. Ce fil léger leur permettrait de récupérer l'engin si celui-ci venait à s'immobiliser dans le boyau.

Après avoir effectué quelques tests de vol dans l'espace de la cour, l'Informagicien déposa l'appareil à l'entrée du conduit, là où de la terre et des gravats s'étaient amoncelés depuis la surface. Tous deux scrutèrent l'écran. La pénombre de la galerie rendait la résolution de l'image particulièrement mauvaise, malgré la lampe LED qui n'offrait qu'une visibilité réduite. On peinait à en discerner le sol, les murs et le plafond. « Ça va être chaud » souffla le pilote, qui sans quitter l'écran des yeux

tenait fermement sa télécommande. Après un long silence d'hésitation et de concentration, durant lequel on n'entendait que le bruissement des branches et des premières feuilles de saison soumis au mouvement du vent, il fit décoller l'appareil. Il tentait de le maintenir aussi bas que possible, pour longer le sol sans heurter le plafond, et s'assurer du repère visuel de la surface ainsi éclairée. Après quelques accrocs, l'engin se stabilisa, et son pilote le fit doucement avancer. Les yeux rivés sur l'écran, l'Alchimiste sentait son cœur battre, comme un enfant s'amuse d'un jeu qu'il a lui-même inventé. « Vas-y doucement » dit-il à son ami, du bout des lèvres.

Le drone avait progressé de quatre ou cinq mètres en ligne droite. L'image ne révélait rien au-delà de deux mètres, sinon une obscurité sans fond. La seule option était de continuer, en espérant que le conduit n'allait pas soudainement obliquer, ce qui rendrait la manœuvre plus complexe. Une fois passée la vingtaine de mètres, l'Alchimiste avait acquis la certitude qu'il ne s'agissait ni d'un silo ni d'un simple couloir de cave, mais bien d'une galerie permettant de cheminer sous terre. Mais sur quelle distance ?

Tout en demeurant concentré, peinant à saisir qu'il avait sous les yeux, l'Informagicien déclara qu'il ne pourrait avancer indéfiniment, s'inquiétant d'une éventuelle perte de signal entre la télécommande et le drone, qui prudemment poursuivait sa progression dans le boyau au sol jonché de terre, de pierres, et ça et là de flaques d'eau. L'Alchimiste n'en croyait pas ses yeux. L'image était indistincte, mais il la lisait d'instinct comme un échographiste décèle sur son écran l'indiscernable dans son exploration médicale par ultrasons.

Ils ne savaient s'ils avaient parcouru trente, quarante ou cinquante mètres. Cette avancée semblait à la fois trop rapide et interminable. L'Alchimiste percevait que son ami ne partageait pas son excitation, inquiet par la manœuvre en cours et par l'incertitude de la profondeur. « Je vais devoir faire marche arrière » lança-t-il. Silencieux, l'Alchimiste ne savait que répondre, conscient qu'il ne pouvait laisser l'engin s'enfoncer indéfiniment dans ce passage qui ne semblait mener nulle part. Mais nulle part n'était pas une option. Ce passage menait nécessairement quelque part. Il reliait assurément la bâtisse à un autre endroit, ou, à tout le moins, à une sortie condamnée, auquel cas le drone devait

finir par buter contre une masse de terre obstruante ou un mur.

À cet instant l'appareil heurta un obstacle ; le pilote, surpris, en perdit le contrôle. L'écran affichait un chaos de surfaces indistinctement éclairées. Le drone tomba au sol et s'arrêta. « Merde » jura-t-il. Ni l'un ni l'autre n'avait saisi la nature de l'obstacle, et ils demeurèrent silencieux un moment. « Tu peux redécoller ? » demanda finalement l'Alchimiste. « Oui, mais à présent, impossible de savoir dans quelle direction aller. Où est l'avant ? Où est l'arrière ? » C'était comme de conduire à l'aveugle.

Ils décidèrent de faire repartir l'engin dans une direction : au mieux il reviendrait, au pire il continuerait à s'enfoncer plus loin dans le couloir. Secrètement, c'était cette deuxième possibilité qui convenait à l'Alchimiste, désireux d'en voir davantage. Le drone décolla verticalement, avança un peu, puis rencontra un nouvel obstacle. Son pilote n'eut pas le temps de le redresser ; l'appareil chuta. L'image se brouilla. « On n'y voit plus rien » commenta l'Alchimiste à son ami qui tentait désespérément de relancer l'appareil, en vain. Immobilisé, le drone ne réagissait plus. L'image ne donnait à voir qu'une tache jaune et blanche dans une masse sombre. « De l'eau », supposa l'Alchimiste. « Je crois que tu es tombé dans de l'eau ». Tout en jurant, son confrère tentait la relance de l'engin, qui restait hors de contrôle. « Ce n'est pas étanche » s'inquiétait-il. « Si l'appareil est immergé dans l'eau, il ne pourra pas repartir ». « Vite, tire sur le fil » lança-t-il à l'Alchimiste, qui n'avait pas songé plus tôt à cette option, fixé sur l'écran et sidéré par la situation. En se tournant vers l'entrée du conduit où il avait fixé la bobine, il s'aperçut qu'il était trop tard. L'entièreté de la ficelle s'était déroulée, et avait disparu dans le silence ténébreux de la béance obscure.

*

L'Alchimiste ne cessait de repenser à la malheureuse expérience de cette après-midi. Il s'était attardé avec son ami pour faire le bilan de l'opération, et surtout pour s'excuser du dégât occasionné, promettant de rembourser l'appareil disparu. Déconfit et dépité, son confrère avait accepté de prendre un verre au Rœulx, alors que la soirée doucement s'annonçait. Il retrouva des couleurs et le sourire après un deuxième verre de

Grand Cru, et ensemble ils spéculèrent sur la nature de leur découverte. Car ils avaient tout de même fait une trouvaille d'importance : l'existence d'au moins un souterrain au départ de Sotteville. La discussion portait également sur la révélation de ce couloir : fallait-il en communiquer l'existence, et si oui à qui ? Ce passage avéré suffirait-il à motiver un avis de l'administration favorable à une investigation en bonne et due forme ? Sans parvenir à la moindre conclusion, ils s'entendirent sur le fait de ne pas ébruiter la chose, temporairement, et de garder pour eux ce demi-échec.

Ce qui travaillait le plus l'Alchimiste était la question de la distance. Le fil qu'il avait utilisé devait à tout le moins mesurer cinquante mètres. Il était persuadé que cette longueur suffirait à maintenir le lien avec le drone, ne songeant pas parcourir une telle distance sous la terre.

Une fois que son ami fut parti, il examina sur son téléphone portable les vues satellites de la ferme de Sotteville, tentant de deviner la trajectoire qu'avait suivie l'appareil en ligne droite depuis l'ouverture du souterrain. S'il ignorait où ce couloir menait, il commençait à en avoir une possible idée. Il lui fallait trouver le moyen de la vérifier.

VIII

À la lueur blafarde de son téléphone portable, l'Alchimiste avançait d'un pas hésitant. Il avait à peine parcouru dix mètres lorsqu'il se retourna vers l'entrée de la galerie qu'inondait la lumière d'avril, regrettant déjà de s'être aussi effrontément aventuré dans l'étroit conduit. Sa hauteur n'excédait pas deux mètres et sa largeur un mètre cinquante. L'obscurité enveloppait l'Alchimiste qui s'efforçait de chasser la sensation de claustrophobie qui déjà l'envahissait. « Benjamin ! » lança-t-il. « Reviens immédiatement ! »

Par excès de zèle ou volonté d'impressionner, le stagiaire s'était risqué à explorer l'entrée du couloir, en s'y glissant sous le regard de ses camarades. De retour à la Ferme, ceux-ci en avaient alerté l'Alchimiste, qui, ne trouvant pas l'individu, s'était en quelques enjambées précipité à Sotteville. Depuis l'entrée, il avait lancé plusieurs appels au stagiaire, sans jamais recevoir de réponse. Anxieux de ce qui pourrait arriver dans ce tunnel fragilisé par le poids des siècles, et craignant que sa responsabilité ne soit mise en cause, il avait décidé de se glisser dans l'ouverture pour s'assurer qu'aucun malheur n'était arrivé. Mais seul le silence répondait à ses appels répétés.

L'Alchimiste se rappela soudain ce principe de base de la sécurité selon lequel prime l'intégrité du secouriste lui-même, afin d'éviter une situation où deux personnes pourraient avoir besoin de secours. En assurant en premier lieu sa propre protection, le secouriste peut mieux aider la personne en détresse sans aggraver la situation. Incapable de maîtriser sa raison, et attiré par le mystère de la béance, il fit fi de ce principe de base. « Au diable la prudence » se jeta-t-il à lui-même, évacuant de ce fait cette vertu cardinale à laquelle il avait pour habitude de se tenir, estimant qu'il n'avait d'autre choix que de retrouver le stagiaire

et de le mettre hors de danger. Peut-être aussi y voyait-il, plus opportunément, une occasion forcée d'explorer le boyau.

Pas à pas il progressait sur un sol jonché de terre et de cailloux, alternant avec des flaques d'eau, laquelle devait certainement ruisseler des murs qui dévoilaient la simplicité brute de la construction en moellons grossiers. Ils semblaient secs par endroits, poisseux à d'autres. La lumière faiblissait derrière lui et il décida de presser le pas, pensant qu'il serait plus vite sorti s'il ne se perdait pas en réflexion, la situation devenant de plus en plus anxiogène. Il avait parcouru une trentaine de mètres quand il lança un nouvel appel au stagiaire, qui ne donnait toujours aucun signe de vie. Il continua d'avancer et remarqua au sol une ligne qui scintillait sous la lumière de son téléphone, et reconnu le fil de nylon que le drone avait emporté quelques jours plus tôt. Il s'arrêta net quand il crut apercevoir une silhouette une quinzaine de mètres devant lui. La lumière éclaira une masse fixe et indistincte. « Benjamin ? » appela-t-il. Dans le silence pesant, on aurait presque entendu le cœur de l'Alchimiste lui frapper la poitrine, quoiqu'il s'efforçât de garder son calme. À son approche, la masse se dessinait plus précisément sous la lumière qui révéla une traverse de pierre oblique, obstruant le passage, encombré par un tas de pierres. Une partie du plafond s'était là effondrée. Il craignait que cet éboulement soit récent et que le stagiaire ait pu en être victime, mais cette pierre massive semblait s'être détachée il y a fort longtemps, et l'effondrement n'était que partiel. Le long de ce linteau s'écoulait au goutte à goutte un léger filet d'eau, qui au sol formait une large flaque spongieuse. Un cri retentit au loin. Il ne venait pas du fond du tunnel mais de l'entrée. L'Alchimiste se retourna et reconnut la voix de l'ouvrier en charge du chantier, qui l'appelait en un écho assourdi par l'acoustique du couloir. « Je suis là ! » répondit l'Alchimiste. « Je cherche Benjamin ! » « Benjamin est ici ! » répliqua l'ouvrier. « Il n'y a personne dans ce tunnel ! » À cette nouvelle, l'Alchimiste fut traversé d'un intense soulagement, le délivrant du poids oppressant de l'angoisse. Il prit une profonde inspiration, et s'apprêta à rebrousser chemin quand son pied cogna un objet. Il abaissa le faisceau lumineux de son téléphone. C'était le drone, qui gisait en partie dans l'eau. Il avait dû heurter le linteau qui entravait le passage. Il s'abaissa pour le ramasser. « J'en connais un qui sera surpris de voir ce que je lui ramène », pensa-t-il.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'exploration impromptue du tunnel. Ayant constaté la relative robustesse de l'ouvrage, l'Alchimiste avait entrepris de retourner investiguer l'endroit en prenant cette fois les précautions nécessaires. Il y installait à présent des étançons, en se demandant toutefois si cette apparente bonne idée était réellement raisonnable. Il en avait emprunté six et les avait acheminés à l'endroit du linteau effondré, pour, à l'aide de quelques poutres, renforcer cette section fragilisée du couloir souterrain. Dehors, il percevait la voix de ses deux confrères. « Un qui travaille, deux qui regardent » pensa-t-il, s'adressant à lui-même cette plaisanterie populaire à l'égard des ouvriers communaux. Il avait mis ses deux amis dans la confiance, parce qu'ils avaient été plus ou moins volontairement impliqués dans ses récentes incursions en terrains inconnus. Et, surtout, il avait besoin d'assistance pour cette tâche qui présentait un risque non négligeable. La présence du Semeur et de l'Informagicien lui était donc rassurante.

Les étançons installés, il vérifia la solidité de l'installation et retourna à l'entrée du couloir, pour se munir du matériel nécessaire. Ses amis, qui le regardaient émerger de la trouée, lui demandèrent, sceptiques, si cette expédition souterraine était une idée judicieuse. « Nous verrons si cela valait le coup » répliqua l'Alchimiste.

Il avait enjoint à ses comparses de se tenir à l'extérieur et de maintenir la communication, pour veiller à ce qu'aucun malheur ne survienne sous terre. Son téléphone portable ne captant aucun signal dans le conduit, il avait emporté deux talkies-walkies de chantier. Soucieux de documenter l'exploration, l'Informagicien avait équipé le casque de son ami d'une caméra d'action connectée, lui permettant d'assister à distance à ce voyage dans l'inconnu. L'Alchimiste glissa ses affaires dans l'ouverture, et y disparut de nouveau. Il fixa l'extrémité d'un mètre déroulant à un crochet d'ancrage planté dans les gravats de l'entrée, endossa son sac, alluma la lampe et se mit en marche.

Parvenu à l'endroit du linteau effondré et du plafond étançoné, il prit soin de contourner la pierre robuste avant de poursuivre d'un pas prudent. La puissance de la torche qu'il avait emportée lui permettait de voir à présent sur une plus longue distance, et la galerie semblait ne pas avoir de fin. Son talkie-walkie s'alluma ; l'Informagicien venait déjà

aux nouvelles. L'Alchimiste l'informa qu'il venait de franchir l'obstacle, et qu'il continuait à avancer. Il eut la sensation désagréable de ses poils se hérissant au fur et à mesure de l'avancée.

Il poursuivit sa progression, et observa que le sol devenait de plus en plus sec. Le ruban du mètre déroulant indiquait une distance parcourue de quatre-vingts mètres. Cela le confortait dans la direction prise et la destination possible du couloir. Si ce qu'il avait estimé était exact, il devrait être fixé dans une quarantaine de mètres. Il prit le temps d'observer la maçonnerie de pierres sèches, se questionnant sur la datation de l'ouvrage, et surtout sur la raison de sa construction. L'étroitesse du lieu lui inspirait une multitude de secrets gardés, confinés par ces murs séculaires. À chaque pas, la terre froissée faisait écho aux murmures des siècles écoulés. Il ressentait un privilège sans égal de fouler le sol d'une galerie que personne n'avait empruntée depuis peut-être un millénaire, sinon plus.

Soudain, le faisceau de la lampe frappa des obstructions noircies, une vingtaine de mètres devant. Nonante-cinq mètres le séparaient de l'entrée. Il approcha pour constater des vestiges de bois en travers du passage, lequel formait un angle léger vers la droite. De son gant il frotta le bois noirci par l'humidité, lequel s'effrita en une poudre qui se dispersa aussitôt dans le faisceau de lumière. L'Alchimiste examina le plafond de la galerie, qui ne semblait pas avoir souffert. Cette structure en ruines ne donnait pas l'impression d'avoir eu de fonction portante ; peut-être était-ce le vestige d'une ancienne porte. Il en poussa délicatement la partie supérieure, qui s'effondra immédiatement en se désintégrant dans un nuage de poussière. L'Alchimiste toussa. « Tout va bien là-bas ? » s'inquiéta son confrère, sur le canal audio dont les ondes paraissaient faiblir. « Oui, pas d'inquiétude, juste un peu de poussière » le rassura son ami. « Je suis parvenu à un angle, un tournant qui oblique vers la droite ». « Combien de mètres ? » « Environ nonante-cinq » répondit-il, avant d'ajouter « Je vois que le couloir se poursuit, au moins sur une vingtaine de plus ». Sur ces mots, il enjamba les débris et reprit sa marche dans les profondeurs.

Il lui sembla soudain que le sol s'arrêtait net, une dizaine de mètres plus loin. Le ruban indiquait une distance de cent-dix mètres. Il fit halte et comprit que le couloir débouchait sur un escalier. Son cœur se mit à battre d'une intensité folle. Il respira profondément et avança

jusqu'à la première marche de la descente abrupte, qui semblait en compter une vingtaine. « Je descends un escalier » prévint-il. Il perçut une réponse indistincte, dans un crépitement peu audible. Il n'y prêta pas d'attention, hypnotisé par l'escalier qui lui faisait face, dans un mélange de fascination, d'émerveillement et de terreur. Il se demanda ce qui l'avait poussé à s'aventurer ainsi dans les entrailles de la terre, et s'il était prudent de s'y enfoncer davantage. Il descendit prudemment de plusieurs mètres, le souffle suspendu, avant de s'immobiliser, tremblant, ébahi, le regard médusé.

Il se tenait sur le seuil d'une salle que le faisceau de la lampe éclairait peu à peu, laissant deviner un espace qui devait mesurer approximativement sept mètres sur six. Voûté, le plafond devait atteindre quatre mètres de hauteur. L'ensemble était constitué de pierres taillées, pour certaines assemblées au moyen d'un mortier. N'en croyant pas ses yeux, l'Alchimiste peinait à avancer ; il s'efforça de reprendre ses esprits. Son intuition ne l'avait pas trompé : il avait parcouru quelques cent-vingt mètres vers l'ouest, ce qui logiquement l'avait mené sous l'église Saint-Martin, face à la cure.

Il savait que cette découverte ne pouvait être dissimulée, et qu'elle serait rapidement rendue publique, étudiée et valorisée. Mais en cet instant, ce qui lui importait était de jouir pleinement du privilège de la mise au jour, en cet endroit enfoui, tenu secret, oublié. Tout en s'assurant que le lieu ne présentait pas de danger *a priori*, il s'y déplaça et prit une série de clichés, à la lumière de sa lampe. Dans la pénombre sépulcrale, le lieu pouvait sembler aussi terrifiant qu'apaisant. Mais l'élément qui par-dessus tout attirait son attention était, au centre de la salle, un autel de pierre massif. Son plateau présentait un renforcement, une trouée d'une vingtaine de centimètres de côté. Sur les faces latérales, on devinait d'anciennes inscriptions, ainsi que des figures stylisées et différents symboles, parmi lesquels un chrisme, ainsi qu'un soleil à quatre rayons. L'Alchimiste retira ses gants pour effleurer de ses doigts ce témoignage du passé, avant de prendre du recul pour mieux appréhender la pièce dans son ensemble.

Malgré son inquiétante étrangeté, l'atmosphère du lieu était empreinte d'une solennité sacrée. L'air était sec et frais, chargé d'un léger parfum de pierre usée par le temps.

L'Alchimiste savait que l'église Saint-Martin avait été largement restaurée dans le courant du XVII^e siècle, mais que la vieille tour d'entrée, orientée vers l'est, était d'origine plus ancienne. Sa base de moellons datait du XI^e siècle et avait été rehaussée en pierres au XVII^e. Les maçonneries étaient donc romanes jusqu'à hauteur du premier étage. À cet endroit, en façade, on percevait toujours un arc en plein cintre condamné par un mur de briques, dans lequel était percée la porte d'entrée. Ces constatations suffisaient à prouver que la tour d'entrée actuelle était à l'origine une tour de presbyterium, c'est-à-dire l'espace réservé au clergé, autrement dit le chœur, et que le grand arc de la façade s'ouvrait primitivement sur une abside. La démolition de cette dernière avait converti la tour centrale en tour de façade. Le rez-de-chaussée de la tour était toujours couvert d'une voûte d'arêtes, aux pilastres visibles, couronnés, vers la nef et l'ancien chœur, d'une imposte à cavet, faisant retour sur les faces latérales. L'église initiale était donc orientée vers l'est, et non vers l'ouest comme elle l'est actuellement. Ces éléments avaient conforté l'Alchimiste dans l'hypothèse de l'existence d'une crypte sous le chœur initial, à laquelle menait la galerie empruntée. S'agissait-il cependant d'une crypte du XI^e siècle, ou pouvait-on imaginer qu'elle fût antérieure ? S'il était impossible de situer exactement dans l'histoire l'époque à laquelle avait été construite la première église de Strépy, il était à supposer que Madelgaire avait pu faire construire, à proximité immédiate de la villa de Sotteville, un oratoire qui, après l'invasion des Normands vers l'an 800, fut reconstruit et agrandi pour devenir la première église du village. L'accès depuis Sotteville à cette salle enfouie pouvait attester de cette fondation ancienne, du VII^e siècle.

L'Alchimiste songea qu'il devait exister une autre entrée, permettant d'accéder à ce lieu depuis l'oratoire ou l'église primitive. Il longea les murs et trouva, dans l'angle opposé à l'escalier, la trace d'un encadrement de porte dont l'ouverture avait été scellée, précédée de deux marches attestant de l'existence d'un escalier condamné.

Il saisit un mètre et son carnet pour effectuer quelques métrés et croquis schématiques de la salle, quand son talkie-walkie se mit à crépiter. L'Alchimiste perçut une voix inquiète, sans discerner le contenu du message. Ses confrères devaient s'affoler de n'avoir aucune nouvelle. Il avait perdu la notion du temps dans l'enchantement de la trouvaille, et avait omis de les en informer. Il lui fallait rassurer ses amis, d'autant que

le signal vidéo devait lui aussi s'être interrompu. Il ramassa ses affaires, se retourna une dernière fois pour observer la pièce, et avec un sourire de satisfaction, remonta l'escalier.

*

Ils avaient été pris au dépourvu. Quand la grille du porche s'entrouvrit, le Semeur et l'Informagicien discutaient vivement devant la trouée, s'inquiétant de la coupure de transmission et espérant que rien ne soit arrivé à leur ami. Plus les minutes s'écoulaient, plus l'angoisse gagnait l'un, que l'autre, tout aussi nerveux, tentait de rassurer. La voix du docteur Bovy les arracha à leur conversation. Ils se retournèrent, et se figèrent devant l'homme qui approchait, l'air intrigué. « Que faites-vous là ? » Les deux confrères se regardèrent, perplexes. Le Semeur expliqua promptement être un collègue de l'Alchimiste, et qu'ils étaient venus inspecter les travaux. « Je pensais qu'il fallait attendre les recommandations de l'expertise », répliqua, suspicieux, le docteur, qui les questionna sur la présence de l'Alchimiste. Les confrères se regardèrent à nouveau, embarrassés, avant de se tourner vers le trou. « Ne me dites pas qu'il est entré là-dedans ? » s'emporta-t-il.

Après un moment d'hésitation, le Semeur prit une fausse mine rassurante ; il s'apprêtait à improviser n'importe quelle tirade pouvant couvrir la disparition de leur ami, quand une voix retentit derrière eux. « Et voilà, je ramène le tout intact ! » C'était l'Alchimiste qui, après avoir fait irruption du trou, se dépoussiérait, de quelques coups de main rapides ; il s'empessa de saluer le docteur. Ayant capté depuis l'entrée de la galerie la conversation qui venait de s'amorcer, il avait pris soin d'y laisser son attirail. Il raconta l'épisode du stagiaire téméraire qui, la veille, avait entrepris d'explorer le conduit, en y abandonnant son matériel. De passage sur le site, il était descendu le récupérer, prétextant par ailleurs qu'il s'apprêtait à renforcer le dispositif de sécurité en encadrant le périmètre de rubalise. « Et qu'avez-vous vu là-dessous ? » interrogea le médecin, curieux. « Rien du tout » répondit l'Alchimiste. « Je ne me suis pas attardé, mais il semblerait qu'il s'agisse d'un petit conduit, obstrué un peu plus loin ». Pour masquer davantage encore la situation, il introduisit ses deux comparses, ajoutant qu'il était venu leur faire visiter le lieu en vue d'organiser, dès la fin des

travaux, un événement zythophile dans les salles de Sotteville, tous trois organisant depuis près de deux décennies des rencontres ponctuelles sous la forme d'un bar à bières itinérant, dans la région du Rœulx. « Il me semblait bien que votre tête me disait quelque chose » lança le docteur en tendant la main aux deux confrères, qui lui avaient effectivement été présentés quelques années plus tôt, lors de la visite du site par la confrérie. La discussion prit une tournure plus cordiale pour se terminer par quelques politesses conventionnelles, tandis que l'Alchimiste déroulait un ruban de chantier autour des barrières qui encadraient l'orifice.

Les trois confrères saluèrent le docteur, qui se dirigea vers la bâtisse. Dès qu'il fut entré, l'Alchimiste récupéra discrètement son matériel et endossa son sac, avant de se tourner vers ses amis qui, silencieux, le regardaient, stupéfaits. « Venez, j'ai besoin d'un verre. Et croyez-moi, après avoir entendu ce que j'ai à vous raconter, vous en aurez besoin vous aussi ». Cette confidence suffisait à leur suggérer qu'il était loin de n'avoir « rien » trouvé là-dessous. Bien au contraire.

IX

Il avait rendez-vous à quinze heures, mais il était arrivé en avance pour profiter des ressources de la bibliothèque et s'imprégner de l'atmosphère du lieu, chargé de significations. La bibliothèque des arts et des lettres de l'Université catholique de Louvain avait autrefois été son refuge, son lieu de promenade et d'étude. Elle avait également abrité son bureau lorsqu'il rédigeait sa thèse de doctorat. Plus récemment, il avait été invité à y enseigner, en tant que conférencier suppléant, retrouvant ainsi la mémoire des lieux. Il ne s'était pas attendu à y revenir si tôt, ayant délibérément quitté le cadre rigide de la recherche académique, qui s'accordait peu avec la plasticité de sa pensée expérimentale.

Voilà une heure qu'il parcourait une série d'ouvrages qui auraient pu l'éclairer sur la nature des représentations trouvées sur l'autel de la salle souterraine de Strépy, et plus largement sur l'architecture et les usages de ces lieux durant les premiers siècles du Moyen-Âge. Bien qu'il ait peu de connaissances sur cette période, il s'efforçait de se familiariser avec le sujet par la consultation d'ouvrages spécialisés, mais le champ était large et il ne disposait que de peu d'éléments pour interpréter de façon objective sa découverte. C'est la raison pour laquelle il avait pris contact avec Sarah Dillens, chercheuse médiéviste effectuant un post-doctorat au département d'histoire, d'art et d'archéologie. Spécialisée dans l'architecture religieuse du haut Moyen-Âge et la culture franque, elle avait accepté de rencontrer l'Alchimiste, quoique celui-ci soit resté vague sur l'objet de leur discussion, évoquant une recherche sur le développement des abbayes dans le nord de la France et la Belgique à l'époque mérovingienne, en vue d'une publication dans la revue d'histoire locale du Roëulx, *Nos 5 blasons*.

Les dix derniers jours avaient été d'une grande intensité ; il n'avait cessé de réfléchir au site de Sotteville et à ses liens avec l'église Saint-Martin, du moins dans sa forme primitive. Il était retourné dans la salle souterraine qu'il avait pris le temps d'examiner dans ses moindres recoins. Dans l'ombre de la prudence, il n'avait pas encore communiqué sur la découverte, redoutant que la région ne prenne l'initiative de mener une étude qui pourrait entraîner des restrictions d'accès au lieu. Il avait décidé de faire part de la trouvaille très prochainement, quand les contours de sa signification lui seraient plus clairement apparus.

C'est le sens même d'une crypte en cet endroit qui le questionnait. D'apparence quelconque, le lieu ne laissait aucunement présager d'un intérêt particulier, et la littérature sur l'histoire de la localité n'avait jamais laisser penser qu'elle ait pu revêtir une signification particulière sur le plan du sacré. L'existence d'une crypte du VII^e siècle en cette région serait certes exceptionnelle, mais n'aurait rien d'in vraisemblable. L'apparition des cryptes remontait à l'Antiquité. Ces espaces souterrains conçus pour abriter des reliques, des sépultures ou des autels étaient par nature cachés, comme l'indiquait le mot grec *kríptô*, trahissant la dimension secrète ou à tout le moins voilée de ces lieux de repos de saints et de martyrs. Antérieures ou contemporaines des édifices religieux qui les surmontaient, les cryptes avaient joué un rôle essentiel dans l'architecture ecclésiastique, servant de fondations au chœur, compensant des pentes et soutenant la structure des églises supérieures. Leur histoire était marquée par des édifications complexes à l'époque romane, parfois détruites lors de reconstructions ultérieures. Au fil du temps, les cryptes avaient ainsi été cachées, détruites ou redécouvertes, contribuant à l'histoire et à la diversité architecturale des édifices religieux. Mais par-delà la curiosité architecturale et les fonctions funéraires, liturgiques et dévotionnelles possibles de la chambre souterraine de Strépy, c'est la nature des inscriptions et des symboles ornant son autel qui retenaient son attention.

L'air de la *P'tite Gayole* retentit depuis le clocheton surmontant le pignon de la faculté de théologie, signalant l'heure du rendez-vous. L'Alchimiste rassembla ses affaires et se rendit par les couloirs labyrinthiques de la bibliothèque jusqu'au département d'histoire, où se trouvait le bureau de Sarah Dillens.

L'échange était engagé depuis une dizaine de minutes quand l'Alchimiste sonda la chercheuse sur l'existence de cryptes d'époque mérovingienne dans la région. Celle-ci expliqua qu'en dehors des cryptes romanes, les exemples connus avant l'an mil étaient rares, particulièrement au nord de l'Île de France. Le plus souvent on trouvait des caveaux funéraires, consistant en des constructions maçonnées situées en sous-sol d'églises ou de chapelles afin d'accueillir des cercueils ou des sarcophages directement posés au sol ou disposés dans des cavités aménagées dans les parois. Elle mentionna en outre pour la période mérovingienne le cas de l'église Saint-Rémy de Stenay, sous le chœur de laquelle fut enterré Dagobert II, en une crypte construite à base de débris gallo-romains. Son corps y fut redécouvert et exhumé en 872, soit deux siècles après sa mort, par Charles II le Chauve, roi des Francs, qui en le canonisant marquait le début de la reconnaissance religieuse de la figure du roi mérovingien. Seul le portail de style gothique primitif, datant probablement du XIII^e siècle, avait survécu aux aléas du temps. Remonté pierre par pierre, dans une cave transformée en crypte sous un immeuble du centre-ville, il était toujours conservé et valorisé par l'association du Cercle Saint Dagobert II. Cet endroit était connu de l'Alchimiste, qui, pour approcher au mieux de son sujet, tenta d'orienter la conversation.

Il évoqua l'évolution du culte des saints, qui avait gagné en importance au VII^e siècle dans ces régions, participant à leur christianisation. Il cherchait secrètement à déterminer si la crypte, dont il ne souhaitait encore rien révéler, avait pu être associée à cette tendance visant à établir des racines durables pour une religion en plein développement, en des territoires encore résiduellement païens. La chercheuse le conforta dans cette hypothèse, expliquant que le VII^e siècle avait effectivement été marqué par l'émergence de fondations monastiques, largement encouragées par les dynasties mérovingienne et carolingienne. L'abbaye de Nivelles, fondée en 648 par Itte et sa fille Gertrude, en était sans doute l'exemple le plus célèbre. La création de ces nouvelles structures pour encadrer les fidèles avait grandement contribué à l'essor du culte des saints, à une époque où la christianisation devait encore renforcer sa présence sur des territoires faiblement

urbanisés. Bien que l'apparition de cryptes puisse avoir été liée à cette tendance, la chercheuse soulignait qu'elle n'avait pas suffisamment étudié la question que pour y répondre raisonnablement. Elle ajouta que si la crypte de la collégiale romane de Nivelles datait du XI^e siècle, la première église mérovingienne, bâtie vers 650, abritait déjà les caveaux funéraires de la première communauté religieuse de l'abbaye, ce qui toutefois était à différencier d'un culte aux reliques au fort pouvoir d'attractivité et de légitimation.

L'Alchimiste présenta à la jeune chercheuse un dessin figurant les symboles trouvés sur l'autel et la questionna sur le sens possible de cette combinaison de formes. Elle saisit le papier qu'elle inspecta dans un froncement de sourcils, et resta silencieuse un moment. Elle interrogea l'Alchimiste sur l'origine de ces images, soulignant que la signification des symboles trouvait son éclairage dans le contexte historique qui les entourait. Préparé à cette question, il prétendit avoir tiré ce document des archives de Jean Germain, ancien bourgmestre de Fosses-la-Ville, décédé quelques années plus tôt. L'absence de toute annotation le laissait dans l'ombre quant à leur provenance, mais leur datation entre les VII^e et le X^e siècles lui semblait probable, expliqua-t-il.

Germain avait été une figure emblématique de la confrérie Saint-Feuillen de Fosses, rattachée à la collégiale du même nom, érigée à l'emplacement du monastère établi par le moine irlandais, qui y fut inhumé après son décès dans les environs du Rœulx. C'est lui qui, autrefois, avait initié l'Alchimiste à la sourcellerie et à la radiesthésie des lieux sacrés – une pratique en laquelle il n'avait jamais accordé foi, demeurant sceptique et rétif.

La chercheuse leva les yeux. Ses sourcils semblèrent sauter par-dessus les cercles de ses lunettes aux fines montures champagne, et ses lèvres affichèrent une moue décontenancée. Elle lança à l'Alchimiste un regard perplexe et de sa main rejeta une mèche de cheveux châtons derrière son oreille. « Je ne peux pas vous éclairer sur ces représentations, qui sont coutumières de nombreuses régions et époques. Sans contexte, pas de lecture possible ». L'Alchimiste s'attendait à une telle réaction, mais il avait fait le choix de taire la provenance du bas-relief. Il lui fallait manoeuvrer habilement pour extorquer à son interlocutrice quelques informations éclairantes, au risque de repartir sans le moindre indice de recherche.

Il se risqua à présenter un second croquis, représentant cette fois l'autel qu'ornait le bas-relief. Cette vue intrigua manifestement l'historienne, qui se prononça immédiatement sur la nature de l'objet. « C'est un autel reliquaire, ou autel-cippe », affirma-t-elle. Elle pointait du doigt la cavité sur la table, qui devait autrefois être fermée par un revêtement de bois ou de pierre, et abriter des reliques. Ces tables ou colonnes, creusées pour recevoir des restes sacrés, témoignaient de l'importance d'un lieu, expliqua-t-elle, tout en lui conférant une certaine légitimité. Désireuse d'en savoir plus, la chercheuse se dit intéressée par le dessin et les archives dont il était issu. La recherche qu'elle menait actuellement consistait en une étude comparative de la conception et de la symbolique des églises franques du VI^e au IX^e siècle, mettant en lumière l'impact des migrations dites barbares sur la région étudiée. L'évolution des autels-reliquaires en faisait partie. L'Alchimiste promit de lui envoyer les éléments à sa disposition et enchaîna rapidement pour se détourner du sujet de la provenance des documents.

« Ce chrisme, et ces étoiles à quatre rayons, comment pouvons-nous les interpréter dans nos régions, durant le haut Moyen-Âge ? » La médiéviste expliqua que le symbole du chrisme, formé des lettres grecques X (chi) et P (rhô), premières lettres du mot Christ, datait du christianisme primitif. Il avait abondamment été utilisé comme signe liturgique et ornemental dans le monde chrétien, avant l'usage répandu de la croix. Si la croix renvoyait explicitement à l'instrument du supplice du Christ, les premiers siècles du christianisme avaient évité de représenter l'épisode de la Crucifixion, jugé déshonorant. L'acceptation de cet événement et la croyance paradoxale en la mort d'un être à la fois Dieu et homme sur une croix, autrefois un châtiment réservé aux traîtres et aux esclaves, avaient pu susciter l'incompréhension. D'autres symboles avaient alors dominé le langage visuel, comme le poisson, *ich-tús* en grec, soit l'acronyme de *Iēsoûs Khristòs Theoû Uiós Sôtēr*, « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur ». L'utilisation du signe de la croix dans l'iconographie chrétienne n'avait pris de l'importance qu'à partir du IV^e siècle. À cette époque, les symboles du chrisme et de la croix coexistaient dans le répertoire iconographique, jusqu'à ce que le chrisme ne soit dès le V^e siècle peu à peu délaissé au profit de la croix, quoiqu'il n'ait pas totalement disparu. Quant au soleil à quatre rayons, poursuivit-elle, c'était une variante de la croix ou roue solaire, qui pouvait s'interpréter

comme une survivance d'un motif central du symbolisme de nombreuses sociétés païennes. On avait pu l'appeler croix solaire, croix païenne, croix de roue, croix d'Odin pour les Nordiques, croix de Woden pour les Germains, croix de Tengri pour les peuples d'Asie centrale, croix de Taranis pour les Celtes, croix de sainte Brigide en Irlande et Kutsuwa-mon au Japon. « Sans contexte, renchérit-elle, pas d'interprétation du signe possible ». L'Alchimiste acquiesça. Elle reprit en précisant qu'au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen-Âge, ce symbole avait pu attester de la continuité de pratiques culturelles entre le monde païen et le monde chrétien.

Dans sa recherche autour de l'énigmatique Ampolline, l'Alchimiste avait constaté combien la christianisation de ces régions avait été un processus assez long, le christianisme ne s'imposant qu'à partir des VI^e et VII^e siècles. Les prédicateurs, dans leur entreprise d'évangélisation, avaient durant cette période « assimilé » des pratiques païennes, surtout dans les campagnes. Le développement du culte des saints avait ainsi constitué l'une des réponses que l'Église avait apportées à partir des IV^e et V^e siècles à la survivance du paganisme : plutôt que de lutter de manière frontale contre les cultes naturistes et leur adoration du soleil, des arbres, des pierres, des sources et des cours d'eau, qui seront fermement condamnées par le concile de Nantes en 658, les prédicateurs s'étaient adaptés aux réalités locales, en les associant à la figure de saints. Il semble que sur le territoire belge, cette assimilation culturelle ait été utilisée abondamment. L'appropriation et le détournement de lieux sacrés et de signes visuels ancrés devaient obéir à une même logique.

« Quant à l'abeille, ajouta-t-elle, c'est un élément assez rare en iconographie, mais, une fois encore, il faudrait la situer dans un contexte donné ». L'Alchimiste fronça des sourcils et se redressa sur sa chaise. « L'abeille ? » La chercheuse le fixa et lui tendit le papier. « Là, ce motif grossièrement stylisé... une partie oblongue qui figure l'abdomen, le thorax et la tête, prolongé de deux ailes ». L'Alchimiste n'en croyait pas ses yeux. « Je pensais à une fleur de lys », admit-il, confus. L'historienne laissa s'échapper un petit rire, possiblement railleur, en ajoutant qu'une fois encore, tout dépendrait peut-être du contexte. « Mais puisque vous vous attachez à l'art mérovingien... », reprit-elle, suggérant qu'il devrait, en tant qu'amateur de cette période, être familier du motif.

Constatant la perplexité que son visage trahissait, elle poursuivit. L'abeille, lui apprit-elle, était chargée de symbolisme en héraldique, en ayant tour à tour été associée à la résurrection, à l'immortalité, à la royauté, à la sagesse, à la fécondité. Le symbole remontait à l'Antiquité, où il représentait le pouvoir royal en Chaldée et en Égypte ancienne, et avait pu être interprété comme la représentation du modèle social parfait par Virgile. Childéric, roi franc, avait été retrouvé entouré de trois cents abeilles d'or dans son caveau de Tournai, témoignant de son adoption du symbole lors de son séjour en Thuringe. L'abeille revêtait donc une signification particulière, dans la tradition mérovingienne, expliqua-t-elle. Ce trésor, découvert en 1653, avait par ailleurs influencé Napoléon Bonaparte, qui avait fait de l'insecte butineur l'un des emblèmes de l'Empire, l'autre étant l'aigle. L'aigle le rattachait à Charlemagne et à l'empire carolingien ; les abeilles aux mérovingiens, la plus ancienne dynastie de France. « Le jour de son sacre, le semis d'abeilles supplanta le semis de fleurs de lys des armoiries des rois. De royale, l'abeille était devenue impériale ».

Une abeille. Voilà la lumière qu'il était venu chercher. L'Alchimiste demeura silencieux, tandis que la lueur printanière irradiait de la fenêtre, inondant la pièce d'une aura singulière. La silhouette de la chercheuse, assise derrière son bureau, se dessinait distinctement dans ce halo éclatant. « Je peux vous être utile autrement ? » finit-elle par demander. L'Alchimiste reprit ses esprits et répondit par la négative. Il comprenait que l'entretien était parvenu à son terme. Il la remercia vivement pour le temps accordé, et lui promit de lui envoyer son article dès qu'il serait terminé. La chercheuse l'en remercia, par politesse plus que par intérêt probablement. Elle ajouta qu'elle lui serait reconnaissante de lui faire parvenir les croquis issus des archives évoquées à demi-mot, figurant l'autel-reliquaire. Qui sait s'ils ne pourraient pas nourrir sa recherche, ajouta-t-elle. Il opina à son tour d'un signe de tête, en dissimulant un certain malaise.

Il s'apprêtait à franchir le seuil du bureau quand l'historienne l'interrogea, curieuse : « Vous êtes originaire du Rœulx même ? » Il acquiesça, prétendant que l'article, traitant des relations entre fondations monastiques et l'aristocratie franque, au départ des cas de Nivelles et de Fosses, serait publié dans un prochain numéro de la revue d'histoire

locale. « Pour être honnête, je connais peu la région du Centre-Hainaut, confia-t-elle, mais il s'en est fallu de peu pour que j'en explore un fragment d'histoire. Notre département avait été contacté par le Prince de Croÿ-Rœulx pour une étude du bâti, qui n'a malheureusement pas abouti ». Elle semblait attendre de sa part une réaction. L'Alchimiste, surpris par cette résonance inattendue, tenta d'en savoir plus. La chercheuse lui apprit qu'en préalable à une réaffectation des abords de l'église prévu au plan d'urbanisme, le Prince avait pris l'initiative de contacter leur département pour envisager une étude de la chapelle Notre-Dame de la Fontaine, jadis érigée sur l'actuelle place de la Chapelle. L'Alchimiste avait connaissance de cet édifice disparu, édifié en 1441 par Jacqueline de Croÿ, pourvu d'une crypte et détruit à la Révolution, mais ne se doutait pas qu'il puisse encore susciter l'intérêt de la famille de Croÿ.

L'historienne expliqua ne pas avoir été directement concernée, mais que sa directrice de thèse s'était entretenue à plusieurs reprises avec le Prince. Parmi les membres de la faculté impliqués figuraient Caroline Algrain, architecte spécialisée en archéologie du bâti à l'Agence wallonne du patrimoine, et Raphaël Verleysen, expert en archéologie du haut Moyen-Âge, président du département et co-président de l'Association française d'archéologie mérovingienne. Des contraintes logistiques, des considérations pratiques et des divergences quant aux principes de la recherche et à l'exploitation de ses résultats avaient toutefois entravé la réalisation du projet.

La chercheuse finit par suggérer que l'équipe serait probablement ouverte à la possibilité de le raviver si les conditions le permettaient. « Si vous avez vos entrées là-bas, nous serions ravis d'avoir un facilitateur », lui lança-t-elle sur le demi-ton de la plaisanterie. « Plus personne n'a d'entrée au château, je le crains ! » répliqua l'Alchimiste, suggérant que l'autorité de la famille de Croÿ semblaient hors de portée. « Il paraît, mais rien n'est impossible, si l'on tire sur la bonne ficelle », suggéra-t-elle, laissant son interlocuteur, incertain, dans l'interprétation de la formule. Sur ces mots, ils se saluèrent.

L'Alchimiste traversait les couloirs de la faculté, pensif. Les échos des discussions feutrées de quelques étudiants alentour et des ombres mouvantes s'entremêlaient dans la réminiscence des innombrables

heures autrefois passées dans les rayonnages de cette bibliothèque, absorbé par ses recherches. Aujourd'hui, ces murs familiers paraissaient soudainement porteurs d'un nouveau mystère à élucider, ouvrant sur une perspective inattendue. La *P'tite Gayole* carillonna l'heure de midi. Une abeille semblait s'être logée dans sa tête.

X

La modeste ville de Bavay, dans le nord de la France, à quelques kilomètres de la frontière avec le Hainaut belge, avait révélé son importance historique, jusqu'alors méconnue, grâce à la mise au jour de ses imposantes ruines durant les bombardements de 1940.

Positionnée au cœur d'un réseau routier stratégique, Bavay était autrefois un passage obligé entre la Germanie et le port de Boulogne-sur-Mer, une tête de pont vers l'actuelle Grande-Bretagne. Ses sept voies romaines, également connues sous le nom de « chaussées Brunehaut », connectaient la cité des Nerviens aux capitales des peuples voisins, incluant des itinéraires vers Amiens via Arras, Tongres, Cassel et Trèves à l'est, et Reims au sud. Rectilignes sur de longues distances et initialement conçues à des fins militaires, ces voies stratégiques avaient rapidement été adaptées à des objectifs commerciaux, soulignant l'importance économique de Bavay.

Au cœur de la place du bourg se dressait une monumentale colonne heptagonale érigée en 1872, couronnée par la statue de Brunehaut, princesse wisigothe devenue reine d'Austrasie, épouse de Sigebert Ier. Cette colonne, avec ses sept faces, indiquait les directions des sept chaussées Brunehaut. Les destinations gravées sur ses côtés représentaient les capitales administratives de la Gaule Belgique, à commencer par Tournai.

C'est de cet endroit que, ce matin-là, l'Alchimiste avait choisi de gagner le *pagus Tornacensis*, après avoir emprunté la chaussée Brunehaut depuis Binche, sous Strépy. Le dimanche était pour lui l'occasion de la retraite quiète, de la balade, de l'échappée. Il avait un penchant particulier pour ces chemins anciens, qu'il aimait suivre pour percevoir, au fil des kilomètres, l'empreinte du temps sur la terre-paysage. Il sut qu'il approchait de sa destination quand il aperçut les flèches

élancées de la cathédrale Notre-Dame, dite « aux cinq clochers », trancher fièrement l'horizon.

Le mois de mai paraît Tournai d'une douceur printanière. Les rues pavées semblaient se réveiller, égayées par la floraison des arbres et des parterres de fleurs. Les pavés, gorgés de l'humidité matinale, semblaient emprunter leur éclat aux reflets du ciel, jouant avec les nuances gris-bleu et rouge brique qui caractérisaient la cité.

Niché au sein du plus ancien mont-de-piété du pays, le Musée d'archéologie de Tournai dévoilait une riche page de l'histoire mérovingienne, à la racine de la ville même. Au départ de ce musée, l'office du tourisme proposait un circuit mérovingien au fil des ruelles et des places pittoresques de l'ancienne ville, que l'Alchimiste avait décidé d'arpenter librement. Cet itinéraire devait le mener à l'imposante cathédrale au riche sous-sol archéologique, mis au jour lors de titanesques travaux de restauration, et à son trésor contenant, entre autres, un coffret de reliques mérovingiennes. Après un passage au pied du plus ancien beffroi de Belgique, il parvint au quartier Saint-Brice, de l'autre côté de l'Escaut, dont les eaux faisaient miroiter la lumière de saison.

Ce quartier revêtait une importance particulière puisqu'en 1653, la tombe de Childéric, premier roi mérovingien, y fut fortuitement mise au jour pendant les travaux de fondation d'un nouvel hospice paroissial. L'Alchimiste avait souhaité s'empreindre de ces lieux, depuis que Sarah Dillens l'avait éclairé sur la symbolique de l'abeille, trouvée sur l'autel de Strépy. Elle constituait manifestement un motif emblématique de l'histoire mérovingienne, et c'est ici qu'elle trouva son expression la plus marquante.

Childéric I^{er} occupait une place singulière dans l'histoire, à la transition de la Gaule romaine au royaume franc. Les sources littéraires et archéologiques l'avaient dépeint comme un roi franc et gouverneur romain de la province de Belgique seconde, illustrant l'élite franque qui avait réussi à amalgamer les cultures germano-romaines et païennes des tribus danubiennes.

Mentionné pour la première fois en 457 par Grégoire de Tours, Childéric I^{er} fut, la même année, destitué de son trône en raison de son comportement indigne envers les femmes de ses sujets. Après un exil en

Thuringe, il retourna en Gaule, épousa Basine, et de cette union naquit Clovis I^{er}, le plus emblématique des Francs.

À cette époque, Tournai, ville d'importance à la fin de l'empire romain, était déjà le berceau de la dynastie mérovingienne. Mérovée, possible fils de Clodion, avait été attiré par son emplacement et ses atouts : un quai portuaire pour faciliter le commerce fluvial et d'anciennes voies romaines pour gagner le Nord et le Sud. Clovis élargira le royaume constitué par l'unification des territoires romano-barbares et quittera Tournai pour s'installer à Soissons, puis à Paris, qui devint la capitale du royaume franc.

Sous le règne de Childéric, une basilique paléochrétienne fut érigée à Tournai, et c'est dans la nécropole du quartier Saint-Brice que son tombeau exceptionnel fut découvert.

En 1653, un ouvrier fit une découverte fortuite en mettant au jour la sépulture lors de travaux dans les fondations d'un presbytère. On comptait parmi les trouvailles un trésor monétaire, une épée d'apparat, des bijoux en or massif sertis de grenats, des abeilles en or et un anneau portant l'inscription « Childerici Regis ». La mise au jour, dans les années 1980, de trois fosses contenant les restes d'une vingtaine de chevaux sacrifiés lors de l'inhumation du roi suggérait une influence en provenance de l'Europe centrale. Ce trésor inestimable offrait un aperçu unique de l'art mérovingien, mais ce sont surtout les abeilles en or qui avaient captivé l'attention des chercheurs. On en dénombra près de trois cents. Façonnées selon la technique des « bijoux cloisonnés » répandue à l'époque mérovingienne, ces abeilles, incrustées de grenats pour imiter le modèle naturel, dépassaient le simple raffinement esthétique. Elles étaient porteuses de connotations symboliques complexes, peut-être importées de Thuringe, qui transcendaient le simple objet d'ornement. En héraldique, l'abeille était un symbole d'immortalité et de résurrection, de grandeur d'âme, de sagesse et de sociabilité grâce à l'organisation sans faille de la ruche et à son caractère laborieux. Elle avait toujours été associée à la royauté et au divin, peut-être en raison du miel qu'elle produisait au départ du nectar de la fleur, considéré comme doux, nutritif et agréable.

La destinée du trésor des abeilles fut particulièrement mouvementée. La fouille qui suivit la découverte n'ayant pas été conduite avec la rigueur nécessaire, le doyen paroissial ne put récupérer qu'une

fraction du matériel découvert, si bien qu'on ignorait quel était le nombre exact d'abeilles retrouvées. Une partie de ces artefacts fut réquisitionnée par le fisc et expédiée à Bruxelles, alors capitale des Pays-Bas espagnols, destinée à l'archiduc Léopold-Guillaume de Habsbourg, gouverneur impérial des Pays-Bas. Ces objets suscitèrent l'intérêt du médecin de cour Jean-Jacques Chifflet, qui en 1655 publia l'*Anastasis Childerici I Francorum regis*, dans lequel il présentait l'abeille comme le plus ancien symbole de la monarchie française, préfigurant ainsi la fleur de lys, ajoutant même que celle-ci ne proviendrait que du dessin raté de l'insecte mellifère.

En 1656, l'archiduc Léopold-Guillaume quittait Bruxelles pour regagner Vienne, en emportant le trésor avec lui. Il confia les objets à son neveu, Léopold I^{er} de Habsbourg, empereur du Saint-Empire, qui en 1665 offrit l'ensemble à Louis XIV, pour remerciement de son aide lors d'une bataille livrée contre les Ottomans. Il rejoignit alors le Cabinet des monnaies, médailles et antiques du Louvre. À peine le trésor fut-il répertorié que le lundi 15 novembre 1666, l'abbé Bénigne Breunot, responsable du Cabinet, fut victime d'un assassinat dans des circonstances mystérieuses. Dans les jours qui ont suivi cet événement tragique, Colbert réussit à persuader le roi de déplacer le Cabinet à la rue Vivienne, au sein de la Bibliothèque du roi, concrétisant ainsi la fusion tant attendue des médailles, antiques et livres, un projet soutenu depuis longtemps par certains.

Inspiré par un tel trésor, Napoléon, à la recherche d'un symbole pour l'Empire, choisit l'abeille comme emblème héraldique en remplacement de la fleur de lys. L'aigle le liait à Charlemagne et à l'Empire carolingien, et les abeilles aux Mérovingiens, la plus ancienne dynastie de France. Le jour de son sacre, les abeilles éclipsèrent les traditionnelles fleurs de lys sur les armoiries royales : de symbole royal, l'abeille s'élevait à une signification impériale.

Le trésor de Childéric, qui comprenait quatre-vingts kilos d'objets en or, fut volé à la Bibliothèque royale dans la nuit du 5 au 6 novembre 1831, et l'or fondu pour en faire des lingots. On n'en retrouva que quelques pièces dans la Seine, où on les avait jetées. Parmi elles, deux abeilles. Aucun inventaire du trésor n'ayant été dressé entre 1666 et 1831, on ne savait l'ampleur de ce qui avait été perdu. Mais sur les trois cents abeilles initiales, il semblerait que déjà en 1666, il n'en restait

plus que vingt-sept. Miraculeusement retrouvés, ces deux artefacts étaient les derniers exemplaires d'un large lot, démantelé et finalement disparu. De petite taille, de moins de deux centimètres de long, à la tête et au thorax d'or et aux ailes incrustées de grenats, ils étaient pourvus, au revers, d'une attache. Ayant survécu aux affres de l'histoire, ces abeilles désormais solitaires de leur essaim continuaient de fasciner, tout en questionnant les spécialistes sur leur véritable identité et symbolique. Certains avaient suggéré qu'ils pouvaient représenter des mouches, des cigales, ou même des hannetons, mais l'association traditionnelle avec les abeilles persistait.

L'Alchimiste errait à présent dans les rues de la ville, en quête d'un estaminet authentique où faire halte. Ils étaient rares, par-dessus tout un dimanche. Les quelques terrasses installées au-devant des cafés de la place principale ne satisfaisaient pas son appétit de rusticité. Sous les ombres dansantes des vieilles bâtisses tournaisiennes, il croisa le regard usé d'une taverne vénérable dont l'enseigne défraîchie trahissait quelques décennies d'existence. L'odeur du tabac refroidi mêlée à celle du bois patiné lui sauta au nez. Seuls trois habitués semblaient camper en ce lieu. Il les salua d'un signe de tête et observa les tables en bois massif, polies par d'innombrables coudes amicaux, et finit par s'installer dans un coin discret, à l'angle de la fenêtre latérale.

Il sortit de son sac les quelques documents qu'il avait emportés, et consulta pour la énième fois les photographies de la crypte de Strépy. Il comparait le style de son autel avec d'autres représentations de tables et sanctuaires de la même période, que caractérisaient essentiellement quelques ornements à entrelacs typiques de l'art mérovingien, et relisait l'inscription latine qu'il arborait : « Ad gloriam maiorum nostrorum et pro generosa eorum progenie qui radicibus sacris suis resplendent et illustrant mundum virtute renovatum – Vim et magnitudinem suam pullulare possint ». Il était parvenu à une traduction qu'il jugeait fidèle, compte tenu de l'usage du latin, langue de la transmission sacrée, dans les conditions de l'époque : *À la gloire de nos ancêtres et de leur noble descendance, qui, par leurs racines sacrées, resplendent et illuminent le monde renouvelé par leur vertu – Puissent-ils faire s'épanouir leur puissance et leur grandeur.* Au regard du motif de l'abeille,

qui figurait dans la partie supérieure droite de la face avant de l'autel, l'Alchimiste était tenté de comprendre *pullulare* au sens d'*essaimer*.

Dans le contexte mérovingien qui caractérisait l'occupation de Sotteville au VII^e siècle, par deux représentants de l'aristocratie franque pouvant aspirer à une position politique et sociale hautement privilégiée, il ne serait pas étonnant que la crypte ait eu une vocation dévotionnelle célébrant les figures illustres de la descendance mérovingienne. La « descendance des ancêtres et leurs racines sacrées » serait ainsi une allusion à cette lignée, issue de Childéric I^{er}, ce qu'attesterait la présence du symbole de l'abeille. Est-ce à dire que la cavité de cet autel reliquaire ait abrité les reliques d'un de ces rois ? Il était impossible d'y répondre, mais cela semblait peu probable. Toutefois, si Dagobert avait offert à Madelgaire les reliques du pape saint Marcel, conservées à Hautmont, on ne sait quels autres trésors de sainteté avait pu lui être confiées, et si le site de Strépy avait pu les abriter.

Perdu dans le reflet cuivré de la bière que traversait la lumière de mai, l'Alchimiste se demandait quels liens tissaient entre eux le parchemin d'Irmine, Dagobert, Madelgaire, Foilan, Le Roëulx et la maison de Croÿ. Si toutefois il existait entre eux une interrelation, ce dont il doutait *a priori*, pour asseoir une méthode de recherche qui ne fût pas qu'intuitive. Les éléments dont il disposait commençaient doucement à se répondre et à s'emboîter en une structure cohérente, mais il n'avait aucune intention de contraindre l'ordre des choses : la vérité ne s'élabore pas, elle se dévoile. Et pour qu'elle lui apparaisse, il lui fallait encore cueillir, collecter et imbriquer les pièces manquantes de ce puzzle énigmatique. Même si cela lui semblait illusoire, il ne pouvait se satisfaire d'hypothèses.

Que s'était-il passé au milieu du VII^e siècle, au creux de la forêt Charbonnière, qui séparait les francs saliens, à l'ouest, des francs rhénans, à l'est ? Tentant de mettre de l'ordre dans ses idées, l'Alchimiste esquissait deux conjectures principales.

Un scénario serait que Foilan ait entrepris de visiter Madelgaire, à Strépy ou à Hautmont, à l'automne 655. Madelgaire était un proche conseiller de feu Dagobert I^{er} et de Sigisbert III, dont le destin funeste se profilait. Grimoald, le frère de Gertrude de Nivelles, de qui Foilan reçut la terre de Fosses sur laquelle il avait établi son monastère,

échafaudait à ce moment son coup d'État avec l'aide de l'évêque Didon. Une fois que Sigisbert III fut mort, de la maladie selon certains textes, quoique les circonstances et son jeune âge laissent penser à un assassinat, Grimoald écarta le jeune Dagobert II par un exil forcé en Irlande, afin de placer son propre fils sur le trône. Il n'était pas impossible que Foilan ait envisagé de révéler à Madelgaire, loyal à la lignée mérovingienne, le sinistre projet du pippinide Grimoald, mettant celui-ci en péril. D'autant que selon le texte d'Hillin, rédigé peu avant l'an 1100, soit quatre siècles après les événements, Grimoald se trouvait à Nivelles quand le corps du moine irlandais fut retrouvé démembré dans les environs du Rœulx. Ces circonstances expliqueraient la disparition du moine pérégrin, aussi soudaine que l'étaient les décès dans l'entourage du maire du palais d'Austrasie, Grimoald.

Un second scénario serait qu'en 656, l'échec du coup de force de Grimoald entraîna sa mort et l'éviction de la famille des Pippinides, tandis que des sanctions étaient infligées aux coopérants de cette lignée. Or, la famille de Waudru, associée au pouvoir en Neustrie, était alliée au clan des Pippinides austrasiens. Dans cette hypothèse, Waudru aurait été contrainte d'entrer au monastère qu'elle venait de fonder, tandis que Madelgaire rejoignait celui d'Hautmont. Quant à la disparition de Foilan, elle pourrait n'avoir aucun lien avec cette affaire, mais force est de constater qu'il était un privilégié des Pippinides. Est-ce à dire qu'il en était un protégé ? Quand vers 650 Foilan et son frère Ultain arrivèrent sur le continent, à Péronne, où leur frère Fursy avait fondé un monastère, ils furent accueillis par Erchinoald, maire du palais de Neustrie, avec lequel ils prirent leur distance pour gagner l'Austrasie, et rejoindre Gertrude et Grimoald, à Nivelles. Ce fait d'alliance traduisait-il la rivalité entre les deux palais ? Et par cette proximité avec la noblesse austrasienne, Foilan aurait-il pu faire partie de la conspiration ? Grimoald aurait-il cherché auprès de lui une aide en vue d'éloigner le jeune Dagobert II, expatrié de force vers l'Irlande, ce qu'il fit *in fine* avec le secours de l'évêque Didon ? Ou, s'il avait été au fait de ces manigances, Foilan aurait-il pu prendre ses distances, ce qui aurait justifié son élimination ? Autant de questions qui resteraient à jamais sans réponse. Et l'Alchimiste savait la limite de l'hypothèse : si la spéculation exerce l'imaginaire et autorise toutes les projections, elle éloigne, dans son faisceau de probabilités, de la vérité, historique à tout le moins.

Ce qui en revanche était certain, c'est que se profilait au travers de ces événements le face-à-face opposant la lignée mérovingienne aux Pippinides, les pré-Carolingiens. Et ainsi qu'avait tenté de le démontrer Helvétius, l'éviction du couple Waudru-Madelgaire corroborerait la version de leur proximité avec les Pippinides. La crypte de Strépy semblait néanmoins attester de l'importance de la lignée mérovingienne pour le couple. Envers qui celui-ci était-il réellement loyal ? Quelle relique abritait l'autel, oublié à travers les âges, et qu'en était-il advenu ?

Son téléphone vibra. Il s'en saisit et afficha le message reçu. Celui-ci contenait trois pièces jointes. Les photographies envoyées par l'Historiographe donnaient à voir les vitraux de l'église Saint-Nicolas du Rœulx. Dans le corps du texte, son confrère avait laconiquement commenté : « L'abeille n'est pas absente des vitraux, mais je ne puis t'en dire plus sur cette iconographie ».

L'Alchimiste fut pris d'un vertige. Il s'empessa de consulter les images ; son regard se figea sur l'une d'elles. Un détail du vitrail coloré révélait l'insecte butineur niché au cœur d'une florissante rosace végétale. Il tenta de situer ce motif dans l'ensemble de l'ouvrage, et, sur la première vue, reconnut le vitrail qui inondait de sa lumière la grande tribune, à gauche du chœur. Cette tribune était autrefois réservée à la famille princière qui avait en grande partie financé les travaux de construction de l'édifice, au XIX^e siècle : les de Croÿ.

Il se leva sans même terminer son verre, pour garder les idées claires ; il rassembla ses effets personnels et quitta l'établissement en hâte, sous le regard intrigué de ses trois habitués, surpris par la fulgurance de cet étranger du dimanche.

Il se hâtait dans les rues de Tournai quand son attention fut happée par la devanture d'un commerce qui, outre sa production de boulangerie, proposait à la vente une sélection de spécialités culinaires et de produits locaux. Dans la vitrine semblait s'être posé un essaim d'abeilles, mais celles-là, qu'un écriteau nommait « couques abeilles », consistaient en de petits pains briochés agrémentés de confiture de framboise, rappelant les pollinisatrices de Childéric. À côté, on trouvait des petits sachets de bonbons au miel, en forme d'abeille eux aussi, des ruchers de Thimougies, village de la région réputé pour son cadre

bucolique. Estimant que le vitrail pouvait attendre quelques minutes de plus, il poussa la porte de la boulangerie.

XI

Il fixait le sommet du vitrail avec émerveillement. Opulent, il se distinguait par sa riche palette chromatique et ses ornements abstraites, où se déployaient avec élégance des rosaces sophistiquées et des motifs végétaux minutieusement ciselés. Et posée là, sur ce motif floral, trônant discrètement sur un monde d'ornements, l'abeille se reposait, silencieuse et discrète, depuis plus d'un siècle et demi.

L'Alchimiste qui pourtant, plus jeune, avait longuement contemplé ces vitraux, rehaussés par la lumière de combien de dimanche, comme l'était la robe cuivrée de sa bière, quelques heures plus tôt, n'en croyait pas ses yeux. Ce vitrail n'était pas facilement visible, depuis la nef, puisqu'il se trouvait dans une tribune inaccessible. À sa demande, l'Historiographe, qui par ailleurs exerçait des fonctions canoniques au sein du diocèse de Tournai, lui en avait facilité l'accès, curieux d'en savoir plus sur l'objet de l'intrigue.

Au cours d'une réunion la semaine qui précédait, les deux confrères s'étaient entretenus au sujet du ravalement récent des façades de l'église et de la valorisation touristique possible de l'édifice et du patrimoine qu'il contenait, dont une châsse conservant une relique de Foïlan, un ostensor datant de 1542, héritage notable de l'abbaye du Rœulx, et une série de vitraux de belle facture. L'Historiographe, par ailleurs président de l'office du tourisme, avait, au cours de la décennie écoulée, proposé à la confrérie quelques visites du lieu, mettant en lumière, à coup d'anecdotes parfois incongrues, l'origine et l'évolution du bâtiment. Le sachant éclairé sur la question, l'Alchimiste l'avait interrogé sur l'apparence de l'église primitive et sur les travaux de reconstruction du XIX^e siècle, à l'initiative principalement de la famille de Croÿ. Sans rien trahir de l'énigme dans laquelle il lui semblait s'enliser, il avait saisi l'occasion pour interroger son confrère sur l'intérêt possible

de cette famille pour l'histoire mérovingienne, une ère révolue au moment où la lignée, originaire de Picardie, s'implantait dans le Hainaut.

Quoique l'Historiographe estima qu'aucun lien ne devait être établi entre l'histoire mérovingienne du haut Moyen-Âge et l'avènement de la maison de Croÿ, des siècles plus tard, ils discutèrent longuement de cette période historique, qui était celle de Foilan, et du contexte politique de l'époque. L'Alchimiste, au sujet de la filiation mérovingienne, en vint à évoquer le trésor hainuyer que fut autrefois celui de Childéric et les fameuses abeilles de Tournai. Il apprenait à son confrère que l'abeille mérovingienne, bien que rare, était un symbole significatif dans l'histoire symbolique de la culture franque, et par-delà. Saisissant cette opportunité, il interrogea l'Historiographe sur la présence de ce motif, désireux de savoir s'il l'avait déjà observé dans la région, ou si l'estimerait probable. « À ma modeste connaissance, je ne l'ai jamais remarqué », avait-il admis.

Mais ce dimanche matin, lors de la messe de Pentecôte, en parcourant méticuleusement les vitraux qui environnaient et augmentaient de leurs teintes nuancées la célébration, l'abeille était apparue à l'historien. Le hasard était heureux, songeait l'Alchimiste, conscient de l'avoir provoqué en éveillant l'attention de son confrère sur un motif *a priori* anecdotique. Peut-être ne s'agissait-il que de l'effet Baader-Meinhof, aussi appelé biais ou illusion de fréquence, ce phénomène par lequel, après avoir entendu ou remarqué une chose pour la première fois, on a tendance à la remarquer plus souvent, comme si l'univers avait soudainement décidé de nous la révéler ; en tous les cas, l'Historiographe en avait immédiatement fait part à son confrère, qui avait sollicité une visite aussi rapidement que possible.

Ils se tenaient à présent dans la tribune, du haut de laquelle l'église révélait toute sa dimension. Peu avare d'anecdotes, l'Historiographe éclairait l'Alchimiste sur ses usages passés, rappelant l'origine de l'édifice même, dont l'histoire remontait au XII^e siècle, témoignant de plusieurs périodes de restauration et de reconstruction en raison des ravages causés par des éléments naturels tels que les tempêtes et les incendies. Un point notable de discordance entre l'abbaye Saint-Feuillien et l'église de la ville avait résidé dans les dissensions liées au financement des réparations, illustrant ainsi la compétition entre les deux entités. Le

bâtiment actuel, érigé au XIX^e siècle dans un style gothique primaire, fut achevé en 1869 avec une contribution financière significative de la famille de Croÿ, ce qu'attestaient plusieurs pierres commémoratives honorant les membres de la famille princière, en contrebas de la tribune, dans le bras nord. À cette époque, le prince de Croÿ avait imposé des conditions spécifiques, donnant lieu à la présence d'une tribune réservée à la maison noble et d'une chapelle privée à gauche du chœur. Ce balcon avait depuis longtemps perdu son usage, les membres de la famille s'installant désormais plus modestement dans le fond de l'église, lors de leurs rares apparitions. C'était du moins ce dont se souvenait l'Alchimiste qui, enfant, assistait avec discrétion aux offices dominicaux, moins pour l'attachement au rite que pour le silence apaisant du lieu, l'éther musical du grand orgue, le chant choral et le spectacle de la lumière traversant les vitraux.

« Vous êtes pris sur le vif ! » résonna une voix claire et vibrante, derrière eux. Les deux confrères, surpris, se retournèrent pour apercevoir le Sénéchal et le Prévôt faire irruption de l'escalier menant à la tribune. Tous se mirent à rire de bon cœur. Membres de la fabrique d'église, les confrères venaient examiner l'état du plancher supérieur du clocher, suite aux récents travaux de réparation. Satisfait du surgissement de nouveaux auditeurs, l'Historiographe les inclut aussitôt dans la conversation, et poursuivit en évoquant le sens que recouvrait l'abeille dans la tradition iconographique chrétienne. L'Alchimiste sourit en constatant que son confrère s'était renseigné, pour parfaire de sa science cette visite impromptue.

L'abeille, expliqua-t-il, évoquait le labeur et l'aptitude à vivre en société. Elle était l'emblème du Christ Sauveur, symbolisé par le miel qu'elle produit, suggérant douceur et miséricorde. En tant que représentation du Christ Juge, son dard, contenant du venin, évoquait la sévérité de la Justice divine. La cire qu'elle sécrète était utilisée pour confectionner des cierges, symbolisant le Christ Lumière du Monde, et son intelligence était considérée comme une parcelle de la divine Intelligence. Au Moyen-Âge, la légende de la reproduction virginale des abeilles, initiée par Virgile, était fréquemment évoquée, notamment chez des figures comme saint Ambroise, dont l'abeille devint l'attribut. Cette symbolique s'était répandue lors des annonces pascales, intégrée à la liturgie officielle de l'Église, pour finalement décliner au fil du

temps. Pendant des siècles, l'abeille demeura un symbole de la pureté virginale, représentant l'image et la figure de la Vierge Marie. Les textes hagiographiques, apologétiques et les *exempla*, récits brefs visant à offrir des modèles de comportement, abondaient en références religieuses à l'abeille, une tradition qui persista jusqu'au XIX^e siècle. « C'est probablement le sens qui lui était ici conféré », termina l'Historiographe, satisfait d'avoir à sa demande éclairé l'Alchimiste dans sa recherche.

Pourtant, ce dernier, bien que reconnaissant, ne pouvait s'empêcher d'imaginer une autre interprétation du motif, en ce contexte. Il nourrissait une curiosité brûlante : se pourrait-il que les de Croÿ aient emprunté des symboles ou emblèmes anciens pour orner leurs armoiries, imprégner les pierres de leurs bâtisses et les vitraux de leurs sanctuaires d'une signification plus profonde ? À cette interrogation, l'Historiographe prit un air songeur, mais dubitatif. Il répondit avec un intérêt égal que ce n'était pas impossible, mais que l'abeille n'en faisait pas partie. Mise à part la présence de diptères et d'hyménoptères dans la faune des encadrements des albums de Croÿ, parmi lesquels l'*Apis mellifera*, ou abeille de ruche, qui relevait d'une stricte ornementation artistique, aucune autre représentation de l'abeille ne lui venait à l'esprit.

Conscient que son intuition ne pouvait être confirmée, l'Alchimiste décida de ne pas s'épancher davantage sur sa lecture vraisemblablement tronquée de la survivance du symbole mérovingien. Après tout, l'explication donnée par son confrère était tout à fait cohérente : l'abeille intégrait le programme iconographique de l'ensemble vitré, chargé de symbolique chrétienne. Et cela bien qu'elle fût le seul élément figuratif du vitrail qu'elle ornait, dont les motifs abstraits laissaient place, dans l'oculus qui le surmontait, aux armoiries de la famille de Croÿ-Solre.

Tandis que l'Historiographe, le Sénéchal et le Prévôt s'entretenaient au sujet du clocher, l'Alchimiste parcourait le chœur et le transept, songeur. L'édifice était constitué de trois nefs identiques, conformément au style architectural de l'église-halle, prolongées par trois chœurs, et surmonté, à la jonction du transept, d'une tour-clocher octogonale. Dans la sacristie, il prêta attention à quelques objets sommeillant depuis longtemps, dont une petite statue polychromée de saint

Sébastien et, sur le mur, encadrée, une ancienne représentation de l'église primitive, plus modeste que l'édifice actuel.

L'écho des voix de ses confrères lui parvenait depuis l'escalier en colimaçon qui menait à la tribune du grand orgue, puis au clocher. Plutôt que de gagner les combles, qu'il connaissait déjà, il descendit à la cave, qui avait aujourd'hui fonction de chaufferie. Il laissa ses mains glisser le long des murs, faits d'anciens moellons de réemploi, se demandant d'où les pierres provenaient et quelle avait été leur première destination. Ne voulant digresser davantage, il remonta et gagna le bras nord, pour observer une dernière fois la tribune.

Sous son arc en ogive, elle était constituée d'un riche balcon, typique des églises néo-gothiques, sur un côté bordé par une balustrade en bois dur, richement sculptée, reposant sur une série de corbeaux en pierre. Au centre de la balustrade, on voyait des panneaux encastrés ornés de portraits de saints et de saintes, encadrés par des ornements végétaux et floraux. Ce balcon était non seulement conçu pour être fonctionnel mais aussi pour embellir l'espace sacré et inspirer les fidèles, en contrebas. Le panneau central était légèrement différent des autres, et un détail attirait son attention. Partiellement couvert par le rinceau qui l'ornait, l'Alchimiste remarqua que le sculpteur l'avait agrémenté d'une présence discrète. Un insecte semblait posé là, sculpté dans le bois, parmi les feuilles stylisées. Il dut plisser les yeux, et soudain, elle lui apparut. « Une abeille ! » De petite taille elle ne se laissait pas facilement deviner, mais dès ce moment l'Alchimiste ne vit plus qu'elle. Au centre du balcon de bois, faisant face aux stèles commémoratives rendant hommage aux princes et aux princesses de Croÿ et de Solre qui avaient généreusement contribué à l'édification de la nouvelle église, le diptère échappait au regard tout en s'y offrant pleinement.

Cet élément renforçait encore ses doutes quant à la signification religieuse du motif, en raison de son caractère visuellement anecdotique, perdu dans les rinceaux végétaux. Sauf lubie du sculpteur, il ne s'agissait probablement pas non plus d'un simple élément stylistique, les insectes n'ayant commencé à coloniser les ornements végétaux qu'à la fin du siècle, dans l'esprit propre à l'Art nouveau. Une fois encore, son intuition restait invérifiable. Cependant, cette double présence de l'abeille dans la tribune des de Croÿ relevait soit d'une pure

coïncidence, soit témoignait d'un intrigant intérêt de la famille pour un insecte à la symbolique complexe.

Fallait-il seulement y accorder la moindre importance ? Cet intérêt trahissait-il une signification cachée, ou simplement une affection pour un motif à l'interprétation plurielle, tant sacrée que profane ? L'Alchimiste était-il victime de paréidolie, cette illusion qui pousse à percevoir un stimulus vague ou ambigu comme étant clair et distinct, ou bien s'attachait-il à déchiffrer une « langue des oiseaux », un jeu de langages et de codes réservé aux initiés, qui parsemait cette tribune, et, peut-être, ci et là, sa région tout entière ?

Outre sa signification religieuse et morale, quel intérêt les de Croÿ auraient-ils à s'intéresser au motif de l'abeille, sinon pour une dimension politique ? Une référence à l'héritage mérovingien faisait-il sens ? Pas *a priori*, pensait l'Alchimiste, tout en doutant que les de Croÿ du XIX^e siècle aient été férus d'entomologie, ou que l'un d'eux ait été apiculteur chevronné, au point d'essaimer cette figure dans une architecture sacrée. « Qui sait ? », s'amusa-t-il.

Sur cette raillerie intérieure, un souvenir éclair le traversa. Il le ramena sept mois plus tôt, lors de la visite confraternelle au château. Dans les appartements du premier étage, avant de redescendre pour partager le verre de l'amitié dans le grand hall, l'Alchimiste s'était attardé devant quelques gravures représentant le domaine, et une modeste vitrine, adossée au mur. Il y avait observé des artefacts dont il ne gardait qu'un souvenir flou. Mais l'image d'un médaillon en ambre translucide, renfermant une abeille, refaisait lentement surface. Le souvenir se précisait. À côté se trouvait un bâton ou sceptre orné d'une abeille ciselée reposant sur une fleur d'ambre, et peut-être encore d'autres objets auxquels il n'avait pas prêté attention. Il s'étonna de n'y songer qu'à présent. Comment ce souvenir n'avait-il pas affleuré plus tôt ?

Sur l'instant, ces objets n'avaient suscité que peu d'intérêt, sinon par la qualité de leur confection. Aujourd'hui, ils lui révélaient la présence répétée du motif de l'abeille dans le patrimoine de la famille de Croÿ. Cela ne pouvait être une simple coïncidence.

La présence remarquée ce soir-là d'un dossier relatif au reliquaire de Dagobert II et au parchemin qu'il avait pu contenir, attribué

à sainte Irmine, ainsi que l'intérêt manifeste pour le symbole de l'abeille, raisonnablement lié à la symbolique mérovingienne, suggérait que les de Croÿ-Rœulx détenaient dans leur patrimoine des artefacts liés à cette période de l'histoire franque. Était-ce le fait du hasard, une passion de collectionneur, ou y avait-il des motivations plus profondes derrière cet intérêt ? Pourquoi l'une des plus anciennes familles nobles d'Europe cultiverait-elle, au Rœulx, la symbolique de l'abeille ? Si les rumeurs concernant le manuscrit d'Irmine étaient fondées, pourquoi son contenu, détenu par le Prince de Croÿ, resterait-il secret ?

L'Alchimiste en venait à la conclusion que la seule manière de répondre à ces questions était de confronter directement le Prince à ses interrogations. Mais il doutait fort que celui-ci daigne s'entretenir avec lui sur le sujet.

Oubliant ses compagnons perchés dans les combles, il sortit précipitamment de l'église, au moment même où un autre confrère, le Grand Maître d'Autel, vicaire général du diocèse de Tournai, quittait la cure, où il résidait. Il le salua aussi rapidement que distraitement, incapable de chasser de son esprit les quelques abeilles qui désormais essaïmaient son esprit. Il longea le mur de sa maison d'enfance, sans même prendre le temps de la halte, comme il en avait l'habitude, et dans un élan d'excitation teintée de détermination, quitta la petite ville du Rœulx. Dans le vertige de ses préoccupations, il était résolu à franchir sa prochaine étape.

XII

Il avait souhaité en avoir le cœur net. Voilà trois jours qu'il avait adressé au Prince son audacieuse requête, sollicitant sans ambages une audience pour s'entretenir sur la position de la famille princière à l'égard de la privatisation du patrimoine public, dans la perspective d'une analyse historique, avait-il prétendu. Il espérait qu'au fil de la conversation il pourrait en venir à la symbolique de l'abeille, remarquée sur la tribune de l'église, sur son vitrail, ainsi que dans la vitrine des appartements du château. Il savait cette démarche idéaliste et simpliste, mais il ne lui semblait disposer d'aucun autre moyen pour approcher de plus près le mystère qui l'obsédait, et lever le voile qui le dissimulait encore. Ce faisant, il savait qu'il se trahissait lui-même. Au vu du caractère orienté de cette demande, le Prince ne manquerait pas de reconnaître en lui celui qui, quelques mois auparavant, avait laissé sur l'étagère du bureau la trace d'une visite non autorisée, à proximité du dossier de sainte Irmine, auquel cas une entrevue sur la question mérovingienne ne présageait que d'une tentative de mise à jour du secret, si toutefois le château en abritait bien un, en archive, patrimoine ou connaissance. Il risquait donc de provoquer l'effet contraire à celui escompté : murer le Prince dans un silence absolu et rendre la chose plus inaccessible encore.

L'air était humide. La fraîcheur du matin piquait la peau et la brise l'avait à nouveau conduit au Rœulx, étape fréquente de ses itinéraires. À chacun de ses rares passages par le très fréquenté supermarché du village, l'Alchimiste croisait quelque connaissance ou visage familier. Ce jour-là, outre l'Intendant, c'est le Sénéchal qui l'accosta de son habituel sourire amical et bienveillant. « Tu as disparu, l'autre jour ! » lui lança-t-il, faisant allusion à leur subreptice rencontre à l'église. L'Alchimiste acquiesça et lui expliqua l'urgente nécessité ressentie d'écrire au

Prince, qu'il voulait sonder sur quelques points. « Démarche probablement vaine, une fois de plus », ajouta-t-il, lucide, ne souhaitant pas s'étendre sur le sujet. « Tout dépend de l'intérêt qu'il pourrait en retirer », répliqua son confrère, grinçant, avant de poursuivre, sur le ton de la confidence : « À propos du Prince... »

Le Sénéchal, qui, plusieurs décennies durant, avait exercé au sein d'une société de gestion et d'exploitation forestière, était ponctuellement intervenu dans le parc du château, à la demande de son résident. Il s'était déjà entretenu avec l'Alchimiste au sujet de trouées et de galeries obstruées constatées en certains endroits du site, accès condamnés à d'anciennes caves ou conduits souterrains, ainsi qu'il le supposait. Le vaste site de l'ancienne abbaye de Saint-Feuillien, aujourd'hui disparue, à proximité immédiate des remparts de l'ancienne ville et de son château, devait inévitablement présenter quelques cavités souterraines oubliées. S'il avait pratiquement invité l'Alchimiste à venir le constater par lui-même, celui-ci n'avait pas, à cette époque, saisi l'occasion de la découverte, occupé par d'autres champs d'intérêt.

Devinant que l'anecdote éveillerait son intérêt, le Sénéchal lui apprit qu'à la demande du Prince, l'entreprise était actuellement chargée de dégager une partie de l'espace boisé entre l'aile ouest du château et l'orangerie, en vue d'aménager un parking plus accueillant pour les visiteurs de la famille princière. Les travaux d'abattage, d'élagage et de dessouchage étaient entamés depuis quelques jours quand ils révélèrent une fragilité du terrain à proximité de l'ancien fossé qui séparait l'espace du château du domaine de l'abbaye, et que longeait jadis le rempart cernant la ville. Le dessouchage d'un ancien chêne déboucha sur un niveau de briques partiellement affaissé laissant entrevoir une béance. Avant même que le Sénéchal ne formule explicitement à son confrère une nouvelle invitation, celui-ci l'interrompit : « Cette fois, je ne laisserai pas passer l'occasion ». Après sa découverte dans le sous-sol de Strépy, il se sentait suffisamment aguerri pour entreprendre une nouvelle exploration souterraine. Son confrère se contenta d'un rire complice. Aussitôt, le rendez-vous fut pris.

*

Le lendemain, l'Alchimiste avait rejoint le Sénéchal sur le lieu des travaux. Accéder trois fois à l'enceinte du domaine en une période de sept mois lui paraissait être un sérieux privilège, le site étant littéralement devenu chasse gardée.

Cette opportunité l'avait amené, la veille, à réviser ce qu'il connaissait du site en matière de bâti, en se concentrant particulièrement sur l'histoire de ses premières occupations, en léger surplomb de la ville. Il espérait en savoir plus sur les caves qui, manifestement, se trouvaient toujours sous ou aux abords du château.

Celles-ci étaient mentionnées dans un modeste fascicule publié par Émile De Backer en 1930, repris par d'autres auteurs ensuite, sans que l'on sache exactement quelles sources fondaient ses propos, sinon les confidences du prince de l'époque. Dans ce livret, l'auteur évoquait le quadrilatère que formait l'ancien château, le mur qui reliait les deux ailes et le fossé longeant ce mur, tout en ajoutant qu'il existait encore des caves non explorées en face du bâtiment, dans le prolongement de l'aile gauche et à proximité de la tour du Bailli, à l'arrière de l'édifice. Ces caves étaient peut-être très anciennes, certaines, sous la partie principale, datant selon lui des IX^e et X^e siècles. L'Alchimiste estimait cette datation abusive, compte tenu des connaissances sur l'histoire du lieu. L'auteur évoquait en outre plusieurs citernes qui avaient servi aux garnisons pendant les sièges. L'Alchimiste s'était toujours interrogé sur l'origine exacte, les raisons et usages de ces cavités. Il avait entendu dire que le Prince en avait confirmé l'existence, mais qu'elles étaient manifestement inondées. Il ne savait si elles avaient pu être explorées, ni si elles pouvaient apporter à notre compréhension de l'histoire de l'édifice. Peut-être allait-il enfin en apprendre plus, par lui-même.

Il s'était appliqué à clarifier et à organiser les faits historiques pour mieux imaginer à quoi cet endroit pouvait ressembler autrefois, au XII^e siècle plus particulièrement.

Si l'abbaye de Saint-Feuillien avait été fondée en 1125, en un endroit qu'occupait ladite chapelle de Sénophe, à l'emplacement présumé du martyr de Foilan, vers 655, la première phase d'érection du château, non loin de là, datait probablement de la même période. Le hameau à l'origine du village, lui, était certainement plus ancien, préexistant à l'abbaye. Peut-être était-ce cet endroit qu'Hillin avait nommé Ampolline.

Au départ, le village du Rœulx, qui ne porte pas encore ce nom, appartenait à Wauthier, châtelain d'Ath, qui avait épousé Ada de Montdidier. Le couple eut une fille unique, Beatrix, née vers 1091. Cette dernière fut mariée à Arnould, fils de Baudouin II, comte de Hainaut. Leur fils, Eustache I^{er} dit le Vieux, mort en 1192, s'était distingué comme conseiller et compagnon d'armes du comte de Hainaut. Il épousa Marie de Morlanwelz et, ce faisant, gagnait la seigneurie et le château de ce fief. Eustache II dit le Valet de Rœulx, fils aîné d'Eustache I^{er}, et son fils, Eustache III, avaient à leur tour témoigné d'une forte implication de la noblesse établie au Rœulx dans les affaires militaires et politiques de leur temps. Cette histoire illustre les alliances et les conflits politiques de l'époque, ainsi que l'importance des mariages stratégiques dans le renforcement des liens entre les différentes maisons nobles.

En 1138, l'abbaye possédait l'alleu du Rœulx, terre dont le possesseur ne devait pas d'hommage ou de reconnaissance à un seigneur, et recevait la dîme des revenus que percevait Thierry d'Esplechin dans le *vicus*. Il y avait donc, à côté de l'abbaye, un propriétaire civil. Était-ce le comte de Hainaut ? En 1173, l'abbaye ne possédait plus l'alleu et, l'année suivante, Eustache était devenu *dominus* du Rœulx. Il y eut donc passage de la propriété de l'abbaye à Eustache, qui soit avait été envoyé par le comte de Hainaut, soit avait été mandaté par l'abbaye pour sa protection. C'est aussi à cette époque que le curé de Strépy prit en charge la paroisse du Rœulx, nouvellement constituée, coïncidant avec la construction de l'église Saint-Nicolas, achevée en 1181-82.

Cette période était en outre celle qui dota le village de son nom : il est nommé Rues de 1166 à 1188, puis Ruz, de 1188 à 1191, Rueth, Ruels, Roelx, Reux et enfin Le Rœulx. Ce nom pourrait venir du latin *rhodus* ou du germanique *rōde*, qui signifiaient « essart » ou « terre rendue cultivable après défrichage », un toponyme fréquemment observé dans la région.

Il se pouvait donc qu'Eustache ait été chargé de la protection de l'abbaye, devenant Seigneur du Rœulx où il établit un point de défense. C'est d'ailleurs lui qui fit construire les tours et les murailles de la ville, dont il subsistait quelques éléments, épars. Il y eut donc, au moins dès cette époque, construction d'une ou plusieurs demeures seigneuriales. Mais il n'en restait aucune trace. Les vestiges matériels autorisant une étude de l'évolution du château ne permettaient de remonter qu'au

XIII^e siècle, avec la tour dite Caveau, sur l'angle de l'aile est.

Les comtes de Hainaut avaient plus tard pris la succession du domaine, et c'est de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, qu'Antoine de Croÿ, grand chambellan du duc de Bourgogne, avait reçu « la terre, la ville, la justice, la seigneurie et la pairie du Roëulx » en l'an 1429. Le château fut rebâti par Adrien de Croÿ après 1531, sur le bâti existant. En examinant le plan Deventer d'environ 1555, on constatait qu'un donjon s'élevait devant la partie ouest de la façade, avec un pont-levis en pente. Il devait à l'époque y avoir plusieurs mètres de dénivellation entre le rez-de-chaussée et le sol. On pouvait supposer que cette partie marquait l'emplacement de l'édifice initial, dont la forme était inconnue. Le choix de l'emplacement, lui, se comprenait aisément en tant que surplomb léger dominant une petite cuvette. L'abbaye avait été construite à proximité du point le plus élevé de la région, Montauban, qui marquait la crête menant doucement à la dépression de la Haine. On pouvait s'étonner que le château n'ait pas été construit sur cette relative hauteur, tant stratégique que symbolique. Peut-être, comme le pensait l'Alchimiste, cette crête était-elle un chemin fréquemment emprunté, ce qui la rendait inadaptée à l'établissement d'un domaine seigneurial. On pouvait également supposer que l'organisation spatiale du hameau et de l'abbaye, elle-même établie tout contre la « fontaine sans fonds », source vénérée à l'endroit prétendu du martyr de Foilan, ait logiquement induit ce positionnement.

L'Alchimiste avait considéré le relief du terrain, pour constater que Montauban culminait à quelque cent soixante mètres d'altitude. L'abbaye se trouvait en contrebas, après un dénivelé de vingt-quatre mètres, sur un terrain qui remontait ensuite à une altitude de cent quarante-cinq mètres, avant de redescendre en pente douce. C'est là que le donjon primordial avait été construit. Comme souvent, le donjon, destiné à servir à la fois de point d'observation, de poste de tir et de dernier refuge, ou la tour maîtresse, servant en outre de résidence seigneuriale, se trouvait sur un point en élévation, pour des raisons tant pratiques que symboliques. Soit l'édifice profitait d'une hauteur naturelle, soit, comme ce fut l'habitude au XII^e siècle, il était élevé sur une motte artificielle. En longeant l'aile est du château par la route de Soignies, on ne pouvait qu'être frappé par le dénivelé marqué entre la chaussée et la base du château. Cette observation soulevait la question de l'origine de la

butte : était-elle en partie une création humaine, ou le dénivelé était-il naturel ? Cette différence de niveau pourrait-elle avoir été accentuée délibérément lors de l'excavation des fossés longeant les remparts ?

L'Alchimiste se souvenait que dans la cinquième *vita* de Foilan, rédigée au XII^e siècle, peu avant 1183, Philippe de Harvengt, abbé prémontré de Bonne-Espérance, en poursuivant le récit légué par le chantre Hillin de Fosses, décrivait l'environnement d'Ampolline comme étant surplombé par un monticule, qu'il qualifiait de *tumulus*, mentionnant même une tour de guet au sommet d'une colline. S'agissait-il de Montauban, ou de la butte du château ? L'occupation de ce surplomb aurait-elle occasionné la création et l'usage de caves, au-dessus desquelles le château primitif et ses versions antérieures auraient été construits ? Plus hypothétiquement encore, ces cavités auraient-elles pu être d'origine naturelle ? Puisque rien ne permettait de déterminer leur origine et leur datation exacte, la seule option qui s'offrait à l'Alchimiste était de les localiser, et de les explorer.

L'Alchimiste ressentait une excitation aussi intense que celle qui l'avait envahi sept mois plus tôt, lors de sa venue au château avec l'assemblée des confrères. Depuis, de nombreux éléments s'étaient articulés pour augmenter encore de son mystère l'aura du lieu. Le parchemin d'Irmine, le reliquaire de Dagobert, la crypte de Strépy et l'abeille mérovingienne l'avaient à nouveau conduit au domaine des princes de Croÿ-Rœulx, point névralgique de ce salmigondis de secrets et d'énigmes, qui ne semblaient intéresser que lui.

Trois ouvriers procédaient au dégagement et à la découpe des troncs couchés au sol, alignant les fûts prêts à être embarqués. L'Alchimiste contourna cette zone à usage de parking pour s'arrêter quelques mètres avant le fossé qui longeait la façade arrière du château, et par-delà lequel s'étendait le parc, et donc le domaine de l'ancienne abbaye.

La tour du Bailli était l'un des rares vestiges de l'enceinte fortifiée médiévale, avec la tour Cauveau, ouvrage défensif visible sur l'aile est de la bâtisse, la tour de la porte nivelloise, à front de rue, et, dans le parc, la tour Passet, ancien point d'arrivée de la ruelle aujourd'hui disparue venant de la chapelle Notre-Dame de la Fontaine, au bas de l'actuelle rue Verte. Située derrière la partie ouest du château, la tour du Bailli semblait plus récente par son achèvement. D'un diamètre de dix

mètres et d'une épaisseur de cinquante-cinq centimètres, elle était constituée de moellons équarris revêtus intérieurement d'une couche de briques.

L'Alchimiste observait attentivement les lieux. Il s'efforçait d'imaginer le donjon qui, mille ans plus tôt se tenait là, à l'emplacement de l'aile ouest, élément central à partir duquel s'étaient probablement articulés les bâtiments alentour, jusqu'à constituer le château dans sa forme actuelle. Il aperçut son confrère, le Sénéchal, à qui il fit un signe de la main.

Le Sénéchal guida l'Alchimiste vers le lieu où la terre avait cédé sous l'effort du dessouchage. Une ouverture s'était dévoilée, débouchant sur une cavité souterraine. La structure, composée de maçonnerie en moellons et en briques, présentait un arc partiellement effondré, ouvrant sur une obscurité dense et prometteuse. La terre fraîchement remuée exhalait une odeur humide, témoignant de l'oubli long et profond dans lequel la chambre avait été plongée. La lumière du jour, filtrée à travers les branches, jetait sur les briques anciennes une teinte d'or pâle, créant un contraste saisissant avec l'obscurité qui régnait au creux de la terre.

L'Alchimiste, passablement excité par cette découverte, examinait précautionneusement l'entrée. Après le conduit souterrain de Strépy, les galeries rhodiennes, fantasmées de longue date, semblaient s'offrir à lui. Le Sénéchal, sentant monter l'enthousiasme de son confrère et l'idée qui certainement germait en lui, exprima des réserves quant à la sécurité d'une exploration. « Le terrain est instable » dit-il. Il souligna le risque d'un effondrement supplémentaire, dû à la fragilité des voûtes et à la saturation hydrique du sol. L'Alchimiste restait silencieux. D'autres fosses, puits et excavations avaient été constatés alentour, mais elles étaient généralement comblées, et donc inaccessibles. Cette trouée semblait être une rare opportunité d'en apprendre plus sur une partie non documentée du site historique. « Je vais me permettre d'être un tantinet curieux », finit-il par conclure. Il regarda son confrère et ajouta « Mais cela n'engage que moi ». « Je ne te laisserai pas descendre là-dessous sans avoir moi-même vérifié que cela ne présente aucun danger », rétorqua le Sénéchal à son cadet. Si c'était la seule condition pour pouvoir y accéder, cela convenait fort bien à l'Alchimiste, qui

d'un geste pria son aîné d'ouvrir la voie.

*

Équipé d'un harnais de sécurité et d'une corde dynamique, le forestier était descendu le premier. Il avait suffi d'une échelle pour gagner le fond de la cave, à peine quatre mètres plus bas. Il invita son confrère à le rejoindre, en l'avertissant de la présence d'un fond d'eau stagnante. Parvenu au bas de l'échelle, l'Alchimiste éclaira de sa lampe les murs, le plafond et le sol de la chambre souterraine. Leurs bottes étaient immergées dans quinze centimètres d'eau. L'air était frais et lourd d'humidité ; l'odeur de terre et de moisissure les prenait à la gorge.

Les moellons qui composaient les murs de la pièce, laissant par endroits affleurer la roche dans laquelle la cavité avait été creusée, semblaient témoigner d'une fondation ancienne, datant peut-être de la construction originelle du donjon voisin. La chambre, qui ne devait pas faire plus de cinq mètres de long, semblait traversante : sur chacun des murs latéraux une porte ouvrait vers un autre espace. La lumière de la torche révélait un passage obstrué, dans la direction ouest. « On ira pas bien loin par-là » commenta le Sénéchal. À l'opposé, en direction du château, la porte débouchait sur une salle plus vaste, plongée dans un noir d'encre et apparemment inondée comme la première. Dans cette chambre souterraine, le faisceau de l'Alchimiste se reflétait sur une surface d'eau immobile, suggérant une continuité du sol. Il partagea avec son confrère un regard d'excitation, d'hésitation et de désir. Il s'arrêta un instant dans l'encadrement de la porte, scrutant l'espace, fasciné par cette nouvelle investigation dans les abysses de l'histoire et espérant qu'elle ne mène pas immédiatement à une impasse, ce qui semblait être le cas. Son cœur battait à tout rompre. Depuis le seuil, il fit un pas en avant, et soudain, il chuta. Tout devint noir.

Il se sentit disparaître dans une obscurité glacée, avant de réaliser qu'il se trouvait submergé dans l'eau, disparaissant de la vue du Sénéchal qui ne put retenir un cri d'alerte. Le choc fut tel qu'il crut sombrer dans un lac gelé, mais après quelques secondes ses pieds touchèrent le fond. Il remonta à la surface de l'eau trouble et prit une respiration bruyante, dans la panique de l'instant. Le Sénéchal lui tendit immédiatement la

main, mais dans l'obscurité, l'Alchimiste, peinant à comprendre ce qui lui était arrivé, ne savait où donner de la tête. La lampe de son téléphone, engloutie dans l'eau terreuse, avait cessé d'éclairer, les plongeant dans une obscurité encore plus dense, que la torche de Sénéchal venait contrarier de son mouvement saccadé.

Au bout de quelques instants, l'Alchimiste retrouva son calme et rassura son confrère. Il avait à peine pied, mais il comprenait que sa perception l'avait trompé. Le sol, qu'il avait présumé uniforme, présentait en réalité une différence de niveau significative. Sans doute un escalier permettait-il autrefois le passage d'une pièce à l'autre, mais l'eau avait pu détériorer cette structure de bois périssable. Il nageait à présent dans une cave inondée, et il ne lui semblait avoir d'autre alternative que de rebrousser chemin. Il saisit la main de son confrère, et remonta péniblement jusqu'au seuil de la porte. Il resta silencieux un moment, se dirigea vers la lumière qui pénétrait par l'ouverture du plafond, et s'appuya à l'échelle pour reprendre ses esprits, dégoulinant. « Je savais que tu comptais te mouiller mais pas à ce point ! » plaisanta le Sénéchal, qui par ce mot d'esprit exprimait son soulagement. Un rire complice les lia dans cet espace-temps liminal.

Le Sénéchal jugeait plus prudent de remonter, d'autant que leur courte progression avait mené à une impasse. L'Alchimiste, lui, n'était pas si pressé de quitter les lieux. Il rechignait à partir sans avoir considéré plus avant les deux salles découvertes. Il en aurait volontiers pris quelques photographies si son téléphone n'avait pas sombré au fond de l'eau. Il scruta attentivement la cave immergée, estimant ses dimensions à environ sept à dix mètres de côté. Consolidant la paroi rocheuse, le plafond était voûté, composé de deux voûtes d'arêtes qui se croisaient au centre de la pièce, et que soutenait un robuste pilier central. Soudain, son attention se figea. Il demanda à son confrère de l'éclairer, et retourna aussitôt dans l'eau. Sous le regard stupéfait du Sénéchal, l'Alchimiste nagea jusqu'au mur opposé, et réitéra sa demande : « De la lumière ! » Son compagnon s'appliqua, et orienta le faisceau lumineux sur le mur face à lui. On voyait affleurer à la surface de l'eau un arc indiquant la présence d'une porte. L'Alchimiste vérifia et constata une ouverture s'enfonçant dans le mur, se prolongeant en un couloir, lui aussi submergé. Le réseau des caves s'étendait donc, dans cette direction.

Il réalisa ne pas être en mesure de pousser plus loin son exploration. Pas aujourd'hui, pensa-t-il. La perspective d'une noyade ne l'enthousiasmait pas, pas plus que celle de finir enseveli sous des tonnes de pierres, pas même ici, sous le château des rhodiens. Et dans la situation présente, il risquait les deux. Il rejoignit son confrère et, une fois hors de l'eau, sans échanger un mot, seulement un regard, pétillant, l'un et l'autre exprimèrent combien l'instant et la découverte étaient exceptionnels.

Laissant derrière eux les secrets oubliés de ces salles anciennes, ils remontèrent l'échelle pour regagner la chaude lumière du jour. À mesure qu'il grimpait les échelons, encore ruisselant, l'Alchimiste songeait à la façon d'approfondir en bonne et due forme l'exploration entreprise et la compréhension du site, en matière de bâti. Il avait une petite idée de la personne qu'il pouvait contacter.

*

Le ciel pastel baignait le parvis de l'église d'une lumière diffuse, presque irréelle. Un pied dans le présent, l'autre dans un temps écoulé qu'il tentait par le souvenir de raviver, l'Alchimiste s'était remis de ses émotions en s'accordant une spécialité frite, que la friterie locale, autrefois une institution dans la région, servait toujours avec le même savoir-faire. L'image d'Épinal de cet amas généreux de frites dorées était gravée en lui comme une réminiscence de son terroir, autant que son parfum familial qui avait jadis baigné l'endroit et auquel s'était un temps mêlé celui des brassins, quand la brasserie produisait encore en centre-ville. Ce repas avait autrefois été un rituel, commencé tôt dans la maison familiale, qui se tenait là, dans l'ombre bienveillante de l'église, voisine de la cure et du parc du château.

Juste à ses pieds, au creux de la ville, s'étendait autrefois un wel, petite mare qui avait profité à l'ancienne tannerie et houblonnière qu'avait été, dans un autre temps, quelques siècles plus tôt, sa maison d'enfance, et qui lui rappelait l'incessante transformation du lieu, métaphore de la vie même. Le jardin de son père, aux abords de la maison et s'étendant jusqu'au parc, en était à ses yeux la plus parfaite expression. C'était, songeait-il, l'épicentre de son univers ou monde, le point fixe qui articulait le reste, toujours périphérique. L'adage local « toujours

on y revient » lui semblait résonner particulièrement, ce soir-là.

Sur les marches du parvis, son regard se perdait sur les vestiges de la « mitraille » qui gisait sur son papier gras. Ils lui évoquaient les ruines et les marques du temps qui parsemaient encore discrètement le territoire du Rœulx, mais qui tendaient à s'effacer. Leurs traces n'apparaissaient plus qu'à ceux et celles sachant voir, et, dans la pratique du regard, les interpréter. Ces empreintes avaient-elles encore quelque chose à offrir ? « Une trace s'offre au regard », méditait l'Alchimiste. « Elle ne montre rien. Tout au plus attend-elle d'être découverte, révélée. Combien d'empreintes ne sont pas lues, ni reconnues ? Tout, autour de nous, est trace ». Promenant son regard sur les façades, toitures et arbres, alentour, il songeait au paysage. Qu'il soit urbain ou naturel, toujours était-il le résultat d'innombrables traces, brèves ou durables, façonnant la moindre parcelle de terre, à quelque échelle que ce soit, micro ou planétaire. « La mémoire, elle aussi, est ainsi faite. Modestie de la trace qui persiste tout en s'effaçant : elle dit un présent passé, elle figure un *être-là* ou, plutôt, un *avoir-été* ».

Le vibreur de son téléphone portable rompit la quiétude du moment, et arracha l'Alchimiste à sa réflexion. Il décrocha et salua celui avec qui il avait partagé son aventure souterraine, plus tôt dans la journée. Le Sénéchal s'était entretenu par téléphone avec le Prince, pour l'informer du dégât occasionné par les travaux d'abattage et de la découverte de la cave. Sans grande surprise, l'intéressé ne s'était pas montré particulièrement enthousiaste à cette nouvelle, prétendant avoir connaissance de ces cavités, en partie accessibles depuis le château. Qu'elles aient été silos ou citernes, elles ne présentaient selon lui que peu d'intérêt, et les plus fragiles, dont celle qu'ils avaient pénétrées, méritaient même à son avis d'être comblées. Cette option lui semblait d'ailleurs opportune dans le contexte des travaux du parking. Il termina en interdisant formellement à quiconque de pénétrer la cavité. À l'autre bout du fil, le Sénéchal devinait la déception de l'Alchimiste, qui avait vu dans cette ouverture l'occasion de sonder plus avant le sous-sol archaïque du lieu. Les deux confrères n'échangèrent pas davantage, et se saluèrent avant de clore l'appel.

« Plus personne n'a d'entrée au château, je le crains ! » songea l'Alchimiste, se remémorant sa propre réplique, soufflée quelques semaines plus tôt dans les couloirs de la bibliothèque de l'université.

« Rien n'est impossible, si l'on tire sur la bonne ficelle » lui avait répondu son interlocutrice.

Il était à présent convaincu de la personne qu'il lui fallait contacter, pour tenter une ultime percée, dans l'espoir de mettre à jour les vérités encore enfouies sous des siècles d'oubli, de confidentialité ou de dissimulation, dans, sous et aux alentours du château du Rœulx.

La soirée, étrangement tiède, lui caressait la peau. L'air était imprégné d'une chaleur inhabituelle et d'une moiteur précoce, qui annonçait, selon les météorologues, un été ardent. Mais ce qui le troublait, dans l'inquiétante étrangeté de la lumière corail aux nuances pâles, était le téléphone qu'il tenait dans la main. Son smartphone avait sombré au fond de la cave inondée. Du moins l'avait-il cru. Il lui semblait impossible qu'il se retrouvât soudainement dans sa poche, et qu'il ne s'en soit aperçu. Ni même qu'un tel appareil résiste à deux baignades dans l'eau glacée d'une chambre souterraine. C'était comme si rien de cela n'était arrivé. L'Alchimiste n'avait d'autre choix que d'accueillir la surprise comme le fruit d'une inattention, d'une étourderie. Sans doute ne l'avait-il pas égaré, finalement, son téléphone, qui par ailleurs s'était révéélé particulièrement résistant.

Il était envahi d'une sensation qu'il peinait à définir, et qu'il ne parvenait à chasser. Il ne savait si c'était dû à l'atmosphère inhabituelle du jour finissant, à la digestion, à la déception ou à la fatigue. Ou à tout cela à la fois.

XIII

Elle avait trouvé le petit paquet portant la seule mention de son nom dans son casier, dans le couloir, à quelques pas de sa porte, et s'était installée à son bureau pour en découvrir le contenu. Outre une lettre tapuscrite, elle y avait trouvé une photographie et un sachet de bonbons au miel en forme de petites abeilles, dont l'étiquette indiquait la provenance tournaisienne. Amusée par cette intention, la chercheuse devina l'identité de son destinataire, qui par ce geste faisait allusion à leur récente discussion. Sur la photographie jointe, elle reconnut l'autel-reliquaire que l'Alchimiste lui avait partiellement dévoilé, par l'intermédiaire de croquis. La lettre, elle, suggérait une nouvelle rencontre et la possibilité d'une collaboration.

S'en était suivie une discussion téléphonique au cours de laquelle l'Alchimiste, sans trop en dire, avait proposé à la médiéviste un arrangement qu'il annonçait « gagnant-gagnant », sous couvert de la confidentialité. Il s'était appliqué à rendre la promesse alléchante, bénéfique et même décisive pour sa carrière de chercheuse, afin qu'elle ne puisse la refuser.

Ils s'étaient accordés sur un rendez-vous en la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles, un lieu symboliquement opportun compte tenu du sujet de leur conversation. L'Alchimiste attendait depuis une quinzaine de minutes, sans cesser de vérifier l'heure et les alentours, nerveux et peu sûr de la proposition qu'il s'apprêtait à faire à la médiéviste.

Tendu, il arpentait les allées de ce joyau de l'art roman consacré en 1046, à la majesté tranquille. Cinq églises successives, érigées entre le VII^e et le X^e siècle, avaient jadis occupé cet emplacement avant de céder la place à l'imposante structure romane. Sous la vaste nef, longue de cent-deux mètres, un accès au sous-sol archéologique offrait un passage vers ces strates historiques, permettant de parcourir les vestiges des

édifices antérieurs. Il s'attarda un instant sur la pensée que la toute première église mérovingienne, établie aux alentours de 650, renfermait encore les caveaux funéraires de la première communauté religieuse de l'abbaye. C'était au temps de Gertrude, Grimoald et Foilan, pensa-t-il.

La chercheuse surgit précipitamment à hauteur du chœur oriental. L'Alchimiste alla à sa rencontre. Elle semblait désorientée, à la démarche maladroite, plus familière des couloirs de bibliothèque que de l'exploration pratique de terrain. Une fois passées les salutations formelles, l'Alchimiste se décida à aller droit au but, en tendant à la jeune femme une série de photographies, dévoilant la crypte de Strépy et son autel reliquaire.

« Vous me titillez à nouveau avec ce lieu. Où est-ce ? » demanda-t-elle. « À l'abri des regards », répondit-il, avant de reprendre : « Mais je vous l'offre sur un plateau, si de votre côté vous faites quelque chose pour moi ». Circonspecte, la chercheuse cherchait dans le regard de son interlocuteur l'indice d'une intention. L'Alchimiste hésita encore le temps d'un silence, et se jeta à l'eau : « Mobilisez l'équipe pressentie pour sonder les fondations de la chapelle Notre-Dame, convainquez le Prince de Croÿ de mener une étude du sous-sol de son domaine, et je vous offre la découverte d'une crypte mérovingienne, en plein cœur du Hainaut ». « Vous voulez dire que ces photographies sont celles d'un lieu encore méconnu, sinon de vous ? » interrogea-t-elle, sans cacher son scepticisme. Il acquiesça.

Elle regardait avec intérêt les images, silencieuse. « Vous menez une étude comparative de la conception et de la symbolique des églises franques du haut Moyen-Âge, à la lumière des migrations et des syncrétismes culturels de l'époque », poursuivit l'Alchimiste. « Cette découverte éclairerait votre étude tout en propulsant votre carrière de chercheuse. Une découverte comme celle-là, on ne peut en espérer qu'une dans sa vie ». Sur ces mots, il invita la médiéviste à prendre la direction du cloître, pour parler plus tranquillement.

La fraîcheur de la galerie qui encadrait le jardin clos contrastait avec la lumière intense qui saturait l'herbe d'un vert jaunâtre éblouissant. La chercheuse se tourna vers lui : « À supposer que cette crypte existe, pourquoi me donner le privilège de sa découverte ? ». Sans pouvoir détacher ses yeux du tapis d'herbe qui brillait ardemment, il l'éclaira : « Parce que vous avez une chose que je n'ai pas : une légitimité

aux yeux du Prince, qui par le passé a démarché vos collègues du département. Si vous convainquez le Prince de l'intérêt de découvertes majeures en son sous-sol, il acceptera peut-être de sonder un site qu'il néglige ou protège, pour des raisons qui m'échappent ».

L'Alchimiste lui fit part de son exploration d'infortune dans les caves du château, que le Prince projetait de combler, dans son projet d'aménagement. Ce fait témoignait du désintérêt du Prince pour l'histoire et le patrimoine local, autant que des effets de sa privatisation, raisons pour lesquelles une action s'imposait, afin de tirer des empreintes du passé une ultime analyse qui permettrait une meilleure compréhension de l'histoire politique, sociale et religieuse du territoire concerné. L'Alchimiste n'évoqua pas plus avant le mystère entourant le parchemin de sainte Irmine ou encore le motif de l'abeille, dont les liens avec la famille de Croÿ-Rœulx ne lui apparaissaient pas encore clairement. « C'est mon ultime atout. Vous m'aviez dit qu'il fallait savoir tirer la bonne ficelle. C'est la dernière qu'il me reste. Si vous parvenez à satisfaire les attentes du Prince, qui a sollicité les responsables de votre département, négociez une étude du sous-sol de son domaine. Et je vous offre une crypte et son autel-reliquaire, découverte majeure pour votre champ d'étude ».

L'Alchimiste sortit de son sac un plan du domaine princier, autrefois domaine de l'abbaye. Il pointa sur le plan la cave récemment explorée, mais aussi les zones présumées d'autres chambres souterraines, qu'il lui tardait de sonder. Il insista sur le site de l'abbaye disparue, et le détail de son implantation : les bâtiments conventuels, l'église, le cloître, la grange, les bâtiments artisanaux, dont une brasserie, la basse-cour, le jardin potager et la maison du portier. Il attira l'attention de la chercheuse sur l'église abbatiale, et l'intérêt d'en apprendre plus sur ce lieu, qui était peut-être aussi celui de l'église primitive de bois évoquée par Hillin peu avant 1100, dans sa description d'Ampolline. Il s'autorisa à dépeindre l'édifice, orienté et bâti en pierres de taille avec un chœur polygonal, au sol recouvert de pierre de Basècles. Les colonnes et les chapiteaux étaient de marbre et de pierre bleue d'Écaussinnes, espacées par des ogives. Il ne semblait pas qu'il y ait eu de crypte, précisa l'Alchimiste, mais plusieurs archives faisaient mention d'inhumations en cet endroit, dont certains seigneurs de Croÿ. Le trésor de l'église, lui, consistait notamment en des reliquaires. On y aurait vénéré la mâchoire inférieure

de Foilan, aujourd'hui conservée en l'église Saint-Nicolas. Les autres châsses, trésors du XVII^e siècle, étaient devenus propriété de l'église paroissiale de Strépy, à la Révolution. Il termina en rappelant qu'en 1794, les troupes républicaines pillèrent le site, chassèrent les religieux qui y revinrent bientôt, mais l'abbaye fut définitivement supprimée en 1797. Les biens ecclésiastiques furent livrés aux enchères publiques, démantelés. Ainsi disparaissait l'abbaye Saint-Feuillien. Ne subsistaient que des chemins et des viviers, quelques pierres, une partie du mur de clôture, la maison du portier. « En surface, du moins », ajouta-t-il enfin. Les caves des bâtiments conventuels avaient été comblées, mais il n'était pas impossible de trouver là quelques traces enfouies ou chambres souterraines à faire parler.

« Pourquoi tenez-vous tant à faire parler ce sous-sol ? » finit-elle par demander. L'Alchimiste était bien en peine de répondre à cette question, tant son obsession lui semblait plus intuitive que raisonnée. Sa recherche de l'ancienne Ampolline l'avait mené bien au-delà de la simple enquête topographique et archéologique. « Le sous-sol ne représente qu'une partie de l'histoire. Le voile à lever couvre un mystère plus large. Mais cela, c'est ma recherche, répliqua-t-il. Si vous étudiez cette crypte, vous ne devriez pas tarder à tisser ces liens par vous-même. Considérez que j'ai une longueur d'avance ». Elle le regarda, dubitative : « La science n'est pas une compétition ni une chasse au trésor ». Agacé de ne pas sembler suffisamment convaincant, l'Alchimiste rétorqua : « Je n'ai rien à y gagner. Et la notoriété n'est pas mon affaire. Mon seul souhait est d'aller au bout d'une réflexion, et de son enquête. Je vous laisse le succès d'une découverte qui servira votre recherche et dopera votre statut d'experte, en contrepartie de quoi vous m'aidez à sonder ce que le Rœulx et sa famille princière dissimulent depuis longtemps, sciemment ou non ».

La chercheuse restait sans voix, les yeux rivés sur les photographies. L'Alchimiste percevait l'irrésistible fascination de la médiéviste pour cette opportunité unique. Elle finit par admettre le caractère exceptionnel de la découverte de la crypte, et la plus-value qu'aurait la compréhension de ce lieu pour son étude. « Je peux en toucher un mot à mes collègues, et tenter de les mobiliser pour convaincre le Prince. Le fait que vous ayez récemment découvert une cave aux abords du château peut être un élément intéressant à évoquer. Nous disposons de

méthodes non destructives pour l'analyse des sols, et nous pourrions envisager d'en faire usage sur le site, en ce compris sur le périmètre de l'abbaye disparue ». L'Alchimiste se sentait pleinement satisfait par cette proposition. « Mais je ne promets rien » ajouta-t-elle. « C'est donnant-donnant. Essayez, et remportez une découverte archéologique clé sur porte », conclut avec le sourire son interlocuteur. Elle demanda si elle pouvait garder les photos. « Considérez ça comme une avance sur rémunération », plaisanta l'Alchimiste. « Vous avez des méthodes peu orthodoxes » lui lança la chercheuse, en ramassant son sac et sa veste. Elle n'avait pas tort, et il se sentit en porte-à-faux avec ses propres valeurs. « Je suis contraire à l'idée que le but sanctifie les méthodes, mais disons que j'ai suivi votre conseil : je cherche juste à tirer la bonne ficelle... » Ils se quittèrent en se promettant de rester en contact.

Il ignorait ce qu'il pouvait espérer de cette conversation, et si cet arrangement pouvait déboucher sur une véritable opportunité. Il avait simplement misé sur son ultime atout.

Il s'arrêta sous les vitraux du chœur, qui inondaient la collégiale d'un chromatisme léger. Ils étaient l'œuvre de la peintre Marthe Wéry et mariaient le modernisme à l'architecture historique dans un style minimaliste. L'interaction du verre coloré avec la lumière naturelle, qu'il métamorphosait en un éclat mystique selon la symbolique chrétienne, forgeait une ambiance à la fois méditative et vivante. Ce jeu de clarté instaurait un dialogue entre le passé et le présent, qui le projeta au cœur de l'église abbatiale de Saint-Feuillien, plus tôt décrite à la chercheuse. Il repensait plus particulièrement à son trésor.

Car depuis la découverte de l'autel-reliquaire vide de Strépy, germait en lui l'hypothèse d'une relique disparue. Il semblait plausible que lorsque l'abbaye Saint-Feuillien devint un centre religieux et économique important, au XII^e siècle, la relique de Strépy, si toutefois la crypte l'avait conservée tout ce temps, ait été transférée dans son église abbatiale. En ce temps, les églises et les monastères s'efforçaient d'acquiescer des reliques, symboles de pouvoir et de légitimité, pour renforcer leur prestige et attirer les pèlerins. L'inventaire des archives de l'abbaye Saint-Feuillien ne laissait toutefois en rien entrevoir la présence de cet artefact sacré. Inversement, c'est à Strépy qu'avaient été préservées les châsses de l'abbaye, à la Révolution. Le dernier abbé de Saint-Feuillien, Norbert

Durieu, y avait transporté les reliquaires de sainte Ursule et de saint Frédéric, datés du XVII^e siècle. Aucune relique plus ancienne ne semblait avoir été conservée, à l'exception de celle de Foilan, contenue en l'église du Rœulx. Dans cette hypothèse, que serait-il advenu de la relique « mérovingienne » de Strépy ? Aurait-elle disparu à la Révolution, emportée par Durieu ou interceptée par une main invisible ?

Jean de Nivelles, le jacquemart de cuivre logeant dans la tourelle sud, frappa l'heure en conférant une note pittoresque à la situation, en contraste avec la modernité du verre coloré de Wéry.

L'Alchimiste se sentait tiraillé entre deux époques, prisonnier d'un espace-temps indistinct. De plus en plus avait-il l'impression de s'égarer dans la mémoire historique, hantant les siècles sans jamais trouver son chemin, suspendu entre les ombres du passé et l'éclat du présent, ruines et paysages en devenir.

XIV

Juin déployait ses jours ardents, drapant la ville du Rœulx d'une atmosphère particulièrement dense. Les températures anormalement élevées conféraient à l'air une lourdeur palpable, presque électrique. Le ciel, d'un bleu profond durant la journée, commençait à se teinter d'un voile aux nuances orangées alors que le soleil déclinait lentement, annonçant une soirée chaude et orageuse. Aux abords du château, les arbres aux feuillages denses semblaient se préparer à l'approche de l'orage. Le vent, tiède et capricieux, les agitant doucement, ajoutant un frissonnement presque imperceptible à l'ambiance déjà chargée.

La rencontre tant espérée avait finalement lieu. Elle se tenait dans l'une des salles des écuries, monumentale annexe du château reconvertie en résidence de la famille de Croÿ-Rœulx. Le groupe se trouvait rassemblé autour d'une longue table en chêne massif, polie par le temps. Le salon de réception dans lequel ils se tenaient, avec ses hauts plafonds, ses imposantes poutres de bois, ses murs de pierres anciennes et ses fenêtres donnant sur les étendues verdoyantes du domaine dégageait une atmosphère de grandeur passée, dans un cadre à la fois majestueux et intime, entre rusticité et raffinement.

Dans son élégance austère, le Prince présidait la tablée. Au premier regard, il incarnait l'archétype du noble héritier, portant son patrimoine avec un naturel frôlant l'insouciance aristocratique. Mais il y avait dans son allure une tension, un équilibre précaire entre l'homme de devoir et celui que le masque de la bienséance gênait, toujours prêt à laisser apparaître une expression plus brute de son essence. L'Alchimiste le regardait fixement, pour sonder cette dualité intrigante, à peine perceptible. Une fois l'effet de sa prestance initiale estompé, une certaine rugosité se dévoilait, ajoutant une texture plus complexe à son caractère. On sentait dans son regard comme s'il luttait intérieurement contre une impatience ou une frustration inavouée. Ses manières

étaient polies, mais il y avait des moments où un geste brusque, un froncement de sourcils, un regard fuyant ou une fermeture soudaine de la bouche trahissaient un tempérament indélicat, une indifférence ou une lassitude rude voire offensante.

Il faisait face à un petit groupe constitué de Sarah Dillens, Caroline Algrain et Raphaël Verleysen, reconnus pour leur expertise en matière d'histoire médiévale et d'archéologie du bâti au sein de l'Agence wallonne du patrimoine et de l'Université catholique de Louvain. L'Alchimiste s'était joint au groupe, ainsi que son confrère le Maître du Temps, autrefois échevin des travaux de la ville mais assumant toujours le rôle d'intermédiaire privilégié entre celle-ci et le Prince sur diverses questions d'intérêt communal. Sa présence en tant que facilitateur comptait pour l'Alchimiste, surtout en l'absence du Grand Maître et ancien bourgmestre, retenu par une inauguration en la brasserie, dans l'espoir d'orienter la négociation vers une réelle opportunité d'étude.

Après avoir abordé le sujet de la chapelle Notre-Dame de la Fontaine et l'impossibilité d'un examen de ses fondations et structures souterraines compte tenu de l'état d'avancement des travaux de rénovation de la place, la conversation s'était orientée vers l'intérêt archéologique du sous-sol du château et de l'ancienne abbaye. Il fut question des techniques d'exploration non invasives, des potentielles découvertes historiques qui pourraient émaner de l'exploration du site et des avantages d'une telle étude pour la compréhension de l'histoire locale. Comme à son habitude, l'Alchimiste se tenait en retrait, se permettant d'intervenir pour souligner les intérêts multiples d'une meilleure compréhension des occupations successives des lieux afin de jeter un éclairage nouveau non seulement sur leur histoire, mais également sur le contexte social, politique et religieux de la région entre les VII^e et XII^e siècles, au-delà des connaissances actuelles sur le sujet. Ce faisant, il épiait les réactions du Prince, qui ne lui accordait que peu d'attention lorsqu'il s'autorisait une remarque ou suggestion. L'homme semblait doué pour effacer ses interlocuteurs d'une indifférence glaciale. Mais dans les instants de débat, quand un point de vue l'irritait ou qu'un détail négligé attirait son attention, le vernis de l'homme de rang se craquelait dans de brefs éclats de candeur bourrue, rapidement maîtrisés, suggérant des sursauts de résistance contre les contraintes de son héritage.

Au fil de la conversation, l'Alchimiste observait avec perplexité l'attitude de leur hôte. Il lui était difficile de déchiffrer ses véritables intentions. La possibilité d'une étude experte du site pour une meilleure compréhension de son histoire semblait le gêner. Sous le prétexte de l'intrusion et de l'immiscion en un terrain privé, il se montrait désintéressé par la chose historique, en contraste avec certains de ses prédécesseurs, qui avaient tant fait pour ouvrir le parc et le château au public, dans un souci de mémoire, de partage et de démocratisation. Le Prince, dont l'intérêt pour l'histoire semblait superficiel, s'était pourtant initialement montré proactif en contactant des experts universitaires pour examiner le substrat de la chapelle Notre-Dame. Cela soulevait une contradiction troublante : pourquoi initier une telle démarche si le passé du lieu ne le captivait guère ? L'Alchimiste commençait à conjecturer que le Prince était moins attiré par l'héritage historique que par les bénéfices potentiels qu'il pouvait en tirer. Peut-être n'envisageait-il l'histoire qu'en tant que patrimoine monnayable, un bien à accaparer, une ressource à capitaliser pour des gains matériels ou pour renforcer un prestige symbolique. Cette approche transactionnelle du patrimoine historique laissait l'Alchimiste perplexe et quelque peu désillusionné quant aux motivations réelles du Prince.

Le vent chaud de la fin de journée s'insinua dans la salle par la fenêtre entrouverte, faisant danser violemment le voile léger des rideaux. L'attention de chacun fut portée au sursaut de la brise, marquant une pause dans un échange qui semblait ne mener nulle part, par-delà les promesses du Prince de considérer la proposition. L'Alchimiste se détacha de la conversation, captivé par le tableau vivant qui se jouait autour de la table. La chercheuse, visiblement accablée par la chaleur, retira ses lunettes avec une expression de fatigue manifeste et se frotta les yeux. De petites perles de sueur s'étaient formées sur le haut de ses pommettes, légèrement rougies par la chaleur de la pièce. Quand son regard croisa celui de l'Alchimiste, il ne put dire ce qu'il contenait. Il lui sembla vide, creux, comme en suspens, absent.

Le Prince, de son côté, paraissait lutter contre les effets de la température. Son visage, d'ordinaire sculpté par la rigueur de son rang, semblait se déformer sous l'effet de la chaleur. C'était comme si la lassitude de la journée avait eu raison de son habituelle posture de noblesse

contrôlée. Il y avait dans son attitude un relâchement, une vulnérabilité qui tranchait avec l'image d'autorité qu'il avait pour habitude d'imposer. Le poids des années et la chaleur conjugués révélaient une facette plus humaine, moins assurée, de sa personnalité, observait l'Alchimiste. À ses côtés, le Maître du Temps, occupé comme toujours à consulter compulsivement les messages de son téléphone portable, donnait l'impression de fléchir sous la canicule.

La scène, baignée par la lumière dorée du crépuscule et rythmée par le va-et-vient des rideaux, offrait un contraste saisissant entre le cadre formel de la réunion et l'intimité presque vulnérable de ses participants, tous affectés, chacun à sa manière, par la chaleur accablante de cette fin de journée de solstice. La situation donnait l'étrange sensation à l'Alchimiste d'une fragilité partagée face à la force implacable de la nature, qui reléguait la rencontre à un simple instant dans le grand théâtre du monde. Les préoccupations terrestres, les discussions sur l'histoire et le patrimoine semblaient soudain minuscules et éphémères face à la majesté électrique du couchant et à la brise tiède qui caressait la pièce. C'était comme si, pour un bref moment, le temps avait suspendu son vol, mettant en pause les ambitions, les stratégies et les dessein de chacun.

L'eau semblait s'évaporer de leurs verres, tant ils se vidaient rapidement. L'Alchimiste avait perdu la notion du temps, et la discussion lui semblait inutilement interminable, quoique le Prince se montrât expéditif dans son échange avec ses interlocuteurs, qui progressivement éprouvaient la sensation de perdre leur temps. Après s'être une nouvelle fois humidifié les lèvres au creux de son verre, l'Alchimiste décida de mener la réunion à son terme. Gagné par une frustration croissante face à l'attitude énigmatique et duelle du Prince envers la proposition, et comprenant que leur hôte n'était pas disposé à se prononcer le soir-même sur la possibilité de l'étude, l'Alchimiste suggéra d'envoyer à l'ensemble des participants une synthèse de la réunion, et invita le Prince à se prononcer dans un délai raisonnable, pour faire connaître ses positions et intentions véritables.

Ce dernier conclut d'un ton ferme et calculateur en soulignant la nécessité d'estimer les retombées positives et les bénéfices tangibles d'une telle entreprise. Il était impératif, selon lui, que l'étude génère un bénéfice, tant en termes de prestige qu'en termes financiers. « Il

convient d'adopter une approche pragmatique et réaliste » insista-t-il. « Un patrimoine n'est pas un cadeau du ciel, mais un héritage qui requiert une gestion avisée et stratégique, envisagée sur la longue durée. L'étude, la conservation et la valorisation du patrimoine sont des opérations complexes qui doivent s'inscrire dans une perspective de rentabilité à terme ».

Après un silence tendu, il ajouta que toute initiative devrait convenir à son fils, l'héritier des lieux, soulignant l'importance de la transmission et de la gestion patrimoniale dans le temps. Agacé par cette vision utilitariste du patrimoine, l'Alchimiste ne put retenir sa réaction. Conscient qu'à côté des archives connues et étudiées sur les biens de la famille, qui constituait une masse documentaire importante, il existait du matériel jalousement gardé auquel les historiens n'avaient pu avoir accès, il souligna la valeur intrinsèque de ces inventaires, certes propriétés privées, mais dont le potentiel pour enrichir notre compréhension de l'histoire les élevait au rang de biens communs. « Que renferment vos archives et vos réserves encore inexplorées, qui pourraient mériter une étude approfondie ? » interrogea-t-il, songeant secrètement au manuscrit d'Irmine de Trèves et aux nombreux inventaires de biens aperçus lors de sa visite automnale. « L'héritage et le prestige de votre maison ne sont-ils pas le fruit d'alliances judicieuses, de l'acquisition de terres et de possessions, ainsi que de la maîtrise des symboles de pouvoir ? Votre ascendance s'est bâtie sur des fondations matérielles, certes, mais également sur l'accumulation de biens symboliques, enrichissant sa stature tant économique que politique et sociale ». Le Prince rétorqua que de telles considérations n'étaient pas à l'ordre du jour et qu'il ne jugeait pas approprié de débattre de ces questions avec quiconque.

Le malaise était palpable. L'Alchimiste avait l'étrange impression que personne, autour de la table, ne considérait ses interventions, ignorant presque sa parole. Mais il n'avait pas le cœur à s'en émouvoir. À cet instant, il était distrait par le vol anecdotique de deux abeilles qui s'étaient engouffrées dans la pièce, et qui tournoyaient sous les poutres avant de concentrer leur ballet aérien par-dessus la tête du Prince, qui, d'abord indifférent, commençait à manifester de l'irritation à leur égard. Amusé par ce manège, l'Alchimiste ne put s'empêcher une allusion audacieuse. « L'abeille, tout un symbole, n'est-ce pas ? » lança-t-il, un sourire en coin. Déjà debout, le Prince resta indifférent à cette

insinuation, tandis que les participants se levaient, se préparant à partir. Le crépuscule commençait à envelopper les lieux, projetant des ombres dansantes sur les murs et les visages. Au loin, le grondement sourd d'un orage se faisait entendre, ajoutant une tension à la scène déjà chargée d'une étrange énergie. Des éclairs lointains illuminaient sporadiquement le ciel.

*

L'orage approchant, le Prince s'était contenté d'escorter le groupe à l'extérieur des écuries, leur laissant le soin, après quelques salutations, de regagner le portique, au bout de l'allée, pour quitter le domaine. L'air, dense et étouffant, était balayé par un vent porteur d'une moiteur tiède et de premières gouttes, annonciatrices de la pluie à venir. Le ciel, dans une transition dramatique de l'orange au gris sombre, se parait de nuances de bleu et de violet profond.

En progressant vers la sortie, les participants échangeaient leurs impressions à l'issue de la rencontre. L'Alchimiste, saisissant l'opportunité d'une curiosité partagée, proposa de les conduire à l'endroit où le sol s'était affaissé, révélant l'accès à la cave inondée. Étant donnée l'heure avancée et le ciel menaçant, la chercheuse et ses collègues déclinaient, préférant prendre directement le chemin du retour. Ils se saluèrent, avant de se séparer.

Le Maître du Temps, curieux de nature et se délectant de l'enthousiasme fiévreux de son confrère, accepta l'invitation à découvrir l'ouverture. Ensemble, ils s'approchèrent du lieu indiqué, discutant brièvement. À peine deux minutes plus tard, après avoir jeté un coup d'œil à son téléphone, le Maître du Temps annonça qu'il devait prendre congé.

Au moment de s'éloigner, il signala à l'Alchimiste que le hall d'entrée du château était, chose rare, éclairé. D'un geste de la main, il désigna le vestibule, puis adressa à son confrère un sourire complice, l'œil pétillant de malice. Ils échangèrent un dernier salut, et le Maître du Temps disparut dans la soirée qui s'assombrissait.

Resté seul sous le ciel orageux, l'Alchimiste contemplait le château. Le hall, baigné de lumière, s'offrait telle une échappée surréelle,

tandis que les drapeaux encadrant la façade claquaient vigoureusement dans le vent chaud.

Il avança lentement vers l'entrée, attiré par les reflets scintillants des fenêtres qui captaient la dernière lueur du jour. La porte était entrouverte. Sans prendre le temps d'une hésitation, il en saisit la poignée ; elle céda sans résistance. Il franchit le seuil du vestibule, qu'il trouva illuminé. Le silence régnait en maître. Après un instant, il appela doucement. Il guettait une réponse qui ne vint pas. Se retournant, il sentit comme un tiraillement ; pourtant, il passa outre et pénétra plus avant.

L'alarme demeurait silencieuse, comme si le château lui-même lui accordait tacitement le droit de s'y aventurer. Autour de lui, les corridors menant aux différentes ailes baignaient dans l'obscurité. Il en était de même de l'escalier qui lui faisait face, et dont les portes entrebâillées ne semblaient s'adresser qu'à lui, dans un appel silencieux.

Il fut pris d'un vertige. Sa raison sembla vaciller sous l'effet de l'insolite et du sentiment d'irréalité de la situation. Il avançait presque machinalement, bercé par l'illusion d'une solitude complète dans ce sanctuaire habituellement préservé. La pénombre enveloppante l'engourdisait, tandis que l'obscurité de l'escalier promettait des révélations. Sa main effleura la rampe, ses yeux s'habituerent à l'obscurité croissante, et alors que l'orage éclatait sans un bruit, il se sentait à la fois intrus et inexorablement attiré par les mystères que renfermait encore pour lui le château du Rœulx.

*

Perché au sommet de l'escalier, il se figea dans l'obscurité tamisée. La lumière crépusculaire, filtre d'ombres et de lueurs orange-violacées, inondait la pièce depuis les hautes fenêtres. Ces reflets énigmatiques s'étiraient sur le sol, et grimpaient le long des murs, caressant le mobilier ancestral d'une présence d'un autre monde.

Dans le grand salon, l'Alchimiste n'osait plus faire un pas. Il était paralysé, à la fois par crainte d'être découvert et par respect pour l'intimité du lieu. L'ouverture du château suggérait nécessairement la présence de quelqu'un, quelque part dans ces salles et ces couloirs silencieux.

Un mouvement dans la pièce adjacente, du côté de l'aile est, attira son regard. Les murs paraissaient se liquéfier, la tapisserie ondulait comme si elle se dissolvait, avant de se déverser sur le parquet usé. Il lui fallut un instant pour réaliser que ce flot fantasmagorique n'était que l'effet projeté du défilement de la pluie sur les vitrages. Attiré par cette vision hypnotique, il s'approcha de quelques pas mesurés, à la cadence de sa respiration et au rythme de la pluie glissant doucement sur le verre. Il franchit le seuil de la pièce et reconnut la salle dans laquelle il avait admiré les gravures du domaine et la vitrine qui contenait le médaillon à l'abeille. Il sentit ses poils se hérissier, l'échine parcourue par le souffle de l'Histoire.

Il marchait lentement, au son du clapotis serein de la pluie sur les vitres, et se tint devant la vitrine. Son verre impeccablement clair révélait les trésors qu'elle abritait : au centre, le médaillon en ambre translucide où logeait l'abeille, encerclée d'un fin liseré doré qui captait la lumière ambiante et la reflétait avec une douceur chaleureuse. À côté, le sceptre d'argent patiné portait en son sommet une abeille stylisée, perchée sur une fleur d'ambre, comme si elle dominait le monde sous elle.

Un troisième objet était posé là. Il n'y avait pas prêté attention, la première fois. Un petit écrin contenait une clé. D'apparence modeste, sa tête était pourvue d'un insecte stylisé, qu'il supposa être, une fois de plus, une abeille, dont le contour se fondait à l'entrelacs d'argent patiné. L'Alchimiste se demandait si cette clé avait une fonction réelle, ou s'il s'agissait d'un objet symbolique, ouvrant moins des barrières physiques que des domaines de signification, d'autorité ou de valeur spirituelle. Il existait des clés dans l'histoire qui incarnaient des concepts, des promesses ou des engagements bien plus que des fonctionnalités mécaniques.

Un son étouffé le fit sursauter. Il s'arrêta net dans son observation, et scruta attentivement les lieux. Il ne pouvait dire si ce bruit en sourdine parvenait d'une pièce avoisinante, par-delà le mur dont la soierie continuait à danser sous l'effet de la lumière extérieure, ou si l'orage de chaleur tonnait de ses quelques fracas, alentour.

En regardant par la fenêtre, l'Alchimiste réalisait soudain l'avancée de la nuit. Quelques instants à peine lui semblaient s'être écoulés depuis son arrivée, mais dehors, l'obscurité était déjà dense,

éclairée seulement par la lumière orangée des réverbères et des spots qui illuminaient la façade du château. Un second son lui parvint, indistinct. Il crut entendre un murmure, une voix filtrée, soufflée depuis l'au-delà de la pièce. Un frisson le parcourut soudain, révélant une sensation de froid qui tranchait avec l'accablement de la chaleur qu'il avait éprouvé plus tôt. Il ressentait l'air humide se condenser sur sa peau. Un bref instant il ne put dire à quelle temporalité il appartenait. Il se crut transporté en un autre temps : celui de ces murs, de ce mobilier et des portraits qui l'entouraient, et qui, stoïques, avaient traversé l'histoire. Plus que jamais il se sentait fantôme, dans l'hantement de lieux oubliés, captif d'un univers préservé, sous cloche de verre, comme une relique ou un objet de musée. Passé et présent s'entremêlaient. Était-ce l'effet du solstice, de l'accablement thermique, de la tension atmosphérique, ou était-il devenu la réminiscence de lui-même, flottant librement à travers les dimensions, sans entrave ni limite ?

Au fond de la pièce se trouvait une porte. Il s'en approcha, à pas feutrés. Après une profonde respiration, il se décida à l'ouvrir. Dans son embrasure, l'Alchimiste s'immobilisa, absorbé par l'obscurité enveloppante de cette partie inconnue de l'édifice, dissimulée aux yeux du monde. Il découvrait une nouvelle pièce, que berçait le murmure toujours plus discret de la pluie contre les vitres. Elle avait l'aspect d'un ancien bureau. Le peu de lumière filtrant de l'extérieur dessinait des contours flous autour des meubles, dont une table massive en bois sombre, un secrétaire, une bibliothèque chargée de volumes reliés par le temps. L'air y était chargé d'un parfum de bois et de papier vieilli.

Un son léger lui parvint à nouveau. Son instinct lui disait de rester, de découvrir l'origine de ce bruissement presque imperceptible. La pièce n'offrait pas d'autre issue que celle par laquelle il était entré, mais une lueur infime, presque surnaturelle, dessinait une ligne argentée à travers l'obscurité. La source de cette lumière semblait défier la logique, car aucune lampe extérieure ne pouvait projeter un tel rayon à travers les feuillages denses du parc environnant. La fenêtre n'offrait qu'une vue impénétrable sur le parc nocturne. L'Alchimiste réalisa que la pièce se trouvait à l'arrière du bâtiment. Sa face cachée, pensa-t-il.

En le suivant, il s'aperçut que le halo provenait d'un interstice dans le mur, dissimulé par la sophistication de la boiserie qui ornait la

pièce. Il l'explora du bout des doigts et sentit une latte de bois se décaler légèrement sous la pression de sa main. Avec une poussée plus assurée, le panneau glissa et la paroi céda, révélant une porte dissimulée qui s'ouvrit avec un grincement discret sur un passage étroit. Ce petit couloir, baigné d'une lueur douce et accueillante, conduisait à une autre pièce, d'où provenait la lumière.

Hésitant un instant sur le seuil de la porte dérobée, l'Alchimiste céda à sa curiosité. Il ne pouvait plus rien contre l'impulsion de la découverte.

Le couloir le mena à une antichambre éclairée, emplie d'un assortiment fascinant d'objets de toutes sortes, qui semblaient attendre son arrivée depuis des siècles. Il n'y avait pas d'âme qui vive, mais l'air portait la marque d'une présence récente, peut-être celle d'un visiteur nocturne ou d'un gardien du passé. Devant lui, l'ensemble formait une collection riche et intrigante, comme un trésor caché révélé à la faveur de la nuit et de ses caprices.

La pièce était large et ses murs recouverts de hautes étagères. Des livres aux reliures usées par le temps côtoyaient des coffrets et des réceptacles, quelques œuvres peintes et des éléments d'orfèvrerie. Au centre de la pièce, sur de riches tapis aux motifs floraux, plusieurs tables étaient disposées, sur lesquelles reposaient, comme des reliques sacrées, des volumes anciens, des écrins de différentes dimensions et, au centre de l'attention, sur la table centrale, sur un coussin de velours qui semblait porter le poids des siècles, reposait une boîte de bois vieilli, rehaussé de métal. D'une digne modestie, elle avait été délicatement ouvragée par quelque maître médiéval, à en juger par son aspect ancien. Sur son couvercle, on devinait une petite serrure, indiquant le caractère réservé de son contenu.

L'Alchimiste, absorbé par l'ambiance de la pièce, songea qu'elle pût être un *studiolo*, ce sanctuaire du savoir où les princes et les érudits de la Renaissance italienne s'adonnaient à l'étude et à la contemplation. Mais la diversité et la singularité des objets qu'elle abritait évoquait davantage un cabinet de curiosités. Ces espaces, ancêtres des musées modernes, rassemblaient des collections éclectiques d'objets naturels, artistiques ou archéologiques, reflétant la soif de connaître le monde dans sa diversité. Se pouvait-il que dans le secret du château, l'Alchimiste se tienne au cœur d'un tel cabinet, lieu de conservation et d'exposition où

chaque objet raconte un fragment de l'histoire humaine ou naturelle, capturé et préservé à travers les âges ?

Tandis qu'il scrutait les étagères chargées d'objets, l'Alchimiste percevait la profondeur historique des biens accumulés au fil des siècles et des générations, par la famille de Croÿ. Héritages, cadeaux précieux, souvenirs de valeur inestimable constituaient ce trésor, et leur entremêlement formait le récit matériel et tangible de la lignée. Il se questionnait toutefois sur leur documentation : ces biens avaient-ils été soigneusement inventoriés ? Et si tel était le cas, ces inventaires étaient-ils enfouis dans l'ombre du domaine privé ou accessibles à la lumière de la connaissance publique ? Il n'ignorait pas que parmi les inventaires des biens de la famille, certains restaient inaccessibles aux chercheurs.

L'image du collier de la Toison d'or, joyau emblématique ayant paré plusieurs générations de la maison de Croÿ, traversa son esprit. Ce sanctuaire dissimulé renfermait-il ce bijou d'apparat historique, parmi d'autres exceptionnelles raretés ? Il lui faudrait fouiller ces coffrets pour satisfaire sa quête de réponses, mais sa présence ici, déjà transgressive, ne lui donnait certainement pas ce droit.

Son attention était irrésistiblement attirée vers la table centrale, où trônait sur un coussin la boîte orfèvrée, témoignant des âges par sa patine et ses ornements. Sa présentation au centre de la pièce lui conférait un caractère sacré, lui donnant l'allure d'un petit reliquaire. Elle suscitait chez l'Alchimiste une réminiscence médiévale lointaine. Le coffret était sobrement orné de motifs stylisés, pré-romans à en juger par le ruban d'entrelacs qui l'entourait. C'était à première vue l'objet le plus ancien de ceux conservés là. Tout en lui évoquait une origine remontant au bas Moyen-Âge. Si tel était le cas, ce bien avait été conservé et transmis pendant plusieurs siècles avant de devenir la propriété de la famille de Croÿ.

Dans un éclair de lucidité, l'Alchimiste fut saisi par une vision. Son aspect de châsse médiévale ainsi que ses dimensions, d'une vingtaine de centimètres de long sur une quinzaine de large, lui évoquèrent l'évidement de l'autel-reliquaire de Strépy, qui devait être à peine plus grand. Il s'immobilisa, submergé par une hypothèse vertigineuse.

Après une profonde inspiration, il s'approcha et posa délicatement ses doigts sur le couvercle du coffret rectangulaire. Il était pourvu en son centre d'un motif floral délicatement bosselé. La fleur, d'un

autre temps, semblait intemporelle, et en son cœur se trouvait la serrure.

Cette boîte pouvait-elle être le reliquaire disparu de Strépy, préservé puis déplacé dans l'ombre des événements historiques ? Depuis sa crypte, avait-elle été conservée à l'abbaye du Rœulx, lorsque celle-ci administrait la paroisse de Strépy ? Et si l'abbé Norbert Durieu n'avait pu la ramener en son lieu d'origine, au lendemain de la Révolution, sa présence ici, au cœur du château, pouvait-elle indiquer que la famille de Croÿ avait mis la main sur ce trésor sacré lors de la tourmente révolutionnaire, sauvegardant ainsi l'un des biens les plus précieux de l'abbaye ? Cet accaparement tenait-il de la sauvegarde et du souci de préservation ou de la capitalisation d'un bien à la valeur inestimable ?

Mais la principale question, à l'origine de toutes, était ailleurs. Si le coffret correspondait bien au reliquaire disparu... que contenait-il ? Quelle relique aurait ainsi secrètement traversé l'histoire ?

Sa respiration était comme suspendue. Il lui semblait qu'à tout moment le sol pouvait se dérober sous ses pieds. Autour de lui, tout paraissait prêt à s'évanouir. Les objets, les lumières, les sons, et le silence lui-même. Il s'apprêtait à franchir une ultime étape dans sa quête de sens. Un seul geste suffirait à lever le voile. Mais fermement scellée, la boîte défiait toute tentative d'ouverture, sans la clé adéquate.

Tandis que ses doigts glissaient sur la serrure, il songeait à l'objet qu'il venait d'observer, dans la pièce avoisinante. Dans la vitrine, dans son petit écrin, reposait une clé qu'une abeille stylisée venait parfaire de sa symbolique. Était-ce seulement possible ? Cette clé était-elle destinée à se loger dans l'intemporelle fleur qui ornait le reliquaire ? Oserait-il seulement la subtiliser et tenter l'ouverture ? Il craignait d'être en proie au fantasme, en un délire halluciné, affecté par l'atmosphère orageuse de cette nuit de solstice. À deux doigts peut-être de lever le voile sur le mystère qui l'obsédait, dans un entrelacs de pensées, il liait d'une façon plus cohérente que jamais l'histoire de la lignée mérovingienne, le fief de Strépy, les figures de Madelgaire et de Foilan, l'abbaye Saint-Feuillien et le château des Croÿ-Rœulx en une seule et même énigme, dont cette boîte de bois et de métal argenté, à la patine champagne et aux reliefs noircis, pourrait bien être l'élément clé. Sur son coussin d'un vert émeraude, le coffret, dominant la pièce de sa présence énigmatique, semblait confirmer la connexion entre le passé et le présent, le sacré, le

territoire et la séculaire lignée des de Croÿ. Et il était convaincu que le silence du Prince sur ces possessions n'était pas sans raison.

Il s'apprêtait à regagner la pièce voisine quand un craquement du plancher précéda une parole, qui déflagra derrière lui : « Vous vous êtes égaré ».

Tétanisé, l'Alchimiste n'osa plus faire un geste. Caverneuse et solennelle, la voix répéta : « Il ne fait aucun doute, vous vous êtes égaré ».

Dans un mouvement lent et presque réticent, il se tourna vers la voix qui venait de rompre le silence enveloppant. Drapée dans l'obscurité se dessinait l'ombre d'un homme planté dans l'embrasement d'une seconde porte. Bien que ses traits demeuraient indistincts, l'Alchimiste n'eut pas de difficulté à identifier le gardien du lieu et de ses secrets. Le Prince, auparavant apparu comme flétrissant sous le poids de la chaleur, se dressait maintenant devant lui avec une verticalité et une assurance qui commandaient le respect. Dans un costume taillé à la précision, sa stature seule émanait une autorité palpable, figeant l'Alchimiste, gorge close, incapable de formuler le moindre mot, comme ensorcelé. Il eut l'impression d'être fait prisonnier, comme l'étaient les objets qui se trouvaient muets autour de lui.

Une fois passé ce moment de sidération, l'Alchimiste se risqua à expliquer la situation : la lumière l'avait attiré, et tous les accès étant ouverts, il avait laissé la curiosité l'emporter, sans jamais enfreindre quelque barrière que ce soit, si ce n'est la limite morale de l'intrusion en un espace privé. Il avait cédé à l'attraction tel un moustique captivé par une lampe dans l'obscurité nocturne, et ainsi, en effet, il s'était égaré. Le Prince répliqua que parfois la lumière se révèle être celle d'une flamme, et que le moustique sans conscience du danger finit par y périr. L'Alchimiste ne savait comment interpréter cette allusion icarienne. La silhouette recula dans la pièce voisine et demanda à l'Alchimiste de prendre place.

Il trouva dans cette pièce plusieurs fauteuils. Hésitant, il s'installa sur l'un d'eux. Abîmé par le temps, son tissu, du XVIII^e siècle estimait-il, était orné de rinceaux végétaux, et son bois dur finement travaillé disait la richesse de la chose. Il éprouvait un certain malaise à obéir

sans résistance, dans une instinctive et enfantine posture de soumission. Il se figea sur le siège tandis que son hôte demeurait debout, pour ne rien gâcher de son autorité. Le Prince se tenait face aux grandes baies vitrées qui laissaient entrer dans la pièce une lumière aux nuances pourpres. La silhouette aux traits énigmatiques dégageait une aura d'assurance, et semblait dominer la pièce de sa simple présence. L'Alchimiste ne parvenait pas à en saisir distinctement le visage, qui habitait l'ombre en conférant à l'individu une dimension presque surnaturelle. Assis, il fixait cet être qui lui faisait face, s'attendant de sa part à un sévère discours de réprobation.

– « Que cherchez-vous ? » demanda le Prince d'une voix grave et posée.

D'abord décontenancé, l'Alchimiste resta silencieux, incapable de répondre à cette interrogation. Cherchait-il seulement quelque chose ?

- « Que cherchez-vous ? » répéta le Prince, insistant.
- « Des réponses » répliqua, sans réfléchir, l'Alchimiste.
- « Quelle est votre question ? »

« Par où commencer ? » se demandait-il, confus. Il en avait tant.

- « Que contient cette boîte ? »
- « De quelle boîte parlez-vous ? »
- « De celle qui trône au centre de cette pièce. Le coffret à la fleur. »
- « En quoi cela vous concerne-t-il ? »
- « Cela ne me concerne pas, personnellement, réagit l'Alchimiste. Mais je veux connaître l'histoire qu'il contient et raconte ».
- « Je pense que c'est vous qui souhaitez raconter des histoires », répartit le Prince, avant de poursuivre : « Vous êtes un nostalgique. Le passé vous réconforte car vous n'acceptez pas l'incertitude de ce qui vient ».
- « Je veux comprendre pourquoi vos acquis, qui sont tant de fragments de l'histoire commune, restent privés, préservés, voire secrets ». La curiosité teintait sa voix d'une note d'urgence.

- « Ce sont moins les objets qui importent que ce qu'ils représentent pour la mémoire et l'histoire familiales. Leur valeur n'est pas intrinsèque ».
- « Tout comme celle du patrimoine, avant tout mémorielle. Il en est ainsi de chaque objet, même des plus grands chefs-d'œuvre : leur valeur est toujours relative, circonstancielle. Elle repose sur ceux qui les inventent, les chérissent, les conservent ou les contemplent. L'infiniment petit peut, dans le même temps, être infiniment grand ».
- « C'est tout à fait vrai. Alors, si leur valeur est à ce point relative, pourquoi en discuter » ?
- « Pour que la mémoire soit partagée ».
- « Affichez-vous vos biens, albums et journaux de famille sur la place publique ? Ceci nous appartient. Cela ne vous concerne pas », répondit fermement le Prince, un voile de défi dans le regard, qui enfin semblait se révéler à lui.
- « Peut-être que certains de vos biens mériteraient une analyse historique, et, qui sait, quelque restitution », défia plus avant son interlocuteur.

Le Prince resta silencieux.

- « Comme ce reliquaire, ou, mieux, le manuscrit de sainte Irmine » continua l'Alchimiste, conscient de s'engager sur le terrain de la provocation.

Constatant que l'homme fièrement dressé devant lui ne répondait pas, il insista :

- « Éclairez-moi. Détenez-vous oui ou non ce parchemin, ou des preuves de son existence ? Que représente pour vous le lignage mérovingien ? Cette boîte, que vous possédez, et ce symbole de l'abeille, que vous affectionnez... Que conservez-vous que les historiens ignorent ? »
- « Je ne vois pas où vous voulez en venir », rétorqua le Prince.
- « L'abeille. Que représente-t-elle, pour vous ? »

- « Un symbole, une histoire parmi tant d'autres, dans la grande Histoire ».

Cette réponse insatisfaisait profondément l'Alchimiste. Était-il possible de méconnaître l'importance du motif, et le sens que recouvrait l'abeille dans la tradition, pour quiconque s'attachait à l'histoire de cette terre ?

- « Je pense que votre rétention au partage trahit une autre vérité, lança-t-il. Vous détenez documents et biens que vous ne souhaitez pas révéler. Mais pour quelle raison ? Je n'en vois que deux. Soit vous avez tout à craindre de leur divulgation, car ils pourraient vous nuire, soit ils sont pour vous des atouts que vous conservez comme leviers de pouvoir. Une autre raison pourrait être votre ignorance de l'intérêt patrimonial de ce dont vous disposez, mais je n'ose croire que vous puissiez être à ce point stupide, profane et niais ».
- « Vous n'avez pas la moindre idée de ce dont vous parlez, et vous n'êtes pas en position de m'extorquer quoi que ce soit. Vos idées relèvent du délire ! »

D'électrique, l'atmosphère semblait désormais devenue glaciale. L'Alchimiste réalisa que ses vêtements, plus qu'humides, étaient littéralement trempés. La pluie ne s'était pourtant mise à tomber qu'après qu'il fut entré dans le château. Il fut saisi d'un frisson, et dû s'empêcher de grelotter. Une odeur de vase le prit au nez, et à la gorge. Elle lui rappelait la cave inondée, dans laquelle il avait sombré. Il croyait deviner les effluves des prairies détrempées qui autrefois devaient s'étendre non loin de là, dans la cuvette du parc, aux environs de l'étang, lieu du légendaire martyr. Il se sentait comme prisonnier d'un espace et d'un temps noyés dans les limbes du souvenir.

Il se tenait à présent debout. Dans l'obscurité de la pièce que venait nuancer de l'extérieur une lueur indéterminée, il sembla à l'Alchimiste que des silhouettes s'étaient installées sur les fauteuils qui l'entouraient. Sous le regard de ces ombres fantomatiques, dans un face à face qui tenait de la *disputatio*, où chaque mot avait son poids, chaque pause son sous-texte, l'Alchimiste, agacé par l'attitude du Prince dont le

silence calculé trahissait des desseins inavoués, était déterminé à poursuivre l'échange. Il fixa son hôte et revint sur l'hypothèse selon laquelle la famille princière détenait des matériaux de l'histoire dont le secret n'était qu'une question de privilège, de pouvoir et de légitimité.

Frontalement, il évoqua le parchemin d'Irmine qui, selon la légende, livrait le témoignage de la survie de l'ancienne dynastie mérovingienne. Si le secret de cette survivance avait été révélé, les membres de cette lignée royale auraient pu, à un moment donné de l'histoire, tenter de revendiquer le trône de France en contestant la légitimité des Carolingiens et de leurs successeurs. Une telle revendication, plus symbolique que politique, n'aurait probablement pas suffi à bouleverser l'ordre établi, mais aurait semé le chaos et déclenché des troubles dont les répercussions auraient pu ébranler durablement l'intégrité du royaume. L'Alchimiste fit part de la rumeur selon laquelle Ferdinand de Croÿ aurait subtilisé ce document lors de l'examen du reliquaire de Dagobert, le 31 décembre 1941. Le parchemin aurait dès lors pu être transmis au sein de la famille, avec l'injonction de le préserver et de ne le divulguer qu'en cas de nécessité absolue. La connaissance d'informations sensibles pouvant conférer un certain pouvoir, la famille de Croÿ aurait pu envisager d'utiliser le parchemin comme un levier de négociation ou de chantage dans des relations politiques ou religieuses complexes. À l'inverse, si l'histoire du « rejeton ardent » et du lignage oublié se révélait compromettante pour la famille ou, plus probablement estimait-il, pour ses alliés, sa publication aurait pu ternir leur image et mettre en danger leur position sociale.

Sans laisser à aucun moment à son interlocuteur l'occasion de répliquer, l'Alchimiste, sous le regard silencieux des silhouettes spectrales assises autour d'eux, tissait le fil d'un récit liant la crypte de Strépy, l'abbaye de Saint-Feuillien et le trésor des de Croÿ, avec pour pièce centrale le coffret à la fleur, qui reposait en majesté dans la pièce voisine. « L'abeille est-elle la clé ? » interrogea-t-il à nouveau. Persuadé qu'il s'agissait du reliquaire de Strépy, déplacé à l'abbaye et plus tard subtilisé par la maison de Croÿ, l'Alchimiste subodorait qu'il renfermait un artefact ou héritage d'époque mérovingienne. Il expliqua fonder son hypothèse sur la découverte de la crypte sous l'oratoire de Madelgaire et sur l'iconographie de l'abeille, symbole cher à Childéric, roi des Francs saliens et fondateur de la dynastie, éléments qui l'avaient à nouveau

conduit au château, où, huit mois plus tôt, il avait mis la main sur le fameux dossier « S^{te} Irmine – 1941 ».

La scène prenait l'allure d'un tribunal d'un autre temps. L'Alchimiste semblait se livrer au procès du Prince en présence d'une assemblée d'ombres taiseuses.

Pour étayer son postulat, il poursuivait en questionnant celui qu'il tenait pour coupable, l'incitant à révéler les liens que ses ancêtres avaient entretenus avec certains des plus grands acteurs politiques de l'époque. Il songeait principalement à une période de l'histoire qui avait joué en la faveur des seigneurs de Croÿ, et qui expliquait leur soudaine possession de la terre du Rœulx, dès le XV^e siècle. Cette faveur, ils la devaient à la cour de Bourgogne, et plus spécifiquement à Philippe le Bon. « De quels leviers disposait la maison de Croÿ pour avoir tant d'influence sur celle de Valois et bénéficier de la gratitude de ces puissants ? »

L'Alchimiste évoqua l'éclat de la cour de Philippe le Bon, dont l'influence, s'étendant jusqu'en 1467 sur les territoires formant aujourd'hui les Pays-Bas, la Belgique, et le nord de la France, avait fait d'elle l'une des plus prestigieuses d'Europe. Le duc s'était entouré de conseillers compétents et loyaux, parmi lesquels figuraient des membres de la famille de Croÿ. Celle-ci avait gagné une influence considérable à la cour bourguignonne grâce à sa loyauté envers Philippe et son habileté dans les affaires politiques et militaires. Cette influence s'était traduite par l'octroi de titres, de terres et de charges importantes. Le collier de la Toison d'or était à lui seul le signe de cette distinction et de cet attachement. Qui sait d'ailleurs si la pièce voisine n'en abritait pas un exemplaire ?

Plus que tout autre, semblait-il, Antoine de Croÿ profita de son statut de conseiller et d'ami proche de Philippe le Bon, ce qui permit à la famille de jouer un rôle central dans les affaires de l'État bourguignon. C'est d'ailleurs à ce moment que s'est jouée la destinée du château du Rœulx. En 1427, Philippe le Bon, se présentant comme « hoir », c'est-à-dire hériter du comté de Hainaut, prêta serment à la collégiale Sainte-Waudru de Mons, pour s'imposer progressivement comme « régent » des possessions de sa cousine, Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, jusqu'à devenir « bail, mambour et gouverneur » du comté. Dès 1433, l'héritage de Jacqueline de Hainaut était officiellement réuni

aux autres possessions bourguignonnes du Nord. C'est à ce moment que, sous la contrainte, elle remit à Antoine de Croÿ, grand chambellan de Philippe le Bon, « toute la terre, ville, justice, seigneurie, pairie et appartenances » du Rœulx. Quelques jours plus tard, Philippe le Bon confirmait la donation. Le château du Rœulx devint dès ce moment propriété de la famille de Croÿ.

Cette alliance privilégiée avait eu des répercussions considérables, rappelait l'Alchimiste, notamment aux yeux de Charles le Téméraire, fils de Philippe, qui voyait dans l'influence croissante des de Croÿ une menace à son propre pouvoir et autorité. Les efforts de Charles pour diminuer leur puissance au sein de la cour illustrèrent les tensions entre la volonté du père de s'appuyer sur des alliés de confiance et celle du fils de consolider l'autorité ducal, façonnant ainsi la politique de la Bourgogne jusqu'à la mort de Philippe et l'avènement de Charles.

Comment comprendre l'influence à ce point tenace de la maison de Croÿ sur le plus fameux des ducs de Bourgogne, au point de menacer l'unité familiale d'un des états les plus influents d'Europe, et la volonté de Charles de les évincer ? De la même manière, comment interpréter l'anoblissement des de Croÿ en princes du Saint-Empire romain germanique, couronnement de leur influence auprès des Habsbourg, au cœur des dynamiques de pouvoir et des alliances du XVI^e siècle européen ? « Comment l'expliquez-vous ? » questionna enfin l'Alchimiste. « Comment sinon en possédant un levier et moyen de persuasion d'une portée redoutable ? » « Par nos qualités et non par nos biens », objecta le Prince, avant de poursuivre : « Aucun objet, aussi sacré soit-il, ne peut rivaliser avec la force de la dignité, de la loyauté et du dévouement pour ce envers quoi l'on s'engage : personne, État ou principe ».

L'Alchimiste, arrivé au bout de sa démonstration, scruta autour de lui les ombres des jurés, observant dans le silence. La réponse du Prince, aussi laconique fut-elle, paraissait cohérente et sincère. Dans la faible lueur rougeoyante de la pièce, abattu par l'épuisement, il se demanda s'il n'avait pas pris un chemin sans issue. Tout semblait mener à une impasse. Il avait conscience que ce temps était loin, celui des titres de prestige et des influences de la noblesse, à l'heure où le capital économique était devenu le seul garant des intérêts des élites, bien davantage

que le titre ou la distinction, aussi prestigieuse fut-elle. S'accrocher désespérément à ce patrimoine, considéré comme ultime héritage, pouvait en cela s'interpréter comme le signe du déclin d'une famille de noble ascendance, et donc celui d'une fatale vanité.

« Que voulez-vous ? » enchaîna le Prince. « Que nous distribuions l'ensemble de nos biens, collections et patrimoine à l'État, pour nourrir quelques institutions publiques sans le sou, et satisfaire la curiosité de quelques amateurs d'art et d'histoire, et autres érudits ? »

L'Alchimiste était tenté de répondre par l'affirmative, bien qu'il sût pertinemment que cela n'avait aucun sens. Il connaissait les effets pervers de la patrimonialisation à outrance, qui destinait les héritages de l'histoire à sommeiller sous cloche de verre. Ainsi se poursuivait l'inflation patrimoniale, qui par-delà les arts et l'architecture, s'efforçait de conserver, préserver voire restaurer les traditions immatérielles, des savoir-faire artisanaux aux rites folkloriques, et jusqu'à la nature, considérée comme un bien dont l'héritage se trouvait menacé par l'ampleur dommageable des activités humaines. La patrimonialisation n'était-elle pas une réponse impuissante au vertige du désastre ? Dans le même temps, ces objets, qui constituaient un bien commun éclairant l'histoire et le devenir de nos sociétés, étaient des outils d'une grande force pour instruire, se délecter, débattre, et conscientiser la trajectoire des civilisations, dont les mutations n'avaient de cesse de s'accélérer.

Ne laissant pas le temps à l'Alchimiste de se perdre en réflexion dans une philosophie de la ruine et du devenir civilisationnel, le Prince ajouta : « Nous avons eu assez avec une Révolution. Inutile d'en rejouer une seconde. Au nom de quoi spolier les détenteurs de biens précieux ? Considérez que la possession que vous fustigez a permis de sauver de la tourmente destructrice et du vandalisme qui a fait rage en nos régions, au crépuscule de l'Ancien Régime, quelques riches témoignages du passé ».

Étourdi par le rythme battant de l'échange, l'Alchimiste ne pouvait s'empêcher de se demander, en écho à la remarque du Prince, si le coffret à la fleur était, avec les quelques chasses conservées à Strépy et dans l'église du Rœulx, le dernier témoignage sacré de l'abbaye Saint-Feuillien, disparue à la Révolution. Auquel cas, sa valeur serait extraordinaire, indépendamment de ce qu'il avait pu contenir, et de ce qu'il contenait peut-être toujours.

- « Dites-moi simplement... Ce coffret. Qu'est-il ? »
- « Si j'ouvrais ce coffret, et s'il se révélait vide, qu'en diriez-vous ? » interrogea le Prince.
- « Je doute que vous conserviez précieusement une boîte vide ».
- « Vous vous obstinez bien à chercher quelque chose qui n'existe pas ».

L'Alchimiste demeura sans voix.

- « Votre spéculation tient de la stricte invention », enchaîna le Prince.
- « Dans l'éventualité que vous disiez vrai, si j'inventais cette chose, ne la ferais-je pas exister ? »
- « Peut-être, mais dans votre seule imagination ».
- « Je pourrais peut-être m'en contenter, si cette boîte se révélait vide. Le chemin jusqu'à elle aura n'aura pas été vain ».
- « Qu'importe le fait de n'avoir rien trouvé ? »
- « Affirmation toute relative. Rechercher, c'est voyager sans carte ni chemin défini. Les plus intéressantes découvertes sont souvent celles qui n'étaient pas intentionnellement visées ».
- « Reconnaissez-vous ne pas savoir ce que vous cherchez ? »
- « Je cherche par nature, tout en ne cherchant rien. La recherche relève nécessairement de l'incertain. Chercher c'est admettre ne pas savoir. Et c'est accepter de trouver autre chose que ce que l'on espérait trouver ».
- « N'est-ce pas une manière extrêmement efficace de perdre son temps ? »
- « Libre à vous de le penser. C'est en prenant le temps de chercher que nous sommes le plus susceptible de découvrir ce que nous avons besoin de savoir ».
- « C'est une parole d'Alchimiste, termina le Prince. Et je la crois sage ».

Dehors, l'orage de chaleur s'éloignait, abandonnant la scène à une tranquillité précaire. Un éclair silencieux déchira l'obscurité, baignant brièvement la pièce d'une lumière crue. Cet instantané lumineux révéla l'absence des ombres que l'Alchimiste percevait assises sur chacun des fauteuils, le laissant enveloppé d'une solitude spectrale, seul face au secret des lieux.

Près de la double porte, le Prince, d'un bras tendu, l'invitait à quitter la pièce. L'Alchimiste avança, et s'engagea dans le couloir. Le parquet craquait discrètement sous ses pas. Bordée de portraits majestueux, la galerie déployait un panthéon de visages illustres, hommes et femmes de renom dont les regards peints semblaient percer l'obscurité, et se poser sur lui. Dans cette galerie des ancêtres, il crut reconnaître, parmi les figures nobles et les mines pensive, des visages familiers. Il lui semblait deviner ici et là les traits de ses pairs, tous réunis dans le couloir du Temps : l'assemblée des confrères. Le Ménestrel, l'Échanson, le Maître de Musique, le Prévôt, le Sommelier, le Pèlerin, le Mestre du Commerce, le Veneur, l'Argentier, le Présomptueux, le Médicalus, l'Éminence grise, le Meunier et tous les autres assuraient par leur présence, même outre-tombe, un émouvant passage d'estime. Était-il en proie au délire ? Cette haie immobile de juges, de gardiens ou de simples témoins oscillait entre réalité tangible et surréalité, conférant au couloir une atmosphère d'entre-deux, ouvrant sur un univers où le temps et l'espace se pliaient à des lois inconnues. Était-ce le chemin de sa propre mise à l'épreuve, conduisant à la lumière de la compréhension ? La présence rassurante de ses confrères se teinta d'une inquiétante étrangeté quand il songea que l'issue du chemin pouvait ne pas être salvatrice. Il se sentit vulnérable. Et s'il marchait vers l'échafaud, sous le regard impuissant de ses pairs ? Pouvait-on à ce point reprocher à quelqu'un le fait d'avoir voulu savoir ? Était-ce le risque encouru, quand on s'aventurait à lever un voile que d'autres préféraient garder baissé ? Faisait-il face au péril inhérent à la soif inextinguible de comprendre, nourrie par l'amour du mystère, qui pousse à défier les interdits et franchir les limites ?

Soudain la lumière l'aveugla. Arrivé sur le palier éclairé, ses yeux peinaient à supporter la lueur qui inondait l'espace, après un temps long passé dans l'obscurité. Combien de minutes ou d'heures s'étaient

écoulées ? Dehors, la lumière semblait celle de l'aube. Cela ne pouvait être possible, pensa-t-il. Il ne pouvait avoir passé la nuit ici. Désorienté, plissant les yeux alors qu'il descendait l'escalier, il devinait la silhouette qui le guidait, à contre-jour de la brillance qui rayonnait depuis l'extérieur par la large porte d'entrée du majestueux vestibule. L'Alchimiste, confus et abattu par la fatigue, ne parvenait à discerner si elle provenait de l'éclairage de la façade du château, ou de la lumière de ce premier matin d'été. Tandis que la silhouette disparaissait, l'Alchimiste franchit le seuil du hall pour goûter à la clarté de l'aurore.

Dehors, sur le pas de la grande porte, les sons qu'il percevait lui étaient familiers. L'écho de cloches, qu'il affectionnait tant, mais aussi des voix, résonnant de loin. Il inspira profondément, se gorgeant des fragrances fraîches ; il se sentit imprégné d'images apaisantes et de souvenirs épars. Au loin, devant lui, les grilles du domaine, qui d'ordinaire restaient closes, semblaient entrouvertes. Des silhouettes familières se dessinaient, dans une invitation muette. Était-il attendu ? Guidé par un élan naturel, il s'avança vers elles. Levant les yeux au ciel, ébloui, il éprouva une sensation de vertige ; même les paupières closes, la lumière l'envahissait. Deux ou trois pas de plus suffirent pour que tout autour s'éclipse, se fondant dans une pâleur infinie.

XV

Le chemin qui suivait la crête légère offrait une vue intemporelle sur la campagne aux teintes fauves, et à la dominante rousse. Ça et là, des massifs et des bosquets d'un vert bouteille paraissaient épuiser leurs dernières réserves de chlorophylle. L'atmosphère de cette après-midi d'équinoxe était empreinte d'une douceur mélancolique propre à la transition des saisons. Une légère brise caressait les hautes herbes et portait avec elle le parfum frais de la terre humide, mêlé aux effluves plus sucrés des dernières fleurs bravant l'approche de l'automne. Ces arômes terrestres et floraux se fondaient en une fragrance qui éveillait un sentiment de renouveau et de finitude simultanés.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la nuit de solstice dans le château du Rœulx. Cela ou une éternité, c'eut été pareil. Flou, le souvenir s'apparentait à une incertaine rêverie. L'ordre des choses semblait s'être rétabli, depuis que le mystère du coffret à la fleur, désormais une ombre dans son esprit, avait été délaissé sur l'autel de sa quête.

L'Alchimiste était parti saisir l'air de l'entre-deux-saisons sur le chemin d'Ampolline, comme il était le seul à l'appeler. Sur le sentier sinueux, qui depuis la modeste bourgade du Rœulx descendait doucement pour dominer la vallée de la Haine, il marchait, songeur. Passée la chapelle Sainte-Anne, où résonnait encore en écho les souvenirs des jours anciens, il avançait solitaire. Ce n'était pas tant l'histoire de la région qui l'occupait, que celle, bien plus personnelle, qui s'était tissée dans ces lieux familiers. Bien qu'il eût pu jeter ses racines en d'autres terres, son cœur, lui, n'oubliait pas ce terreau originel. « Toujours on y revient » murmurait l'adage. Il revenait en son épicentre pour hanter ce lieu qui le faisait se sentir chez lui, pour contempler l'empreinte de sa propre existence, bien qu'il sentît son rapport au temps muer en une nouvelle sensibilité.

Le paysage déployait ses champs à perte de vue, et l'harmonieuse courbure de la terre épousait le ciel à l'horizon. Cette géographie douce lui inspirait une sensation de plénitude, comme si la terre elle-même l'accueillait en son sein. Ou bien était-ce l'effet du ciel, vertigineux. Depuis toujours, il avait rêvé d'établir en cet endroit un coin à lui, un lieu modeste où peu suffirait pour créer un refuge. Quelques pierres dressées pour un faux sentiment d'éternité, ou à l'inverse une simple table en bois, usée par le temps et les intempéries, auraient été les symboles de ce havre, avec l'horizon pour seul cadre : un jardin, une cabane, une hétérotopie, un lieu hors du temps et de l'espace quotidien. Ce lieu, imaginé maintes fois, aurait été son sanctuaire ; un endroit pour revenir à l'essentiel, écouter le silence et le chant des saisons.

L'ancien sentier de crête qu'il était occupé à fouler avait possiblement été, comme il le croyait, emprunté par Foilan, quatorze siècles plus tôt. Selon ses conjectures, ce chemin aurait pu le conduire de Nivelles à Strépy, le menant aux abords de l'actuelle ville du Roelx, lieu présumé du martyr. Cette hypothèse maintes fois projetée, il refusait de s'égarer à nouveau en suppositions et en spéculations, sans fond ni fin. S'il avait dans sa manie refusé le voile de l'ignorance, l'amenant à explorer les brèches qui s'étaient ouvertes à lui depuis une année, il avait dû admettre son incapacité à résoudre des énigmes qui n'intéressaient que lui. À supposer que cette terre ait été le lieu d'une énigme. Car il avait buté sur l'incapacité de savoir, et se mesurait désormais au vertige de l'oubli, auquel semblait condamner l'inéluctable passage du temps.

Il en allait ainsi de sa propre expérience. À peine était-il en mesure de discerner ce qui avait été vécu de ce qui avait été projeté, espéré ou seulement imaginé, dans le plus profond des songes, distendu de l'automne à l'été. Il ne semblait y avoir ni trace ni écho des événements vécus ces derniers mois. Il doutait jusqu'à l'expérience du solstice même. Que s'était-il passé cette nuit-là ? Il n'avait osé chercher à en savoir plus. Nulle réunion, nulle découverte, nulle rencontre, peut-être. Simplement l'onirisme d'une nuit en éveil, dans le silence d'un espace mental, habité par un protagoniste incapable de distinguer le réel du plausible, le vrai du probable, réalité et rêverie. Qui sait si ce songe n'avait d'ailleurs pas commencé bien plus tôt ?

Le dénouement était ici dénuement, privation de sens, détachement. Il éprouvait une étrange dissociation entre son esprit et son corps, comme si sa pensée, trop encombrée de réflexions lointaines, peinait à s'incorporer pleinement. Cette difficulté à habiter son propre corps se manifestait dans un décalage presque palpable, une sorte de maladresse dans les gestes ou un regard distrait qui se perdait au-delà de l'horizon visible. Sur le sentier, il donnait l'impression d'un homme à côté de lui-même, un voyageur intérieur trop absorbé par des dialogues silencieux pour pleinement ressentir le sol sous ses pieds ou la caresse du vent. Sa présence semblait flotter à la périphérie de sa propre existence physique, entravée dans l'acte d'être tout entier, ici et maintenant. C'était pourtant la seule chose à laquelle il lui fallait se raccrocher : le *hic et nunc*. Il s'efforçait de ne pas en douter, de goûter à l'instant et d'éprouver la nature physique des gravillons du sol empierré qu'il était occupé à fouler.

Ainsi avançait-il sur le chemin, comme un homme qui, touché par l'amnésie, erre au milieu d'un mystère irrésolu. Dans le même temps, il ressentait encore les lieux, il habitait un univers d'images et de sons écoulés, jusqu'au souvenir de nuances de l'atmosphère sur sa peau, dans un flux d'hypermnésie. À quoi pouvait-il se fier ? Qu'importe ce qui s'était passé : il avait appris, à ses dépens, que s'attacher trop ardemment aux réminiscences pouvait le détourner du présent. Ses pas, bien qu'imprégnés de souvenirs, le guidaient ailleurs. Avait-il, par peur, longtemps différé l'affrontement avec ce qui s'annonçait ? La perspective d'un avenir peut-être moins clément que les jours révolus pouvait certes nourrir l'inquiétude d'un caractère anxieux. Et pourtant, s'il y avait une seule chose à laquelle il lui semblait légitime de se consacrer pleinement, outre le temps présent, c'était à cultiver celui à venir, pour peu que le temps lui soit donné. S'offrir en médiateur, en passeur, en enseignant et en parent qu'il était. Par et avec l'enfant nouer le lien, restaurer le récit et l'enchantement des projections ; ainsi devraient s'inventer les lendemains. À cet héritier des jours à venir, il incombait de transmettre le passé non comme un fardeau, mais comme le socle sur lequel bâtir des projets. Ainsi s'actualisent les héritages, toujours vivants : on les questionne, les met à l'épreuve, les cultive ou les dépasse. Il était essentiel d'apprendre à la relève à projeter ses espoirs au-delà des ombres du souvenir, à embrasser le temps qui s'écoule et à y croire.

Accepter le passage inexorable des saisons, des générations, était non seulement un acte de foi, mais aussi un engagement envers la continuité, un pont jeté entre hier et demain. À quoi bon hanter ce qui s'était évanoui ? Mieux valait façonner, à sa mesure, l'à-venir. « On ne peut plus rien pour hier, mais on dessine demain ». Il marchait comme on rumine, sans fin.

Le chemin, bordé de champs, serpentait vers la Haine, menant au menhir de Ville-sur-Haine. Depuis le plateau s'ouvrait devant ses yeux, plein ouest, la vue sur les doux reliefs de la vallée. La lumière du soleil faiblissant, filtrée par un voile de brume encore imperceptible, baignait le paysage d'une lueur diaphane. C'était comme si chaque élément était doucement estompé, adouci par une toile translucide. Cette perspective atmosphérique créait un tableau où les contours semblaient se fondre les uns dans les autres, et où chaque couleur prenait des teintes douces, presque lavées.

L'humidité de l'air donnait une impression de fraîcheur qui contrastait avec la chaleur résiduelle d'un été s'attardant. Annonciatrice de la saison à venir, son tapis aérien présageait d'un voile qui bientôt envelopperait tout. L'Alchimiste affectionnait cette nuance inframince, ce temps de l'entre-deux.

Il interrompit son pas. Son attention était captée par le vol d'une abeille qui se déposait d'un vestige de fleur à un autre. Elle butinait avec lenteur, dernière messagère d'une saison qui s'achevait. « Il n'y a ici désormais plus rien pour elle », médita l'Alchimiste, tandis que l'insecte, dans son infime bourdonnement fatigué, murmurait à qui pouvait l'entendre le secret de sa danse, et d'une existence sur le fil. Tout comme l'essaim de Childéric, dont les rares survivantes étouffaient sous cloche de verre, réduites à leur statut de symbole et de trace, attestant d'une époque révolue, elle disait la fin d'une ère ; bientôt, elle ferait partie d'un trésor disparu. Quand cette musique caressait l'oreille, que le chant de l'abeille était triste ! C'était précisément, pensa-t-il, cette leçon que devrait apprendre l'enfant d'une civilisation à son couchant. Son enfant, et tous les autres.

Car il y avait urgence à comprendre ce souffle affaibli, à reconnaître dans la ruine les vestiges de ce qui fut grandiose et la nécessité impérieuse non seulement d'habiter cet entre-deux-temps mais aussi et

surtout d'ouvrir la voie à de nouvelles compréhensions et visions pour, ainsi, permettre et construire l'à-venir.

La nature passe, mais ne disparaît pas. Elle se transforme. Nos humanités n'échappent pas à cet inaliénable mouvement. C'est le devenir. Le seul véritable enjeu est là : le *devenir digne*. Non pas en s'accrochant aux modèles éprouvés, dans la restitution artificielle et forcée d'agencements passés, mais par l'invention de relations nouvelles, qui puissent être fécondes.

« Demande à l'abeille sauvage ce que savent les druides », chantaient les Celtes. Les spiritualités anciennes, quelles que soient les cultures, avaient toutes trouvé en l'abeille le symbole de celle qui, par son travail, transforme ce qu'elle récolte en or spirituel. Dans la mythologie et les contes, elle reliait la parole, la transmission, la nature et les songes. Passeuse de vérité, incarnation du Verbe divin, partage des savoirs, l'abeille, dans le bourdonnement de sa danse, ce langage élaboré par lequel elle communique et communie avec sa communauté, représentait l'interrelation des espèces, la puissance et la fragilité des équilibres naturels, où la fleur et elle tissent leur commune destinée.

L'Alchimiste réalisait combien il était crucial pour les futures générations de renouer avec le « sens de la terre ». Par la science ou par la poésie, il était vital d'écouter et de comprendre le langage de l'abeille, comme les hermétistes ont, au fil du temps, interprété ledit « langage des oiseaux ». Ce savoir presque perdu, transmis par les vibrations des ailes et les chants lointains, offrait les clés pour déchiffrer les mystères des arts et des récits anciens, tout en tissant la trame pluriverselle d'un métarécit, collectif et transhistorique.

À travers les âges, les poètes, les alchimistes et les mystiques avaient cherché à maîtriser cette langue, persuadés que chaque trille, chaque vol d'oiseau était un signe divin, un fragment de sagesse à déchiffrer. Elle fut le dialecte secret de l'initiation, accessible uniquement à ceux dont l'oreille était affinée par une sensibilité à l'invisible et au subtil. Le chant de ces créatures célestes n'était pour eux que le symbole de la connaissance cachée, un code pour déchiffrer les énigmes du monde visible et invisible. Dans ses notes les plus cristallines, cette langue avait longtemps chuchoté les vérités anciennes et véhiculé des messages, parfois complexes et dissimulés au regard profane, à travers les légendes et les mythes. Ceux qui en détenaient la clé pouvaient

percevoir au-delà des apparences, lire entre les lignes des textes anciens, des sculptures et des fresques, où les symboles et les métaphores se déployaient comme un ciel étoilé. L'étude de ce langage symbolique et poétique relevait moins de l'apprentissage d'une série de signes que de la révélation progressive d'un monde enchâssé dans le nôtre, où chaque murmure de feuillage, chaque frémissement d'aile et chaque parfum résonnait en un univers chargé de significations profondes, essentielles à nos humanités.

Apprendre ce langage à l'enfant, c'était lui donner les moyens de percevoir non seulement ce qui est visible, mais aussi de sonder les profondeurs cachées où le moindre mouvement, le moindre éclat et la moindre note portée par le vent révèlent des vérités, parfois oubliées, voire ensevelies ; ils sont à chaque fois un enseignement, le fragment d'un savoir à (re)composer et à perpétuer, des maillons de la science et des contes à interpréter.

Cette quête de sens, ce lien entre les époques et cette disposition à l'inspiration devaient être transmis. Une inspiration non pas comme simple étincelle, mais comme élan et désir profond, une soif intérieure de quelque chose de plus grand, de plus noble, qui transcende l'expérience et tende au sublime ; un souffle sacré.

En apprenant à écouter tant l'abeille que l'oiseau, l'enfant, à son tour, pourrait un jour élucider les murmures de l'histoire, retracer les vestiges laissés par ceux qui, bien avant lui, avaient tenté de capter l'essence du monde à travers l'éclat de leurs œuvres, et à son tour dessiner des lendemains.

Devant lui, la brume de fin de jour, à la limite du perceptible, s'appêtait de son voile à tapisser la région. Ce même voile que par connaissance et intuition poétique il avait entrepris de lever, douze mois plus tôt, révélant temporairement les arcanes d'une contrée cachés sous l'étoffe du visible. À la césure des saisons, il lui fallait à présent reposer ce drap, concédant à la nature le droit de renouveler son mystère au bonheur d'autres quêtes, drapées dans l'incertain de temps à dé-couvrir et de possibles à dessiner.

L'Alchimiste

Ampolline, Le chant de l'abeille

D'abord, ce texte fut rédigé pour donner suite à

*Voyage à Ampolline – Enquête historiographique, toponymique et
archéologique sur les origines du Rœulx, en Hainaut*

Ensuite, pour beaucoup d'autres raisons.

Pour mettre en relation cette pièce
avec d'autres éléments constitutifs de l'énigme,
de l'histoire et de la poésie d'Ampolline,
et pour extraire le suc du récit ou de la fable ici narrée,
prière de contacter l'auteur.

Sébastien STh Biset

De l'automne 2023
à l'été 2024.

Tous droits réservés © sebastien biset · 2024



En pays de Haine, terre lourde des vestiges d'un passé enseveli, l'Alchimiste, ainsi nommé dans le cru, arpente les rues silencieuses d'une ville de province figée dans la brume du temps. Des pas qui le mènent là où le visible cède à l'invisible, où les souvenirs rencontrent les légendes dans une quête de sens, obstinée et érudite.

Hanté par l'énigmatique Ampolline, toponyme ancien dont l'écho résonne encore à l'ombre de l'antique forêt Charbonnière, l'Alchimiste s'aventure dans les profondeurs d'une modeste et commune bourgade, sur les traces d'une abbaye disparue, que les abeilles, jadis messagères des dieux, ont depuis longtemps désertée. L'enquête qu'il mène, sur le fil du rasoir, révèle à chaque indice une faille dans le réel, ouvrant une brèche sur un passé que le poids des siècles a peu à peu effacé.

Dans les ancestraux chemins creux et les sources silencieuses de la Haine, dans les salles feutrées d'un fastueux château et sous les vitraux des églises délaissées, résonnent, pour qui sait les entendre, les noms d'Irmine, de Foilan et de Madelgaire, l'histoire d'un roi déchu, d'un reliquaire perdu et d'un prince accapareur. Et les mille voix d'une allègre et pittoresque confrérie.

C'est à l'écoute de ces échos de l'histoire qu'en promeneur solitaire du patrimoine régional, l'Alchimiste s'attelle à dévoiler un secret enfoui sous les racines mêmes de la localité, là où la mémoire se confond avec l'oubli.

Ce récit initiatique, ancré dans le réel, se déploie comme une exploration du souvenir, une enquête historique à la dimension symboliste, où la recherche obsédante du savoir s'érige en lutte contre l'effacement, une tentative de rendre à la lumière ce que l'histoire a recouvert. Il est une invitation à voir et à lire, jusqu'au paysage et aux gens du pays, passés, présents et à venir. Une ode à la mémoire des lieux, au patrimoine, à la nature et au temps. Une plongée dans les arcanes d'un monde où le silence des pierres et le chant des abeilles racontent plus que les mots eux-mêmes.